FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1934 N

THESE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

ROBERT CORNILLEAU

Né au Mans, le 3 Juillet 1888

BARBEY D'AUREVILLY

ET

LA MÉDECINE

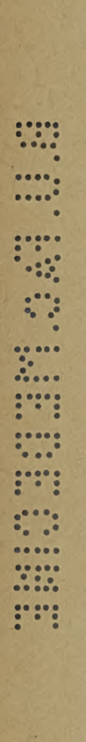
Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, *Professeur*



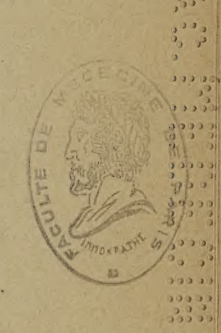
ÉDITIONS SPES - PARIS

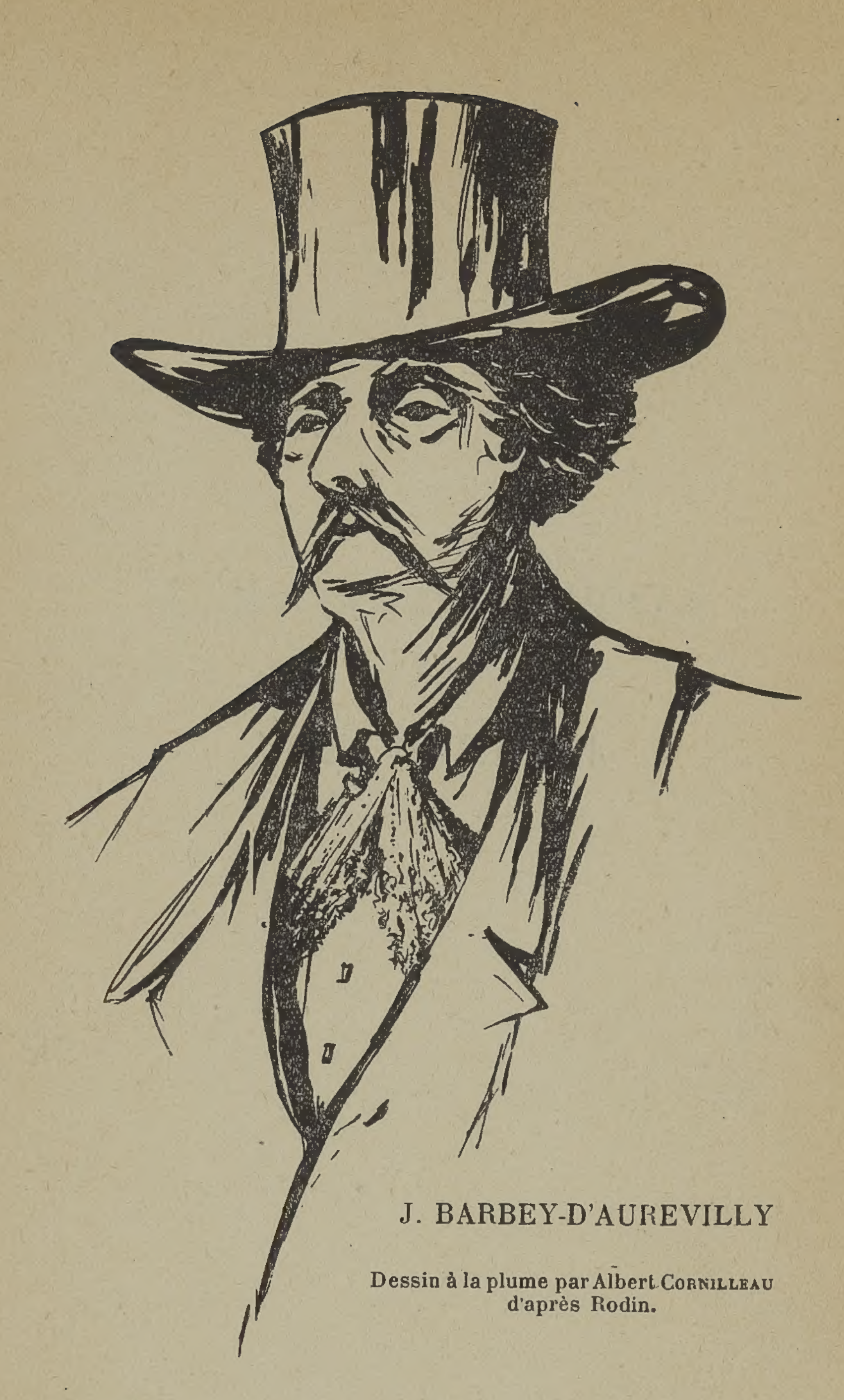



FACULTE DE MEDECINE DE PARIS



BARBEY D'AUREVILLY
ET
LA MÉDECINE





J. BARBEY-D'AUREVILLY

Dessin à la plume par Albert Cornilleau
d'après Rodin.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1934 N.........

THESE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

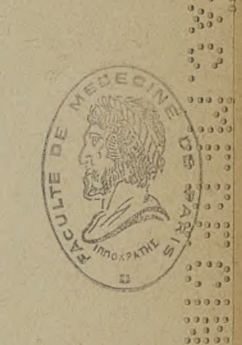
PAR

ROBERT CORNILLEAU

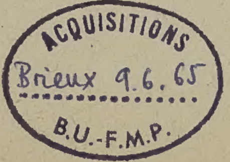
Né au Mans, le 3 Juillet 1888

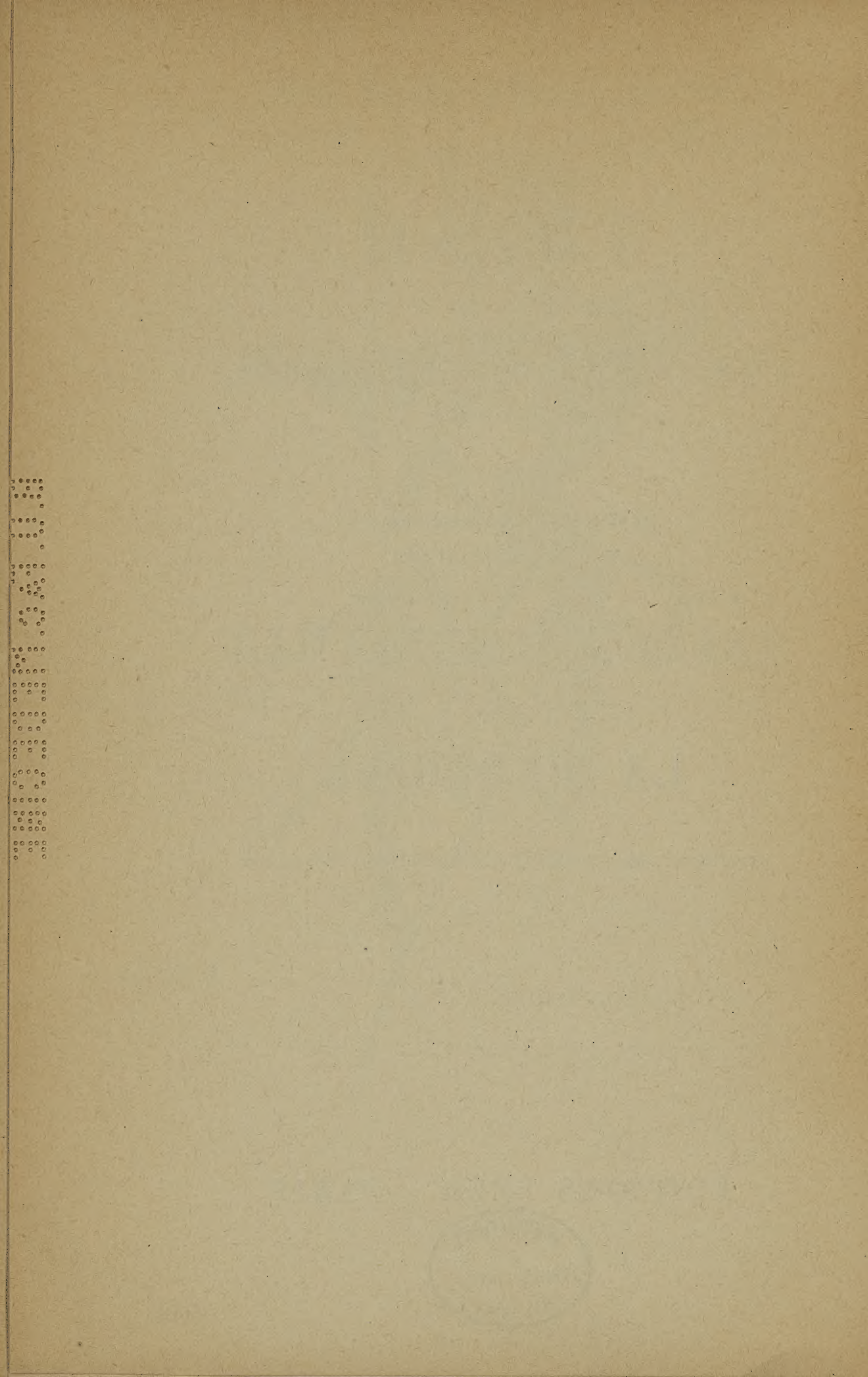
BARBEY D'AUREVILLY ET LA MÉDECINE

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, *Professeur*



ÉDITIONS SPES - PARIS





LE DOYEN : M. ROUSSY

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	PROUST.
Physiologie	BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	MARION.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	M. VILLARET.
Clinique médicale	CARNOT. BEZANÇON. ACHARD. Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	LENORMANT. CUNÉO. GRÉGOIRE. GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE. BRINDEAU. JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la Tuberculose	Léon BERNARD.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Professeurs sans chaire	HOVELACQUE. MAUCLAIRE. MULON. VERNE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.		MM.	
Alajouanine .	Neurologie et Psychiâtrie.	Joannon	Hygiène.
Aubertin	Pathologie médic.	Labbé (Henri).	Chimie biolog.
Bénard (Henri)	Pathologie médic.	Laroche (Guy)	Pathologie médic.
Brocq	Pathologie chir.	Leveuf	Pathologie chir.
Brulé	Pathologie médic.	Lévy-Valensi .	Neuro-psychiât.
Busquet	Pharmacologie.	Lian	Pathologie médic.
Canedat	Pathologie chir.	Mondor	Pathologie chir.
Cathala	Pathologie médic.	Moreau	Pathologie médic.
Chabrol	Pathologie médic.	Moulonguet .	Pathologie chir.
Chailley-Bert	Physiologie.	Moure	Pathologie chir.
Chevallier ..	Pathologie médic.	Oberling	Anatomie pathol.
Dognon	Physique.	Olivier	Anatomie.
Donzelot	Pathologie médic.	Piédelièvre .	Médecine légale.
Ecalle	Obstétrique.	Portes	Obstétrique.
Fey	Urologie.	Quénu	Pathologie chir.
Gastinel	Bactériologie.	Richet	Physiologie.
Gatellier ...	Pathologie chir.	Sannié	Chimie biolog.
De Gaudart-D'Allaines.	Pathologie chir.	Sézary	Dermatologie et syphiligraphie.
Giroud	Histologie.	Troisier	Pathologie exp. et comparée.
Halphen	Oto-rhino-laryngologie.	Vallery-Radot-Pasteur.....	Pathologie médic.
Harvier	Pathologie médic.	Vaudescal ...	Obstétrique.
Hazard	Pharmacologie.	Velter	Ophtalmologie.
Huguenin	Anatomie pathol.	Vignes	Obstétrique.
Hutinel	Pathologie médic.		

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.		MM.	
Lequeux	Obstétrique.	Neveu-Lemaire	Parasitologie.
Leroux	Anatomie pathol.	Retterer	Histologie.
		Zimmern	Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.		MM.	
Abrami	Clinique médic.	Proust	Clinique chirurg.
Chiray	Clinique médic.	Schwartz ...	Clinique chirurg.
Duvoir	Clinique médic.	Le Lorier ...	Clinique obstét.
Basset	Clinique chirurg.	Lévy-Solal ..	Clinique obstét.
Chevassu	Clinique chirurg.	Metzger	Clinique obstét.
Heitz-Boyer .	Clinique chirurg.	Guéniot	Clinique obstét.
Mocquot	Clinique chirurg.		

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.	
Mauclaire, professeur sans chaire	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
Frey	Stomatologie.
Chailley-Bert, agrégé.	Education physique.
Ledoux-Lebard	Radiologie clinique.
Weil-Hallé	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A mon Président de Thèse

M. LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Médecin de l'Hôpital de la Pitié

qui a été mon Maître en neuro-psychiatrie

et a bien voulu me faire l'honneur

d'accepter la présidence de cette thèse,

Hommage de profonde reconnaissance

et de respectueuse amitié.

R. C.

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

M. le Professeur Emile SERGENT (*La Charité*).
M. le Professeur LENORMANT (*Saint-Louis*).
M. le Professeur agrégé AUVRAY (*Laënnec*).
M. le Professur agrégé OKINCZYCK (*Beaujon*).
M. le Professeur agrégé Paul RIBIERRE (*Laënnec*) *in memoriam.*
MM. les Docteurs COURCOUX (*La Charité*).
GANDY (*Lariboisière*).
BAUMGARTNER (*La Charité*).
FLORAND (*Lariboisière*) *in memoriam.*
CLAISSE (*Laënnec*).
LEVANT (*Maternité de la Charité*).
CAPETTE (*Lariboisière*).

A MES AMIS

MM. les Docteurs Jacques ALLAIRE, Etienne BESSON, Charles BOULAY, Jean CROS-DECAM, Paul FROMENT, Albert GARRIGUES, Constant LE CHARPENTIER, Henri LE CHEVALLIER, Georges LORY, Georges THIBOUT, Wladimir ZEILIGER.

A LA MÉMOIRE

de

mon Grand-Père

Le Docteur Adrien Cornilleau

de

mon Père

Le Docteur Albert Cornilleau

et de

MA MÈRE

—

A MA FEMME

—

A MES ENFANTS

—

INTRODUCTION

La médecine est le domaine du savoir, dont on peut dire le plus certainement : rien de ce qui est humain ne lui demeure étranger. Elle prend l'homme tout entier, corps et âme. Vivant, elle l'observe, elle l'analyse, elle l'ausculte, elle le retrouve sous la maladie. Mort, elle ne recule pas devant l'ouverture de son corps et la dissection de son cadavre. La littérature, qui est l'art de peindre et de représenter l'homme par le style, apporte à la médecine les immenses ressources de ses créations. Aussi bien, par les emprunts et les échanges qu'elles se font constamment, la médecine et la littérature apparaissent-elles comme deux sœurs siamoises, l'une plus positive et plus systématique, l'autre en apparence plus artiste, mais en apparence seulement, car il y a aussi une poésie de la médecine... Non seulement une poésie des choses : quel spectacle plus digne d'inspirer un écrivain que celui d'une salle d'hôpital, voire d'un amphithéâtre? Telles les pages saisissantes de La Pierre d'Horeb, *dans lesquelles Georges Duhamel a gravé la vision des pavillons d'anatomie de « Clamart ». Mais aussi une poésie des âmes, celle de l'homme devant la souffrance humaine.*



L'humanisme médical n'est pas seulement un joli mot. Les médecins, qui comptent déjà parmi leurs illustres confrères l'un de nos plus grands écrivains, Rabelais, et le pre-

mier des journalistes, Théophraste Renaudot, envahissent de plus en plus la littérature et le journalisme. Et ils interrogent avec une curiosité minutieuse les écrivains et les « types » sortis de leur plume; ils les soumettent rétrospectivement à un examen clinique. On ne compte plus les thèses de médecine se rapportant à un sujet littéraire. Mais pourquoi dire « littéraire »? Observation pour observation, celle qui consiste à reprendre la vie et l'œuvre d'un écrivain, peut offrir un intérêt aussi grand, du point de vue médical, que celle qu'on rédige au lit du malade. Et d'un point de vue plus général, plus humain, il n'est pas douteux que ce champ d'investigations soit immense et permette de faire de curieuses découvertes.

Ainsi m'en est-il advenu avec Barbey d'Aurevilly. Depuis logtemps, je le lis et l'admire. Le poète Jacques Debout, qui est son compatriote, me l'avait révélé, aux environs de la dix-septième année. L'âge mûr, loin de changer mes sentiments, les a fortifiés. Devenu médecin, j'ai tout naturellement songé à étudier celui qui est, avec Balzac, mon auteur préféré, à la lumière de la clinique, ce grand art et ce charme « ensorcelant » de la médecine. Le souvenir très doux de ma mère, qui prenait tant de plaisir à la lecture des romans de Barbey d'Aurevilly, quand, jeune homme, je lui communiquais mon enthousiasme, n'a pas été non plus étranger au choix de ce sujet. Encouragé par mon maître et éminent ami, M. le professeur Laignel-Lavastine, je me suis mis au travail.

Etait-ce un malade, un « névrosé », comme certains l'ont dit, cet écrivain dont le style est d'une vigueur et d'une couleur extraordinaires, dont la phrase, gaillarde et ferme, porte haut le panache, comme les paysannes de Normandie portaient, jadis, fièrement, leur bonnet?... Et n'aurait-il pas été médecin, par quelque côté du moins, ce hardi fouilleur du cœur humain, cet observateur qui plonge le regard, au besoin la main et le stylet, comme un clinicien, dans les pires décompositions? Au surplus, j'avais toujours remarqué les préoccupations médicales de Barbey d'Aurevilly.

Voici la réponse à ces deux questions. Fidèle à la méthode clinique, je ne m'appuye que sur des faits, quitte à interpréter certains indices, que des investigations ulté-

rieures permettront peut-être de compléter. Il m'a été difficile, en effet, de retrouver des documents ou des preuves plus précises, qui établiraient d'une manière irréfutable les arguments de cette thèse.

Je n'en ai que plus de reconnaissance pour ceux qui ont bien voulu m'aider dans mes recherches, et en particulier mon vieil ami le Dr Constant LE CHARPENTIER; *M. R.-N.* SAUVAGE, *archiviste départemental du Calvados; M. Charles* GIOT, *notaire honoraire, secrétaire général de la Société Nationale Académique de Cherbourg; et M. le prince R. de* BROGLIE, *descendant de la famille du Méril.*

Il est deux noms que la fidélité du souvenir me fait un devoir d'associer au nom de Barbey d'Aurevilly : celui de mon regretté ami François LAURENTIE, *l'auteur de la meilleure étude, la plus intelligente et la plus complète qui ait été consacrée à B. d'Aurevilly. « Simples pierres d'attente », disait-il modestement des pages de son beau livre, paru en 1912. S'il avait vécu, nul n'aurait été mieux qualifié pour écrire « sur Barbey d'Aurevilly », non plus un essai, mais l'histoire et le jugement définitifs qu'il attend. François* LAURENTIE, *engagé volontaire en 1914, a trouvé, sur les champs de bataille de l'Artois, la mort héroïque qui auréole de gloire son noble talent et son grand cœur. Il avait occupé dans les lettres et la vie françaises d'avant-gurre, une place dont ce trop bref hommage ne saurait dire l'étendue.*

L'autre nom est celui de Mlle Louise READ. *Comment parler de Barbey d'Aurevilly et la passer sous silence, sans être injuste et ingrat? Elle aurait été heureuse de lire ces pages, je crois pouvoir le dire en évoquant pieusement sa mémoire, et n'en veux pour preuve que le passage de cette lettre qu'elle me faisait l'honneur de m'adresser le 5 août 1920, après l'envoi de ma brochure sur Laënnec :*

« Combien je vous remercie de votre envoi, et avec quel intérêt je vous ai lu! Les choses médicales m'intéressent tant, depuis mon enfance! J'avais un oncle adoré, si bon, si simple, si tendre, et qui était le Dr Denonvilliers. Il était même trop bon, car, désigné pour la chaire d'opérations, il la laissa à son camarade Nélaton... »

Ainsi, tout comme Barbey d'Aurevilly (on le verra dans

ces pages), celle qu'on a pu appeler son admirable Antigone, avait un oncle « adoré » qui était médecin, et les choses médicales l'intéressaient depuis son enfance! Je ne pouvais souhaiter de plus touchante coïncidence, au seuil d'une étude sur Barbey d'Aurevilly et la Médecine.

Paris, 8 décembre 1933.

R. C.

I

BARBEY D'AUREVILLY ETAIT-IL MEDECIN ?

Jules-Amédée Barbey d'Aurevilly est né le 2 novembre 1808 à Saint-Sauveur-le-Vicomte, petite ville du Cotentin, « jolie comme un village d'Ecosse ». C'est donc un Normand de Basse-Normandie, premier fait important qu'il faut souligner, fait capital dans la vie et dans l'œuvre de Barbey d'Aurevilly. « Je suis Normand, dit-il, comme le diamant est diamant, à trente-six carats. »[1]

---

1. Le Dr Constant LE CHARPENTIER, l'auteur de la remarquable thèse sur *Monsieur Hamon, médecin et solitaire de Port-Royal* (Faculté de Paris, 1924), a consacré à *Barbey d'Aurevilly normand* (librairie Gabriel Enault, 77, rue de Rennes, Paris, 1931) une pénétrante étude qui met en relief cette importance du caractère normand chez Barbey.

Le Dr Le Charpentier cite à ce propos un passage du beau discours prononcé par le poète JACQUES DEBOUT (né à Rauville-la-Place, près de Saint-Sauveur-le-Vicomte) à la cérémonie du transfert des cendres de Barbey d'Aurevilly, le 28 avril 1926.

« Les êtres supérieurs, dit Jacques Debout, honorent leurs pays, bien mieux ils l'expriment. Et c'est en eux surtout que nous nous reconnaissons. Le grand homme est de tous « le plus de son village ». Ce que nous ressentons vaguement, ce que nous apercevons confusément, il l'éprouve avec passion et il le contemple dans sa splendeur. Ces puissances obscures, ces instincts et ces impulsions, que nous tenons de notre terre et de nos morts, se définissent et s'accusent dans les tempéraments et les vies extraordinaires avec une telle intensité qu'en se révélant à nous, ils nous révèlent à nous-mêmes.

« Barbey d'Aurevilly fut ainsi l'une des majuscules de cette race normande et cotentinoise dont il se réclama toujours avec impétuosité. En lui, plus qu'en tout autre, c'est peut-être surtout le grand Normand qui fit le grand écrivain... »

2

Son père, Marie-André-Théophile Barbey, né à Saint-Sauveur-le-Vicomte le 4 juin 1785, était d'une vieille famille normande, fixée depuis toujours à Saint-Sauveur et dans les environs. C'est pour se distinguer les uns des autres que les Barbey s'appelaient d'Aurevilly, du Motel, de Taillepied, des Tesnières ou du Roncy. On a discuté la question de savoir si la noblesse de Barbey d'Aurevilly était authentique. Question oiseuse, transformée par certains en procès ridicule. La noblesse d'un Balzac ou d'un Barbey d'Aurevilly est dans leur talent. Peu importe qu'ils aient ou non figuré à l'armorial! A la vérité, Vincent-Félix-Marie Barbey, le grand-père de l'écrivain, fut pourvu, le 24 mai 1756, de « l'office de conseiller secrétaire du roi en la chancellerie établie près la Cour des Aides de Clermont-Ferrand, aux lieu et place de Nicolas Feullye, décédé le 19 novembre 1755, pour en jouir aux honneurs, privilèges de noblesse et autres droits y attribués. Il prêta serment le même jour, ès-mains du garde des sceaux ». Neuf ans plus tard, d'Hozier lui délivra un brevet d'armoiries timbrées[1].

Le père de Barbey d'Aurevilly semble avoir joui d'une santé robuste, si nous en croyons plusieurs allusions de son fils dans les lettres à Trébutien. Il y a aussi ce passage très explicite de la splendide dédicace du *Chevalier des Touches :* « Que de raisons, mon père, pour vous dédier ce livre... Vous avez passé votre noble vie comme le *Pater familias* antique... Je n'ai pas eu cette calme et forte destinée. Au lieu de rester, ainsi que vous, planté et solide comme un chêne dans la terre natale, je m'en suis allé au loin, tête inquiète, courant follement après ce vent dont parle l'Ecriture, et qui passe hélas! à travers les doigts de la main de l'homme, également partout... »

« Calme et forte destinée... », « planté et solide comme un chêne... », ces mots en disent assez pour qu'il soit inutile

1. Cf. Henri Bachelin. Notice biographique sur Barbey d'Aurevilly (p. XXI) en tête du volume *Poèmes* des Œuvres complètes de J.-B. d'A., Paris, Bernouard, 1926. D'après *Notices, mémoires et documents publiés par la Société d'Agriculture, d'Archéologie et d'Histoire naturelle du département de la Manche,* 21e volume, Saint-Lô, 1903. *Les origines de Barbey d'Aurevilly,* p. 83, G. du Boscq de Beaumont.

de rechercher davantage les antécédents pathologiques de Barbey d'Aurevilly du côté paternel. Au surplus, la préface du *Chevalier des Touches* est du 21 novembre 1863. Le père de l'écrivain avait alors soixante-dix-huit ans. Il ne devait mourir que cinq ans plus tard, le 17 mars 1868. En écrivant son beau livre « sur Barbey d'Aurevilly », aux environs de l'année 1910[1], François Laurentie put encore interroger de vieux habitants de Saint-Sauveur-le-Vicomte qui avaient parfaitement connu Marie-André-Théophile Barbey. « Il n'était pas fier du tout », disaient-ils. C'était un vrai gentilhomme.

François Laurentie qualifie la race tout entière des Barbey de « race de vigoureux, d'obstinés, de violents »; il n'en veut pour preuve que ce « prodigieux portrait » que Barbey d'Aurevilly a tracé de son oncle, Jean-François-Frédéric Barbey d'Aurevilly, le frère aîné de son père[2].

« Mon oncle était un hercule blond, au regard bleu et couvert, au teint fouetté comme celui d'Un Anglais, et aux plus belles jambes que j'aie jamais vues, — un Hercule campé sur des jambes d'Apollon. C'était le Normand pur, le *Rob-Roy* du Cotentin, bouvier, agriculteur et conduisant parfois sa charrette avec ses mains de gentilhomme qui auraient cassé celles de tous les paysans d'alentour. S'ils avaient eu l'imagination et les coutumes arabes, ils l'auraient appelé, comme les Arabes appelaient Kléber, le *Sultan juste*. Il était fort sultan, en effet, fort despote, fort bourru, mais il était juste. Sa mairie fut une royauté, et il l'a exercée durement, mais irréprochablement, dix-sept ans... Quand je l'ai connu, il était à plein dans la vie! Les cheveux blonds étaient tombés sur le sommet de cette tête brûlante et sanguine, comme sur la tête de Charles XII, dont il n'avait pas la sobriété, s'il en avait l'incroyable audace. Il buvait le bourgogne comme un prieur de Templiers, et il fallait boire à sa table, sinon il vous allongeait de grands coups de couteau dans les cuisses. Quand on dînait chez lui, on pouvait craindre que cela ne finît comme entre Lapithes et Centaures... Il faisait de ses chevaux des chevaux de Diomède. Il était obligé de se battre avec eux pour les monter;

---

1. François Laurentie. *Sur Barbey d'Aurevilly*. Paris, Emile-Paul, 1912, p. 77. L'ouvrage de François Laurentie, l'héroïque engagé volontaire et tué à la guerre en 1915, est assurément le plus remarquable et le plus « intelligent » de tous ceux qui ont été consacrés à Barbey d'Aurevilly.
2. Cf. Charles Buet. *J. Barbey d'Aurevilly*. Paris, Savine, 1891. p. 10.

cela durait une heure, mais l'homme finissait par mettre le joug de ses cuisses de fer sur le dos vibrant du rebelle. Figurez-vous que ces chevaux, enragés par lui, ne se laissaient monter ni avec la sangle, ni avec la croupière. L'homme, de son poids, devait leur fixer la selle aux reins!... Il est mort grandiosement, — comme il avait vécu. Son cheval l'a tué en s'abattant sur lui sans pouvoir le désarçonner et en revenant lui piler, sous les pieds, cette tête qui, à moitié écrasée, alla jouer le *whist* chez mon père, le soir, à l'horreur et à l'admiration de tous. Dix jours après, un dépôt horrible éclata dans ce front que les sabots du cheval n'avaient pu briser, et il mourut, ferme, après quatorze heures de *bouillon*, — comme ils disent si effroyablement du râle des mourants, en Normandie. C'est le premier homme que j'aie vu mourir. Après sa mort, cette nature *hémorragique* attesta encore sa puissance. De sa maison, assez éloignée du cimetière, une rivière de sang marqua sa route, en coulant par les jointures de son cercueil... »

Prodigieux portrait, a eu raison d'écrire Laurentie[1]. Il est superbement dans la manière d'aurevillyenne. Arrêtons-nous un instant devant lui. Il nous révèle les préoccupations de l'écrivain, quand il s'agit pour lui de camper un personnage : le détail non seulement physique, mais physiologique, revêt à ses yeux une importance considérable. C'est ainsi que, pour son livre sur Brummell, il écrira à Trébutien (6 mai 1843) : « Brummell avait-il été marié? Quelles conséquences de son mariage? Quel son tempérament? Lymphatique, sanguin, ou bilieux? J'ai besoin de son portrait physiologique. *Avec son portrait physiologique, j'aurai tout*[2]. »

C'est un portrait physiologique que Barbey d'Aurevilly a tracé de son oncle : la vigueur musculaire, la calvitie expliquée par l'afflux sanguin et l'absence de sobriété, la force du cavalier, et le récit de la mort, « cette nature hémorragique » qui signe son état jusqu'à travers les planches du cercueil! L'influence de Balzac, disciple de Lavater, est évidente chez Barbey. Balzac est plus minu-

1. François LAURENTIE. Op. cit., p 10.
2. De même, à propos de d'Aché, le héros d'une *Tragédie à Vaubadon* qu'il projetait d'écrire, il demande dans une lettre à Trébutien (21 juillet 1850) : « Quel était ce d'Aché? Son caractère, son tempérament, son *physique* (son physique surtout; le physique est une clef pour moi!)... »

tieux, plus abondant. Barbey détache peut-être avec plus de relief et plus de couleur les caractères essentiels de ses types, du point de vue physiologique comme du point de vue moral.

Il faut souligner quelle place tient l'athlétisme normand dans les admirations de Barbey d'Aurevilly. Il en tire une fierté de race. « C'était le Normand pur », dit-il de son oncle. Plus encore que sur la beauté, il s'extasie sur la force de ses « mains de gentilhomme qui auraient cassé celles de tous les paysans d'alentour ». C'est que Barbey aurait pu dire comme Byron, qui fut l'un de ses modèles : « J'aime la force, même vulgaire. » La force est l'une des caractéristiques de la race normande. Les « poissons de fer » dont parlait Michelet[1] ne méritent pas seulement ce nom par la ressemblance de leurs armures avec des écailles, mais par la solidité de toute leur personne. Ce goût de la force détrminera Barbey d'Aurevilly jusque dans ses opinions littéraires et politiques, car pour lui « la volonté est tout ».

La mère de Barbey d'Aurevilly était une demoiselle Ernestine-Eulalie-Théodore Ango, née à Saint-Sauveur-le-Vicomte, le 25 avril 1787. Elle avait épousé en 1807 Théophile Barbey. De leur mariage naquirent quatre enfants :

1° Jules-Amédée Barbey d'Aurevilly, né le 2 novembre 1808. C'est le grand écrivain.

2° Léon-Louis-Frédéric Barbey d'Aurevilly, né le 29 septembre 1809. Lui aussi écrivain et poète, il fut prêtre, de la congrégation des Eudistes. C'était « une manière de saint ». Il eut une grande influence sur son frère aîné.

3° Edouard Barbey du Motel, né en 1811, mort officier supérieur dans l'armée du Second Empire.

4° Ernest Barbey du Motel, né en 1812, mort à Mortain en 1882. Il avait épousé Théodorine Bouillon de la Lorerie, fille de Jean-Baptiste-François Bouillon, sieur de la Lorerie, maire de Mortain.

Ni l'un, ni l'autre ne laissèrent d'enfants. Avec les quatre fils de Téophile Barbey et d'Ernestine Ango, s'est

1. J. Michelet. *Notre France.* Paris, Marpon et Flammarion, 1886, p. 247.

éteinte la vigoureuse famille des Barbey, du moins en ligne directe.

Il est une légende qui veut que, par sa mère, Barbey d'Aurevilly descende du corsaire dieppois Ango, lequel vivait au XVIe siècle, équipa une flotte à ses frais, aida François Ier, bloqua Lisbonne et traita directement avec Sa Majesté très fidèle le roi de Portugal. Ces hauts faits, cette manière somptueuse ont paru dignes d'un ancêtre de celui qu'on a surnommé « le connétable des Lettres françaises ». Barbey d'Aurevilly, qui adorait la mer — « ma mer, que je pourrais orthographier *ma mère*, car elle m'a reçu, lavé et bercé tout petit » — Barbey d'Aurevilly, qui se vantait d'être « un descendant des pêcheurs-pirates », et dont les armes portaient *d'azur à deux barbeaux adossés et écaillés d'argent*, — Barbey d'Aurevilly qui tirait vanité de sa main de Normand, « cette main *crochue* qui prend et qui garde, cette main de la force, moitié serre d'aigle moitié pince de crabe, qui devait étreindre une poignée d'épée et qui n'a qu'une plume, mais dans laquelle il coule la vertu de l'acier », — c'était une tentation bien naturelle, justifiée par des apparences d'hérédités et de noms, de faire d'un tel homme l'arrière-petit-fils d'un corsaire d'épopée.

Une autre légende raconte que Barbey d'Aurevilly aurait du sang royal dans les veines et que, toujours par les Ango, et par l'illégitimité du Parc-aux-cerfs, il serait le petit-fils d'un bâtard de Louis XV.

M. Paul Bourget, dans la conférence qu'il donna à Paris en 1909 sous les auspices de la Société des Conférences, a accrédité cette légende, échafaudée par M. Eugène Grêlé dans sa thèse, intéressante, mais touffue et discutable, soutenue devant la Faculté des Lettres de Caen (1902). François Laurentie dans son livre[1], et Jacques de Biez dans une brochure décisive[2], ont fait bonne justice de la prétendue descendance royale et illégitime de Barbey d'Aurevilly.

La vérité est plus simple. « Ses ancêtres paternels, les Barbey, étaient des terriens enracinés depuis toujours au

1. Op. cit. *Barbey d'Aurevilly avait-il du sang bourbon?* P. 203.
2. Jacques de BIEZ. *Louis XV et Barbey d'Aurevilly.* Paris, Stock, 1909.

sol natal. Par sa mère, Ernestine Ango, il descendait, non du corsaire dieppois[1], comme la légende voudrait le faire croire, mais d'une vieille famille bourgeoise de Caen[2].

Il est, au point de vue médical, une hérédité qui nous intéresse infiniment plus : parmi les ancêtres maternels de Barbey d'Aurevilly, d'après les recherches de M. l'abbé G.-A. Simon, « l'un des membres les plus savants de la Société des Antiquaires de Normandie »,[3] nous trouvons deux médecins, dont un professeur à la Faculté de Médecine qui existait à Caen avant la Révolution.

Notre maître, M. le Professeur Laignel-Lavastine, émettait un jour, dans une de ces conversations élevées, nourries d'idées et de souvenirs, qui font le charme de son service, cette opinion que, chez un grand nombre d'écrivains contemporains, et pas des moins illustres, il était fréquent de déceler un atavisme médical. Barbey d'Aurevilly confirme l'exactitude de cette loi d'hérédité psychophysiologique.

Reprenons la généalogie savamment établie par M. G.-A. Simon[4]. Nous voyons qu'Ernestine Ango, la mère de Barbey d'Aurevilly, descendait d'une vieille famille « d'honorables bourgeois de Caen, bien posés et bien alliés. » Dès le XVIe siècle, un Robert Ango était fixé sur la paroisse Saint-Pierre de Caen. L'un de ses proches, Guillaume Ango, assesseur en le vicomté de Caen, qui se qualifiait « sieur de la Drouinière », est l'ancêtre direct de Barbey d'Aurevilly. Il épousa, par contrat du 10 mai 1581, Suzanne Lamendey et en eut trois enfants, dont l'un s'appela aussi Guillaume Ango.

Celui-ci, marié à Jeanne Le Coq de Biéville, est le père de Pierre Ango[5], baptisé à Saint-Pierre de Caen, le 21 mai 1635, qui devint docteur en médecine de l'Université de

1. Le corsaire Ango, de Dieppe, n'eut pas de descendance masculine.
2. Dr Constant Le Charpentier. Op. cit., p. 30.
3. Dr Constant Le Charpentier. Op. cit., p. 30.
4. G.-A. Simon. *Les ancêtres maternels de Barbey d'Aurevilly. In Normannia,* revue trimestrielle bibliographique et critique d'histoire de Normandie, n° 2-3, avril-septembre 1933. Caen, Jouan et Bigot, éd.
5. Le nom s'orthographie indifféremment Ango ou Angot.

Caen. Lui-même eut trois fils : Jacques (1660), François (1665) et Pierre (1666). C'est ce second Pierre Ango qui sera professeur à la Faculté de Médecine de Caen.

« Pierre Angot, écrit M. G.-A. Simon, fut baptisé à Saint-Jean, le dernier jour de novembre 1666. Comme son père, il suivit la carrière médicale. Nous le trouvons, dès l'âge de dix-huit ans, inscrit à la Faculté de Médecine de l'Université de Caen. Dans les comptes que rend Me Philippe Lioult, avocat, pour les années 1685-1690, on le voit figurer avec la mention suivante : « A Pierre Angot, écolier de médecine, pour ce qui lui est dû pour la bourse de médecine du jour Saint-Nicolas, fondée par M. de Cahaignes, pour 1684, 40 l. » Le jeune étudiant profita de la même bourse en 1685. En 1686, « suivant la délibération de l'Université, depuis l'amortissement de la rente », les 43 livres furent réduites à 33 livres 6 sols 6 deniers, que le bénéficiaire toucha encore en 1687. La carrière de Pierre Angot devait être assez brillante, puisqu'il devint conseiller du roi, docteur en médecine, professeur royal en la Faculté de Médecine de l'Université de Caen.

« ... Le personnage semble avoir été d'humeur quelque peu batailleuse, littérairement parlant du moins. En 1711 et 1712, il eut une polémique assez vive avec son collègue Le Court, sur l'origine du fœtus. D'après le P. Martin[1], il aurait joui d'une grande réputation comme médecin. Il vécut jusqu'en 1730. »

Le Dr Ferdinand Gidon, professeur à l'Ecole de Médecine de Caen, a donné, dans son étude sur les *Thèses de l'Ancienne Faculté de Médecine de Caen*[2], d'autres détails intéressants sur ce Dr Pierre Angot, professeur royal de médecine, qui fut l'arrière-grand-père maternel de Barbey d'Aurevilly.

La polémique à laquelle fait allusion M. Simon agita fortement la vieille Faculté de Caen, à partir de l'année 1700, et la divisa en deux partis hostiles. Il y avait une

1. *Athenæ Normannorum*, éd. Bourrienne-Genty. Caen, Jouan, 1901. 2 fasc. in-8°, I, p. 81.

2. Extrait du *Bulletin de la Société d'Histoire de la Médecine*. Tome XXVI, nos 1-2 (janvier-février 1932). Une br., Le Mans, imp. Monnoyer.

droite, le parti de la résistance, dont était Pierre Angot — Barbey d'Aurevilly restera dans la ligne de son ancêtre —et une gauche, le parti du mouvement, qui avait pour chef Jean-François Le Court. L'invention du microscope et les premières observations de Lœuwenhœck qui découvrit, deux siècles avant Pasteur, les bactéries, déterminèrent en médecine des prodromes de révolution. Mais l'esprit de routine, le culte des théories abstraites, et la logomachie, qui inspira la verve de Molière aux dépens des Diafoirus de l'époque, empêchèrent la médecine expérimentale de se faire jour dès le XVII[e] siècle. Il y eut des tentatives de percée avec la iatro-mécanique et la iatro-chimie. Mais la Sorbonne et la Faculté de Médecine de Paris furent les citadelles de la réaction. La Faculté de Caen fit preuve d'une plus grande liberté d'esprit. La Normandie a toujours eu le culte de l'indépendance et le goût de la conquête.

Le microscope, en révélant le nombre infini d'animalcules répandus dans le monde, avait donné naissance à la « théorie vermiculiste » de la génération, « qui s'affirma dans les thèses de Caen, écrit le D[r] Gidon, bien plus librement qu'elle ne paraît avoir pu le faire dans les thèses de Paris ». C'est Lœuwenhœck qui avait découvert le « ver spermatique », autrement dit le spermatozoïde, et la théorie vermiculiste n'était que l'interprétation de ce fait d'observation. Encore que très encombrée d'éloquence à la mode du temps, cette théorie n'en offrait pas moins une « étonnante fécondité en déductions impressionnantes ». Paris se dressa contre elle et la Sorbonne obligea le médecin Geoffroy à se rétracter, pour l'avoir soutenue dans sa thèse[e] : *An hominis primordia vermis?*

La Faculté de Caen prit parti en majorité pour la théorie vermiculiste. Le 25 novembre 1705, Henri-Pierre de Forges la défendait dans sa thèse de baccalauréat en médecine sous la présidence de Jean-François Le Court : *An homo a verme?* Cependant, la droite réactionnaire, ayant à sa tête Callard de la Ducquerie et Pierre Angot, fit soutenir, vingt jours après la thèse de H.-P. de Forges, une autre thèse où les « vers spermatiques » sont donnés comme un exemple des questions ridicules et sans intérêt pratique...

Le 24 juillet 1711, c'est sous la présidence de Pierre Angot que François Le Maistre, de Sées, soutient une thèse antivermiculiste : *An homo a vermibus? non ergo a vermibus.* Si l'auteur y combattait les idées de Le Court, il n'osait du moins s'élever, comme d'autres le faisaient déjà ou le feront plus tard, contre la réalité des observations microscopiques. En effet, les microscopes simples avaient été remplacés par de mauvais instruments à trois verres qui déformaient les images. « La confiance durable qu'inspirèrent les microscopes à Caen, écrit le Dr Gidon, vient probablement du fait que l'on continua très longtemps d'y fabriquer des microscopes simples », conformément au modèle décrit avec beaucoup de détails et illustré de dessins précis par un savant jésuite, le P. Chardin. Cela n'empêcha pas les adversaires de la théorie vermiculiste de contester plus tard non seulement l'intérêt des observations microscopiques, mais celui même du microscope!

Cette curieuse étude du distingué professeur de l'Ecole de Médecine de Caen suffit à expliquer pourquoi la médecine a piétiné pendant si longtemps. Les vaines disputes théoriques passionnaient, mais paralysaient les Facultés de l'ancien Régime. Il fallait une rénovation dans ces institutions vieillottes. La Révolution donna un coup de hache. Mesure brutale et radicale qui, en détruisant les Facultés, supprima toute autonomie et permit ensuite à Napoléon, par le rétablissement d'une Université centralisée et caporalisée, de réaliser la conscription des intelligences. Heureusement, en médecine, indépendamment des cadres scolaires officiels, de grands esprits accompliront la révolution scientifique, pressentie, attendue dès le XVIIe siècle : c'est Bichat qui fonde l'anatomie générale; c'est Corvisart qui inaugure la grande tradition de la clinique française; c'est Laënnec surtout[1], qui projette sur l'anatomie pathologique et les maladies du poumon et du cœur, les lumières de son génie. La vieille Faculté de Caen a sa part dans la préparation de cette révolution médicale. Les « résistants » eux-mêmes, comme Pierre Angot, ont contraint les nova-

1. Cf. notre brochure *La Formation d'un génie médical : Laënnec.* Paris, Enault, 1920.

teurs à préciser leurs recherches, à accentuer leurs travaux.

Le Dr Pierre Angot, professeur royal de médecine, marié à Françoise Le Baron, originaire elle aussi de la paroisse Saint-Pierre de Caen, eut trois filles et un fils, Jacques-Pierre Angot, lequel devint directeur des biens des religionnaires de Provence et alla se fixer à Versailles. « C'est là qu'il épousa, nous dit M. Simon, paroisse Saint-Louis, le 22 août 1737, demoiselle Julie Dalleron, fille de feu J.-B. Dalleron, bourgeois de Versailles, et de Marie-Louise Fasse. » Ici l'on retrouve l'histoire complètement fausse de Barbey d'Aurevilly, descendant d'un bâtard de Louis XV, dont M. Simon achève de démontrer l'inanité après François Laurentie et Jacques de Biez.

Jacques-Pierre Angot et Julie Dalleron eurent un fils, Louis-Hector-Amédée Angot, baptisé à Versailes, paroisse Saint-Louis, le 15 novembre 1739. Il eut pour parrain M. de Maurepas, mais ce dernier se fit représenter par la concierge de l'hôtel de La Vallière, et pour marraine la duchesse de Mazarin, tout bonnement représentée, elle aussi, par Marie Cotin, épouse d'un sieur Noël!



Louis-Hector-Amédée Angot fut nommé lieutenant civil et criminel au bailliage de Saint-Sauveur-le-Vicomte, puis député aux Etats-Généraux. Il épousa le 9 janvier 1777 Marie-Anne-Françoise Belloy, eut trois enfants et mourut à Saint-Sauveur-le-Vicomte en décembre 1805. Aux Etats-Généraux de 1789, Amédée Angot fut de « ceux qui ne reconnurent pas la Constitution insolente du Jeu de Paume et qui s'en retournèrent fièrement chez eux avec l'idée terrible et nette que la monarchie française avait fait assez de fautes pour périr[1] ». Il n'émigra pas. « Son ascendant était si grand qu'on n'osa l'arrêter et le conduire à la guillotine. On se contenta de tirer quelques coups de fusil dans ses volets. » Il ne reconnut pas plus Bonaparte que la Révolution, et « quand il vit, dit encore Barbey d'Aurevilly, le génie de cet homme ployer la France aussi facilement qu'un drapeau, il mourut, le cerveau foudroyé, devant ma mère, seule à table avec lui. La mort le prit si vite qu'il ne

1. Lettres à Trébutien, tome I, p. 74-75.

put achever son aile de poulet, et qu'il passa silencieux comme il avait vécu ».

Ce devait être aussi une de ces « natures hémorragiques » dont Barbey d'Aurevilly parlait à propos du frère aîné de son père. Le sang joue un grand rôle chez les Barbey. Normands vigoureux, solides mangeurs et buveurs qui ne méprisaient point un gobelet bon et bien rempli — « il buvait le bourgogne comme un prieur de Templiers », dit Barbey de son oncle — ils présentent, les uns et les autres, des signes d'hypertension. La passion politique s'ajoutant à la pléthore sanguine, il n'est pas surprenant qu'Amédée Angot ait eu « le cerveau foudroyé », devant une carcasse de poulet... Médicalement, il faut tout de même convenir que Napoléon n'est pas seul responsable de cette autre exécution...

Amédée Ango eut trois enfants :

1° Louis-Edouard-Amédée-François Ango, lieutenant de vaisseau, mort à Saint-Sauveur-le-Vicomte, le 26 septembre 1814, à l'âge de 31 ans, des « affreuses tortures que l'Angleterre lui avait fait subir sur ses infâmes pontons;

2° Désirée-Marie-Louise Ango, qui épousa en 1797 Jean-Louis-François Pontas du Méril, médecin, maire de Valognes, dont nous étudierons plus loin la curieuse figure;

3° Ernestine-Eulalie-Théodore Ango; c'est la mère de Barbey d'Aurevilly.

François Laurentie a écrit[1] sur la mère et la grand'mère de Barbey d'Aurevilly des pages qu'il faut citer :

« Quant à la grand'mère Barbey, née La Blairie, quelle influence ne dut-elle pas exercer sur Jules enfant! C'est peut-être elle qui l'a marqué intellectuellement de la plus forte empreinte. Je l'imagine, je la vois charmante. Dans la « chambre bleue » où elle filait « son petit rouet de bois de rose », elle ravissait ses petits-enfants avec ses histoires. Elle avait connu des Touches, elle avait plus ou moins *chouanné*. Sur les guerres du temps, elle était intarissable, et mouvementée, et vivante. D'une famille qui ne craignait pas grand'chose, elle avait aussi des souvenirs épiques de temps plus anciens. Elle savait l'ancien régime, la Révolution, l'histoire et les historiettes de la province. Elle disait les sorcelleries, les maisons hantées, toutes les choses terrifiantes qui, à

1. F. LAURENTIE. Op. cit., p. 74.

peine transformées ou embellies, figurent dans l'*Ensorcelée* comme dans tous les romans ou les contes de Barbey, et les font si pathétiques. C'est à elle que le romancier catholique doit d'avoir eu le sentiment direct de la présence et de l'action du diable dans le monde. C'est à elle qu'il doit son goût des aventures héroïques et l'exaltation toujours jeune de sa magnifique imagination. La grand'mère, d'ailleurs, pleine de fougue en toutes choses, était follement joueuse, capable de tout perdre pour satisfaire cette passion, alors si répandue dans son Cotentin. Pour comprendre tout ce qu'il y a de superbe, de passionné, d'indompté, dans la vie du petit-fils, comme de vivant dans son art, il faut connaître la grand'mère. Elle lui a donné le sens et la vision du grand et elle lui a transmis bien des gouttes de son sang ardent.

« La mère de Barbey d'Aurevilly (Mlle Ango) scandalise rétrospectivement les mijaurées provinciales. Les bonnes langues du pays disent qu'elle avait une grande liberté de langage. Faut-il, comme je le pense, voir dans ces sévérités l'expression maladroite de la jalousie locale qu'inspirait une femme trop intelligente? Elle avait sans doute de trop pittoresques trouvailles de style... D'Aurevilly aurait eu alors de qui tenir, et cet artiste à qui les mots ne donnaient point d'effroi aurait été, dès son enfance, habitué par sa mère à n'en pas concevoir... Physiquement, il lui ressemblait beaucoup. Et n'avait-elle pas, elle aussi, l'habitude des toilettes légèrement surannées? Sous le Second Empire, elle portait encore le turban cher à Mme de Staël. »

Barbey d'Aurevilly a souvent parlé de sa mère avec émotion. En septembre 1856, réconcilié avec son père, il se rend à Saint-Sauveur-le-Vicomte, et il écrit à Trébutien: « Mes parents m'ont reçu... comme vous le pensiez, mon ami. Mon père qui a une belle vieillesse, et que Léon m'a complètement ramené, est très aimable, très doux, très discret, d'une paternité vraiment touchante. Ma mère... ah! ma mère, elle s'anime pour moi encore et cela me touche jusqu'aux larmes; mais, mon ami, ce n'est même plus un débris d'elle-même. Ce n'est plus *même* son cadavre, oublié sur le bord de sa tombe; — le cadavre de ce qu'elle fut serait une chose imposante et belle! et beauté, intelligence, sentiment, feu de la vie, tout est fini, tout a disparu! Je l'avais laissée magnifique de sa double supériorité physique et morale, je n'ai plus retrouvé qu'une *paralysée* (elle l'est : vous savez que je suis médecin), avec le regard vide et béant, la difficulté de parler, l'horrible stupeur des

paralytiques. Oh! cela a été bien affreux pour moi. L'abbé m'avait prévenu, mais la surprise et le déchirement n'ont pu m'être évités. L'imagination, d'ordinaire d'un élan qui dépasse les choses, a été battue et trompée par la réalité. Le cœur n'est pas mort cependant, dans ce pauvre et cher débris si saint pour moi. Elle m'a reconnu. Je l'ai galvanisée, et j'allume encore de temps en temps une pointe de diamant dans ces grandes prunelles ternies où il en brillait des mines tout entières, embossées des mille feux de l'esprit et du sentiment. Mon ami, j'ai pleuré sur son sein plus amèrement que sur son tombeau. Ils ont cru (car mon père se fait illusion) que c'était de joie. Tant mieux! Mais moi je sentais mon cœur.

« Je ne croyais pas tant aimer ma mère. Je l'admirais, mais la vie avait tant joué sur moi! Il y avait tant d'années de tombées muettes entre nos deux cœurs, que je ne me croyais plus *si fils!* Rien ne meurt donc en votre ami, mon cher Trébutien? Les impressions que je ressens près de cette ruine qui fut une chose si superbement organisée m'apprennent des sentiments que je ne me soupçonnais plus. Ma pauvre mère! Ma pauvre mère!

« Je reviendrai souvent sur ce triste sujet avec vous. Je ne puis m'apprivoiser à *l'idée de ma mère ainsi.* C'est là ce qui *encrêpe* mon voyage, lequel, sans cela, serait assez doux — oui, doux, mais triste[1]. »

Elle est très belle, cette lettre qui nous montre Barbey d'Aurevilly « si fils », selon son émouvante expression. En la lisant, nous aussi, nous « sentons son cœur ». Aussi bien, il faut le dire en passant, puisque ce n'est pas l'objet de cette thèse, la personnalité de Barbey d'Aurevilly, à l'étudier attentivement, du point de vue humain, est extrêmement attachante. De son vivant, du reste, il a eu de nombreux amis. Il les méritait, par son cœur qui égalait son talent. Deux pensées de lui en sont la preuve : « *dans les choses où le cœur n'est pas, la main n'est jamais puissante* », et celle-ci : « *le talent est un tas de coups reçus dans le cœur* ». Comme les grandes pensées, ces deux-là sont venues d'un cœur façonné, même à son insu, comme celui

1. Lettres à Trébutien. Tome II, p. 280.

de tout homme supérieur, par la main d'une mère admirable.

Du point de vue médical, il faut retenir et relire cette magnifique lettre de Barbey d'Aurevilly sur sa mère. La description de la paralysie a la netteté d'une observation : « regard vide », ou du moins « prunelles ternies », « difficulté de parler », « horrible stupeur », c'est assez pour que nous posions rétrospectivement le diagnostic d'hémiplégie. « Le cœur n'est pas mort cependant », Barbey d'Aurevilly l'a entendu battre en « pleurant sur le sein » de sa « pauvre mère ». En effet, les hémiplégiques, par athérome et hypertension, présentent un degré assez élevé d'éréthisme cardiaque, lequel ne peut manquer de frapper même une oreille qui ne sait pas ausculter. Cela, en dehors de toute image sentimentale qui s'ajoute ici.

Mme Barbey, plus jeune de deux ans que son mari — elle était née le 25 avril 1787 — le précéda de quelques années dans la tombe. Elle avait d'ailleurs soixante-neuf ans quand son fils la trouva paralysée. Sa longévité a donc encore été respectable.

Il est un mot, dans la lettre de Barbey d'Aurevilly, qu'il faut encadrer soigneusement : « VOUS SAVEZ QUE JE SUIS MÉDECIN ». N'est-ce qu'une boutade?... Pourtant, Barbey a pris soin de souligner lui-même : « je n'ai plus retrouvé qu'une *paralysée* », et il insiste dans une parenthèse : « (elle l'est : vous savez que je suis médecin) ».

Or, ce n'est pas la première fois que ce mot vient sous la plume de Barbey d'Aurevilly. Dans une lettre précédente à Trébutien (14 mars 1853), il met en garde son ami contre les effets nocifs du thé : «... Défiez-vous du thé, n'en faites pas abus. *Je suis médecin.* C'est de là (du thé) que viennent vos insomnies. Sur les natures aussi nerveuses que vous, il peut produire les plus mauvais, les plus menaçants phénomènes. Il ravagerait tout autant que l'opium. Et surveillez-vous! Je ne sais pas la quantité que vous prenez, mais je suis bien sûr qu'avec cette nature éminemment excitable et excitée, peu de chose, quelques gouttes peuvent vous pincer et vous tordre comme une corde de harpe dans le feu. On meurt, mon cher, de prendre trop de thé, comme de prendre trop de chocolat et de café. Des expé-

riences ont été faites en Angleterre, et on a même le temps que peut durer un homme à ce régime. Or, la quantité des choses se mesure à la force relative du sujet, et vous, vous êtes un organisme inouï de sensibilité, et la sensibilité est une fière cause de destruction... Prenez garde, cher ami! Ce n'est pas chrétien (ce mot n'est-il pas le grand mot pour nous?) de se faire mal et de dépenser sa vie ainsi... Renoncez au thé et vous dormirez[1]. »

Ainsi donc, à trois ans de distance (1853-1856), Barbey d'Aurevilly affirme : « *Je suis médecin* », « *Vous savez que je suis médecin* ». Dans quel sens exact faut-il entendre et jusqu'à quel point faut-il admettre un dire aussi catégorique? Sans doute, Barbey d'Aurevilly n'a pas fait des études qui auraient pu lui conférer un titre médical officiel, celui de docteur ou d'officier de santé. Il est non moins certain qu'il possédait une culture médicale beaucoup plus étendue que la moyenne même des personnes instruites, et en tout cas que la plupart des écrivains cantonnés dans le domaine de la littérature proprement dite. Exception faite, bien entendu, des docteurs en médecine qui occupent une place brillante et de plus en plus importante dans les lettres contemporaines.

Le 16 novembre 1829, Barbey d'Aurevilly s'était fait inscrire à la Faculté de Droit de Caen. Le 22 juillet 1833, il soutint sa thèse de licence sur *Les causes qui suspendent le cours de la prescription*. Il vécut à Caen pendant près de quatre ans. Le 20 décembre 1930, une plaque commémorative fut apposée sur la façade de la maison où il avait sa chambre d'étudiant, 2, place Malherbe.

Que, pendant son séjour à Caen, Barbey d'Aurevilly ait suivi quelques cours à l'Ecole de Médecine de cette ville, qui continua la Faculté d'avant la Révolution, la chose est possible, d'autant plus qu'il n'était pas sans savoir qu'un de ses ancêtres avait été professeur royal de médecine dans cette Faculté. Curieux comme il l'était de tout ce qui touchait à sa famille, Barbey d'Aurevilly aura sans doute tenu à connaître l'Ecole où avait professé son aïeul. S'il alla s'asseoir parfois sur les bancs de l'Ecole de Médecine de

1. Lettres à Trébutien. Tome II, p. 29.

Caen, il n'y vint pas, du moins, en profane totalement étranger aux choses médicales.

Nous avons vu que Amédée Ango, le grand bailli du Cotentin, avait eu deux filles, dont l'une est la mère de Barbey d'Aurevilly. L'autre, l'aînée, épousa Jean-Louis-François Pontas du Méril, originaire de Cherbourg, médecin, maire de Valognes. Or, c'est chez son oncle du Méril que Barbey d'Aurevilly, enfant, allait passer ses vacances à Valognes. C'est là qu'il se lia d'une amitié étroite avec son cousin Edelestand du Méril, de sept années plus âgé que lui — amitié qui ne devait finir qu'avec la mort d'Edelestand (30 mai 1871), lequel laissa une rente viagère à Barbey d'Aurevilly.

Nous savons, par maints passages de la correspondance de Barbey d'Aurevilly, quelle fut l'influence d'Edelestand du Méril sur sa formation intellectuelle. Nous le savons par la dédicace des *Historiens politiques et littéraires* (1861), dans laquelle Barbey dit à son cousin : « Il faut que ton nom soit ici, non pour toi, grand esprit, qui n'as pas besoin d'un hommage, mais pour moi à qui tu as ouvert l'intelligence et à qui tu as donné cet amour des choses de la pensée, le seul sentiment qu'il y ait sur la terre qui ne nous fasse pas souffrir... Quelle qu'ait été ma vie, et qui sait? les torts de ma vie, tu n'en as pas moins toujours été pour moi la moitié de mon sang, puisque tu es le fils de la sœur de ma mère, et partout où la destinée m'ait poussé, elle ne m'a jamais effacé cette allée du jardin de Valognes où je me promenais, à treize ans, entre toi, jeune homme, et ta sœur; et de soleil, comme dans cette allée, je ne crois pas en avoir revu de plus beau. »

Ces lignes traduisent l'enthousiaste amitié de Barbey d'Aurevilly pour son cousin. « Tu m'as ouvert l'intelligence », on ne saurait négliger ce mot, écrit François Laurentie[1]. « Longtemps, ajoute-t-il, Jules Barbey considéra le jeune savant (Edelestand du Méril devait s'illustrer par des travaux philologiques) comme son maître et rechercha avant tout son patronage. »

Tous les biographes de Barbey d'Aurevilly ont signalé

1. F. Laurentie. Op. cit., p. 208.

l'influence d'Edelestand du Méril sur lui. Mais il est, dans la même maison de Valognes, une autre influence qu'on a négligée et qui nous semble cependant avoir été non moins profonde, c'est celle de son oncle, le médecin Pontas du Méril — influence philosophique, celle-là, influence médicale, qui, si nous pouvions percer un certain mystère qui l'enveloppe, nous livrerait la clé de l'évolution intellectuelle de Barbey d'Aurevilly et nous expliquerait le sens exact de sa lettre à Trébutien : « Vous savez que je suis médecin. »

Malheureusement, on possède fort peu de renseignements sur « le docteur du Méril ». Il n'existe aucune notice biographique sur lui. Nous avons fait des recherches, et des amis en ont fait pour nous[1]. Voici tout ce que nous avons trouvé :

Jean-Louis-François Pontas du Méril naquit à Cherbourg le 17 mars 1753, de Jean-Baptiste Pontas-Duméril et de Françoise Lepelley. Il fit ses études à Caen et fut reçu d'abord maître ès-arts, puis il s'inscrivit à la Faculté de Médecine de l'Université de Caen et soutint sa thèse de bachelier en médecine le 22 juillet 1773.

Grâce aux indications de M. R.-N. Sauvage, l'aimable et savant archiviste du Calvados, nous avons retrouvé la thèse de Jean-Louis-François Pontas du Méril. Elle figure au tome III du recueil des thèses de l'ancienne Faculté de Médecine de Caen, conservé à la bibliothèque de la ville de Caen.

Sur la première page, au-dessous de la dédicace à Dieu, à la Vierge et à Saint Luc, patron des médecins orthodoxes, dédicace commune à toutes les thèses, figure la mention suivante :

Quaestio medica, publicis agitanda disputationibus in scholis medicorum celeberrimæ cadomensis academicæ, pro baccalaureatus gradu consequendo.

M. Petro Le Canu, regio medicinæ professore, præside. 22 juillet 1773.

Le sujet de la thèse est le suivant :

1. En particulier, M. Charles Giot, notaire honoraire, secrétaire de la Société nationale académique de Cherbourg.

An ab inflammatoria sanguinis spissitudine ut plurimum febris ardens? (Est-ce qu'une extrême condensation inflammatoire du sang produit une fièvre ardente?) On dirait aujourd'hui : une épaisse viscosité sanguine cause-t-elle de l'hyperthermie?

A quoi le candidat répond, après six pages de dissertation latine, et non sans avoir invoqué l'autorité des « très illustres docteurs philosophes Huxham et Boërhaave », comme d'ailleurs celle de Gorris[1] et de Tossi, par cette conclusion affirmative :

Ergo ab inflammatoria sanguinis spissitudine ut plurimum febris ardens.

Et il signe :

J.-L.-F. PONTAS-DUMÉRIL
Caroburgaeus, artium magister,
theseas author.

La thèse indique enfin les noms des professeurs de la Faculté de Médecine de Caen. Les trois suivants figurent à part, au-dessus des autres, comme s'ils avaient formé le jury de thèse, avec Pierre Le Canu, président, désigné à la première page : Charles-Nicolas DESMOUEUX[2], Jean-François-René de PARFOURRU, Tussan DESCHAMPS.

La thèse est imprimée « à Caen, chez J.-C. Pyron, seul imprimeur de l'Université ».

Dans le livre du cinquième Centenaire[3] de l'Université de Caen (1432-1932), nous relevons dans la notice consacrée par le Dr Desbouis à l'histoire de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie de Caen, héritière de l'ancienne Faculté, ces détails intéressants :

« Pour se présenter au baccalauréat en médecine, il faut trente-six mois d'assiduité. Cela représente trois ou quatre ans de scolarité, car le statut dit formellement que l'année

1. V. aux *Annexes* notes sur Huxham et Gorris.
2. Desmoueux a laissé le renom d'un savant botaniste.
3. *L'Université de Caen. Son passé, son présent* (1432-1932). Caen, Imp. Malherbe, 1932.

est de neuf mois; ici, les vacances vont du 28 juin au 14 septembre. Les livres sont encore les ouvrages d'Aristote, mais aussi les *Aphorismes* d'Hippocrate, l'*Ars medicinæ* de Galien; celui-là, tout étudiant doit en posséder un exemplaire; enfin, certains livres de la science arabe, le livre de Johannitius. Beaucoup de place était donnée à divers livres.

« Au baccalauréat, après avoir justifié de son assiduité, le candidat est interrogé en assemblée de la Faculté, puis il subit une épreuve; il doit faire une leçon et répondre aux arguments et aux objections. »

Le baccalauréat acquis, l'obtention du grade de docteur n'était plus qu'une formalité coûteuse. Il fallait soutenir une nouvelle thèse et verser des droits assez élevés. Pontas du Méril s'est-il soumis à ces obligations? Nous n'en avons pas connaissance. Il n'existe pas de thèse de lui pour le doctorat en médecine, mais seulement pour le baccalauréat.

D'autre part, sur l'acte de naissance de son fils aîné, Alfred-Louis-François, né à Valognes le 20 floréal an 7 (1799), à la suite du nom de Pontas du Méril figure la mention « *officier de santé,* originaire de la commune de Cherbourg[1]. » Cela semble bien confirmer le fait qu'il n'avait pas été reçu docteur.

Il dut venir s'installer d'assez bonne heure médecin à Valognes, car M. Charles Giot a retrouvé dans les archives de la Société royale académique de Cherbourg qu'à la séance du 30 août 1779, M. Vastel donna lecture d'un manuscrit de M. du Méril, médecin de la Faculté de Caen, sur l'*Unique principe des corps, les éléments et la cause des qualités qu'on leur connaît.* La Société, ayant approuvé ce mémoire, a reçu M. du Méril comme associé adjoint.

Malheureusement, le manuscrit du Méril ne figure plus aux archives de la Société académique de Cherbourg. C'est bien dommage, car il nous aurait probablement fait connaître les opinions philosophiques de l'auteur. Nous avons tout lieu de croire qu'elles devaient être très « avancées », dans le sens de la philosophie matérialiste du XVIII[e] siècle. En effet, à la veille de la Révolution, deux Loges maçonni-

1. Communication de M. le prince R. de Broglie.

ques furent fondées à Valognes[1], l'*Union militaire* en 1787 et l'*Unité* en 1788. « Parmi les premiers affiliés, on remarque, écrit M. Sevestre, de nombreux officiers, quelques aristocrates, un médecin, et un membre du clergé, le vicaire de Barneville. »

Le médecin n'est autre que Pontas du Méril, adepte de la Loge l'*Union militaire.* Son nom figure sur la liste établie par M. Sevestre, d'après Loucelles.

Quand Barbey d'Aurevilly écrira *A un dîner d'athées*, il mettra sans nul doute en scène quelques-uns des types de cette Loge militaire, dont faisait partie son oncle, le médecin « philosophe »... Mais n'anticipons pas.

En 1778, Necker institua les Assemblées provinciales pour associer les Français à la gestion de leurs intérêts. Une Assemblée des notables se constitua à Valognes, comme dans toutes les villes d'élection. Pontas du Méril y représenta le Tiers-Etat. Il fut même nommé membre de la Commission intermédiaire et échevin ou secrétaire de l'Assemblée. C'est la preuve que sa personnalité émergeait.

Sous la Révolution, après le vote de la Constitution civile du clergé et la confiscation des biens d'Eglise, ses opinions ne lui interdirent pas de se rendre acquéreur de biens ecclésiastiques[2]. Cependant, nous n'avons trouvé trace d'aucun rôle actif joué par Pontas du Méril pendant la période révolutionnaire, dans cette ville de Valognes si profondément remuée par la présence du tristement célèbre citoyen Le Carpentier, député à la Convention[3]. Mais, à la fin de la Révolution, il se maria et, le 22 août 1797, il épousa, « devant un prêtre catholique », comme en fait foi son acte de mariage, Désiré-Marie-Louise Ango, fille du bailli du Cotentin, Amédée Ango[4].

---

1. « *Valognes* ». *Les temps modernes,* par E. SEVESTRE. Ouvrage sur l'histoire de Valognes publié en collaboration par MM. l'abbé Ch. Birette, Frédéric de Fontaine de Resbecq, Emile Sevestre et Ronchail. Valognes, 1926.
2. Cf. SEVESTRE, in *Valognes,* 1926.
3. Dans l'ouvrage très documenté de M. le vicomte DE BRACHET : *Le Conventionnel Le Carpentier* (Paris, Perrin, 1912), il n'est fait aucune mention de Pontas du Méril.

Barbey d'Aurevilly a fait figurer Le Carpentier dans la nouvelle des *Diaboliques : A un dîner d'athées.*
4. Communication de M. le prince R. de Broglie.

De ce mariage, naquirent trois enfants :

1° Alfred-Louis-François Pontas du Méril, né à Valognes le 9 mai 1798. D'abord magistrat, substitut à Coutances, il donna sa démission en 1830 et se retira à Caen, où il consacra ses loisirs à l'histoire et à l'horticulture. Il devint président de la Société d'horticulture de Caen et du Calvados, dont « pendant près de vingt ans, dit le Moniteur *du Calvados* (17 septembre 1856), il dirigea les travaux en digne chef, avec une intelligence et une sollicitude qui ne se sont jamais démenties ». Il mourut au début du mois d'août 1856.

Dans la notice nécrologique qu'il lui consacrait, l'*Annuaire de la Manche* de 1874 (p. 76) faisait cette simple allusion à son père qui, « docteur en médecine, fut longtemps maire de cette ville (Valognes), où la sagesse de son administration lui avait acquis des titres à l'estime générale. Bien capable d'apprécier l'aptitude et l'intelligence précoce de son fils aîné, il songea à le faire entrer dans un collège de Paris, où il fit de brillantes études... »

2° Léon-Edelestand Pontas du Méril, né à Valognes en 1801, mort à Paris le 30 mai 1871; c'est le savant philologue et l'ami intime de Barbey d'Aurevilly.

3° Ernestine Pontas du Méril (1804-1832).



Quelle fut l'influence du médecin Pontas du Méril sur son jeune neveu Jules Barbey d'Aurevilly? J'incline à penser qu'elle fut très forte. L'écrivain a parlé de son oncle en des termes admiratifs qui sont l'expression de souvenirs d'enfance, puisque Pontas du Méril est mort à Valognes le 26 mars 1826, alors que Barbey n'avait que dix-huit ans!

Dans les *Disjecta Membra*, ce cahier de notes et d'impressions qu'il appelait son « crachoir », et qui forme un curieux manuscrit polychrome[1], Barbey écrit à la date du

1. M. René-Louis Doyon, le distingué éditeur de « La connaissance », qui a consacré plusieurs études à Barbey d'Aurevilly, a édité les *Disjecta Membra* dans la collection « Les Textes », Paris, La Connaissance, 1925.

9 octobre 1871 : « ... C'est jeudi que je suis arrivé à Valognes, non moins cher pour moi que Saint-Sauveur. Il est moins changé, quoique le grand aspect de la rue de la Poterie n'existe plus. Ses deux larges ruisseaux bouillonnant d'une eau pure, comme de l'eau de source, dans lesquels on lavait autrefois du linge qu'on battait au bord sur des pierres polies, ces deux ruisseaux qui ressemblaient à deux rivières et qu'on passait sur de petits ponts de bois mobiles, ont été détournés de leur cours... Il n'y a plus qu'un filet d'eau qui coule; seulement, il a une manière de couler en frissonnant et l'eau est si bien *de la pureté* que *j'ai connue,* — que je me suis tout à l'heure arrêté à voir frissonner cette pureté... C'étaient mes souvenirs que je regardais frissonner dans cette eau transparente et fuyante...

« ... Je me noie ici, depuis que j'y suis, de mélancolie... »

Et comme il vient de découvrir un Valognes inconnu, un Valognes tout nouveau pour lui, Barbey ajoute : « ... Je connaissais le Valognes aristocratique, le Valognes aîné, le Valognes de *mon oncle, le plus majestueux maire de ville qui fût jamais...* »

C'est à peu près la seule appréciation qu'on trouve dans les lettres et dans les souvenirs de Barbey d'Aurevilly sur son oncle Pontas du Méril. Il y a là quelque chose de mystérieux. Quand il écrivait à Trébutien, Barbey se montrait volontiers prolixe de détails sur sa famille : « Nous sommes entre nous et je ne vous importune point. » (26 février 1855) De plus, il avait, suivant sa propre expression, « une mémoire infernale. C'est chez moi, disait-il, une hypertrophie de facultés[1] ».

Dans le *Memorandum* de 1864, écrit pour l'A... B... (L'Ange blanc, surnom donné par l'abbé Léon d'Aurevilly à Mme d Bouglon)[2], Barbey d'Aurevilly, étant de passage à Valognes, fait encore cette allusion à son oncle :

« En revenant du fond de la rue des Carmélites, j'ai

1. Lettres à Trébutien. Tome I, p. 187.
2. M. R.-L. Doyon, retraçant l'histoire des amours platoniques de Barbey d'Aurevilly avec « L'Ange blanc » (Mme de Bouglon) a appelé Barbey « l'homme-métaphore ». C'est une thèse discutable... En réalité, B. d'Aurevilly était un grand timide, que paralysait un certain amour-propre normand.

rencontré la vieille pauvresse à qui j'avais donné à l'église. Je l'ai arrêtée. Elle m'a dit qu'elle avait quatre-vingt-quatorze ans. Elle est encore solide et droite, mais n'a pas un cheveu sous sa coiffe d'aucun côté; les yeux sont rouges, mais le regard acéré; et de grandes plaques de couperose marbrent son teint pâle. « Les yeux ne vont plus! », m'a-t-elle dit avec cet accent valognais qui allonge les mots et les écrase, mais qui pour moi est une musique. *Je lui ai demandé si elle se rappelait le maire*[1] *de sa ville qui s'appelait M. du Méril. « Que vère! », m'a-t-elle répondu. Eh bien! lui ai-je fait, regardez-moi, je suis son neveu.* »

---

1. M. Ronchail, dans « *Valognes.* L'époque contemporaine », donne la liste des maires de Valognes. Il mentionne « Pontas-Duméril » d'abord en 1808.

Sous la Restauration, le médecin devint « M. du Méril ». Il fut nommé maire par ordonnance royale du 10 septembre 1817 et installé le 30 novembre suivant. Il succédait à M. du Mesnildot.

Du Méril resta maire de Valognes jusqu'à sa mort (26 mars 1826). En reconnaissance des services rendus, le Conseil municipal vota l'érection d'un monument aux frais de la ville. Mais ce monument ne fut jamais érigé. L'autorité départementale et royale s'y opposa-t-elle, de peur que la cérémonie d'inauguration ne fût l'occasion d'exalter les opinions « libérales » du médecin philosophie?... N'oublions pas que l'on était sous les dernières années, les plus intransigeantes, de la Restauration bourbonnienne.

On ne trouve, dans Barbey d'Aurevilly, aucune allusion à ces événements. Cependant, la sévérité avec laquelle, à plusieurs reprises, il s'est exprimé sur le compte des Bourbons, notamment sur leur ingratitude, n'est peut-être pas absolument sans rapport avec ces faits de petite histoire personnelle et locale.

Du Méril ne fut pas seulement maire de Valognes, mais aussi conseiller général de la Manche. A partir de 1817, il assista régulièrement aux sessions du Conseil général et présida celles de 1820 à 1825. Aux Archives de la préfecture de Saint-Lô, on n'a conservé aucun discours de lui.

Lors de la session d'août 1826, le préfet de la Manche prononça en ces termes l'éloge funèbre de M. du Méril :

« Un d'entre vous qui se distinguait particulièrement par ses honorables sentiments a été frappé par une mort inattendue. Les regrets des gens de bien, les vôtres, messieurs, ceux des habitants d'une ville dont il administrait les intérêts avec un zèle égal à son dévouement, l'ont suivi dans la tombe... »

C'était plutôt bref. Pour des raisons que l'on devine aisément, le préfet ne tenait pas à insister.

Le procès-verbal qui rend compte de cette séance ajoute (21 août 1826, p. 506) :

« Le Conseil général partage vivement les regrets exprimés par M. le Préfet sur la perte de M. du Méril; juste appréciation de ses talents et de ses lumières, le Conseil général l'appela plusieurs fois à l'honneur de présider... »

Voilà tout ce que nous avons pu savoir du rôle joué par Pontas du Méril au Conseil général de la Manche.

Se promenant dans Valognes, il écrit :

« ...J'ai battu le pavé et suis allé partout où j'avais *senti et vécu fortement autrefois.* Les rêves de ma jeunesse marchaient autour de moi sous les nuages... »

Et enfin ce regard des yeux et ce cri d'un cœur brisé sur le passé :

« ...Allé revoir, par-dessus le mur du jardin, l'hôtel (maintenant vendu) de mon oncle Du Méril... où... mais la parole est impuissante à *enserrer l'infini* de ces premières émotions de la vie... Laissons cela. »

Ces lignes sont suffisamment éloquentes.

Il y a un autre témoignage, celui de Charles Buet. Dans son livre d'*Impressions et souvenirs*, il nous dit que Barbey d'Aurevilly parlait volontiers de son oncle, le médecin et maire de Valognes :

« Barbey d'Aurevilly avait passé le siège à Paris. Son cousin, Edelestand du Méril, exigea qu'il partît dès les premiers jours de la Commune. « Tu serais trop en danger ici », lui dit-il. Ce fut la dernière marque de tendresse de celui que M. d'Aurevilly ne devait plus revoir et qui lui en avait donné tant. Edelestand du Méril mourut le 30 mai 1871. Il était malade quand son cousin le quitta, et celui-ci avait consenti à grand'peine à se séparer de lui. Pendant les tristes jours du siège et du bombardement, ils passaient presque toutes leurs soirées l'un avec l'autre...

« ...(Barbey d'Aurevilly) fixa sa demeure à Valognes, ville chère à son enfance aussi. C'était là qu'habitait la sœur de sa mère, Mme du Méril. « *Il y a quelque chose dans cette tête-là* », disait son oncle M. du Méril, en lui mettant la main sur le front. A soixante-dix ans de distance, M. d'Aurevilly répétait encore ces paroles avec émotion : « *Mon oncle m'aimait tant!* », ajoutait-il »[1]

Ce témoignage de Charles Buet, qui a connu intimement Barbey d'Aurevilly, est précieux. Il établit, d'une manière irréfutable, ce que nous avions pressenti, l'affection profonde du médecin Pontas du Méril pour son neveu Jules Barbey d'Aurevilly. Seulement, quand il s'agit de deux personnalités aussi fortes, celle du médecin philosophe et celle

1. Ch. Buet, op. cit., p. 443.

du jeune adolescent précoce, qui dit affection, dit sécrète admiration mutuelle, et dit également influence de l'oncle sur le neveu.

« Il y a quelque chose dans cette tête-là. » Pontas du Méril, avec son regard pénétrant, sa perspicacité de clinicien, avait deviné le génie naissant de Barbey d'Aurevilly. « Mon oncle m'aimait tant », répétait l'écrivain devenu vieux. Mais les hommes, quand ils sont avant tout des intellectuels, comme devait l'être le médecin de Valognes, n'aiment « tant » que ceux qui, peu ou prou, épousent leurs idées... Chez les hommes supérieurs, l'amitié ou l'affection est toujours à base intellectuelle.

Quelles preuves avons-nous de l'influence de Pontas du Méril sur son neveu? Des preuves directes, encore une fois, très peu. Au demeurant, Barbey d'Aurevilly est fier et soupçonneux. Quand il se sent en sécurité, il parle avec complaisance de lui-même ou de ses proches.

A évoquer certains souvenirs de la vie de son oncle, il devait éprouver une certaine gêne, faite d'un sentiment de respect. Il n'ignorait pas ses opinions philosophiques. Il n'ignorait certainement pas son passé, et l'adhésion à la Loge *l'Unité Militaire*, et l'acquisition des biens ecclésiastiques. Il était gêné, et cela lui fait honneur, car il tenait à ce que fût respectée la mémoire de son oncle. Il était gêné, enfin, dans ses sentiments intimes, dans ses convictions de catholique revenu à l'Eglise, d'autant plus qu'on peut se demander, non sans de sérieuses raisons, si, à l'origine de la crise religieuse qui éloigna Barbey d'Aurevilly, jeune homme, du catholicisme, il n'y a pas eu l'influence philosophique du médecin matérialiste de Valognes.

C'est évidemment un problème d'ordre purement psychologique. Nous l'indiquons ici, car, jamais encore personne, à notre connaissance, n'a tenté de le résoudre, en se référant aux relations de Barbey d'Aurevilly avec son oncle du Méril.

Pour rester sur le terrain médical, il y a tout lieu de penser que, curieux des choses intellectuelles et grand liseur comme il le fut toute sa vie, Barbey d'Aurevilly aura cherché, dès son adolescence, à assouvir sa curiosité en dévorant les livres de son oncle. Les ouvrages de méde-

cine devaient exercer sur lui, qui fut toujours l'amant du mystère, un attrait puissant. Quel adolescent, d'ailleurs, n'a fouillé la bibliothèque d'un père ou d'un oncle médecin?... C'est là, sans nul doute, l'origine et l'explication de l'incontestable culture médicale de Barbey d'Aurevilly. Quand il écrira à Trébutien : « *Je suis médecin* », il songera plus ou moins aux livres de médecine qu'il aura dévorés à Valognes. Il songera aux conversations entendues à la table de son oncle, aux histoires contées par ce dernier. Il songera aux cas étranges, aux phénomènes de tératologie, pour lesquels le médecin Pontas du Méril devait avoir une prédilection spéciale. Ce n'est pas impunément qu'il avait fait partie d'une Loge maçonnique, en un temps où les questions de magie, d'occultisme, de démonologie tenaient une place considérable dans les préoccupations des affiliés de la Franc-Maçonnerie.

Lorsque, plus tard, Barbey d'Aurevilly parlera de Bœrhaave, de Van Helmont, de Pinel, de Cabanis, de Broussais[1], avec une compétence et une précision peu communes chez les littérateurs de sa génération, lorsqu'il s'attardera à des détails d'anatomie et de physiologie qui révèlent une connaissance certaine, exacte, de ces sciences avec lesquelles les écrivains sont généralement peu familiers, à moins qu'ils ne soient eux-mêmes médecins, il n'aura qu'à se rappeler, avec sa « mémoire infernale », ses lectures et ses conversations de Valognes.

Ce ne sont pas là de simples hypothèses. Que Barbey d'Aurevilly ait été initié aux choses de la médecine par son oncle[2], nous n'en voulons pour preuves, dans son œuvre elle-même, que certains récits qui se rapportent à Valognes, ou qui s'y passent. La personnalité de Barbey est intimement liée à ses écrits. Elle en est le prolongement histori-

1. Voir plus loin « Annexes » : *Barbey d'Aurevilly, écrivain médical.*

2. Et que la personnalité médicale de Pontas du Méril fut forte et originale, ceci en est un autre indice : il fut élu adjoint-correspondant de l'Académie de Médecine, le 5 avril 1825, pour la section de médecine. Le renseignement nous a été aimablement communiqué par M. le Dr Maurice Genty, bibliothécaire de l'Académie de Médecine. Malheureusement, une simple mention au Bulletin est la seule trace qui existe de cette élection.

que et quasi-physique. Ce n'est pas seulement le style qui est l'homme. Il faut d'abord appliquer à Barbey d'Aurevilly les principes que lui-même a formulés, quand, intitulant à dessein ses livres de critique : LES ŒUVRES ET LES HOMMES, il se refuse à séparer l'homme de l'œuvre.

« Tout livre, dit-il, est l'homme qui l'a écrit, tête, cœur, foie et entrailles. La critique doit donc traverser le livre pour arriver à l'homme, ou l'homme pour arriver au livre, et toujours clouer l'un sur l'autre... ou bien, c'est qu'elle manquerait de clous! »

Il écrivait un jour à M[lle] Read, ces lignes qui ont leur application ici :

« ...Je me soucie peu de la gloire des biographies. La mienne est dans l'*obscurité* de ma vie. *Qu'on devine l'homme à travers les œuvres, si on peut.* J'ai toujours vécu dans le centre des calomnies et des inexactitudes biographiques de toute sorte, et j'y reste avec le bonheur d'être *très* déguisé au bal masqué. C'est le bonheur du masque, qu'on n'ôte à souper qu'avec les gens qu'on aime. »

Barbey d'Aurevilly s'y entendait à arracher leur masque à ceux qu'il étudiait. Il lui fallait dévisager ses gens. Il tenait à connaître leur portrait physique et physiologique. Et l'on sait s'il fut un grand peintre de portraits!

Possédons-nous celui de son oncle Pontas du Méril? Sans pouvoir garantir une absolue identité, tout nous porte à croire que Barbey d'Aurevilly a peint son oncle sous les traits du D[r] Torty, en tête de la troisième nouvelle des *Diaboliques :* LE BONHEUR DANS LE CRIME. On s'en persuadera comme nous en lisant attentivement cette page :

Dans ce temps délicieux, quand on raconte une histoire vraie, c'est à croire que le diable a dicté...

« J'étais un des matins de l'automne dernier à me promener au Jardin des Plantes, en compagnie du docteur Torty, certainement une de mes plus vieilles connaissances. Lorsque je n'étais qu'un enfant, le docteur Torty exerçait la médecine dans la ville de V...; mais après environ trente ans de cet agréable exercice, et *ses* malades étant morts, — ses *fermiers* comme il les appelait, lesquels lui avaient rapporté plus que bien des fermiers ne rapportent à leurs maîtres, sur les meilleures terres de Normandie, — il n'en avait pas repris d'autres; et déjà sur

l'âge et fou d'indépendance, comme un animal qui a toujours marché sur son bridon et qui finit par le casser, il était venu s'engloutir dans Paris, — là même, dans le voisinage du Jardin des Plantes, rue Cuvier, je crois, — ne faisant plus la médecine que pour son plaisir personnel, qui, d'ailleurs, était grand à en faire, car il était médecin dans le sang et jusqu'aux ongles, et fort médecin, et grand observateur, en plus, de bien d'autres cas que de cas simplement physiologiques et pathologiques.

« L'avez-vous quelquefois rencontré, le docteur Torty? C'était un de ces esprits hardis et vigoureux qui ne chaussent point de mitaines, par la très bonne et proverbiale raison que : « chat ganté ne prend pas de souris », et qu'il en avait immensément pris, et qu'il en voulait toujours prendre, ce matois de fine et forte race; espèce d'homme qui me plaisait beaucoup à moi, et je crois bien (je me connais!) par les côtés surtout qui déplaisaient le plus aux autres. En effet, il déplaisait assez généralement quand on se portait bien, ce brusque original de docteur Torty; mais ceux à qui il déplaisait le plus, une fois malades, lui faisaient des salamalecs, comme les sauvages en faisaient au fusil de Robinson qui pouvait les tuer, non pour les mêmes raisons que les sauvages, mais spécialement pour les raisons contraires : il pouvait les sauver! Sans cette considération prépondérante, le docteur n'aurait jamais gagné vingt mille livres de rente dans une petite ville aristocratique, dévote et bégueule, qui l'aurait parfaitement mis à la porte cochère de ses hôtels, si elle n'avait écouté que ses opinions et ses antipathies. Il s'en rendait compte, du reste, avec beaucoup de sang-froid, et il en plaisantait. « Il fallait, — disait-il railleusement pendant le bail de trente ans qu'il avait fait à V..., — qu'ils choisissent entre moi et l'Extrême-Onction, et, tout dévôts qu'ils étaient, ils me prenaient encore de préférence aux Saintes Huiles. » Comme vous voyez, il ne se gênait pas, le docteur. Il avait la plaisanterie légèrement sacrilège. Franc disciple de Cabanis en philosophie médicale[1], il était, comme son vieux camarade Chaussier[2], de

1. CABANIS (Pierre-Jean-Georges), né à Rosnac (Charente-Inférieure), le 5 juin 1757, mort à Rueil le 5 mai 1808, fut le médecin de Mirabeau. Il a laissé un *Traité du physique et du moral de l'homme*. C'était un positiviste avant la lettre. « S'il est question ici, écrit-il dans la préface de son Traité, de considérations morales, c'est par rapport aux lumières qu'elles peuvent emprunter de l'étude des phénomènes physiques; c'est uniquement parce qu'elles sont une partie essentielle de l'histoire naturelle de l'homme... Ce sont de simples recherches de physiologie. »

2. François CHAUSSIER, né à Dijon le 2 juillet 1746, mort à Paris le 19 juin 1828. D'abord professeur d'anatomie à Dijon. Appelé par Fourcroy à collaborer à la réorganisation de l'enseignement de la la médecine, il rédigea le rapport présenté à la Convention qui institua les Ecoles de Santé. Professeur d'anatomie et de physiologie à Paris, il fut révoqué par la Restauration en 1822 à cause de ses opinions. Il est l'auteur de nombreux mémoires de médecine et d'une nomenclature d'anatomie.

l'école de ces médecins terribles par un matérialisme absolu, et comme Dubois — le premier des Dubois[1] — par un cynisme qui descend toutes choses et tutoierait des duchesses et des dames d'honneur d'impératrice et les appellerait « mes petites mères », ni plus ni moins que des marchandes de poisson. Pour vous donner une simple idée du cynisme du docteur Torty, c'est lui qui me disait un soir, au cercle des Ganaches, en embrassant somptueusement d'un regard de propriétaire le quadrilatère éblouissant de la table ornée de ses cent vingt convives : « C'est moi qui les fais tous!... » Moïse n'eût pas été plus fier, en montrant la baguette avec laquelle il changeait ces rochers en fontaines. Que voulez-vous, madame? Il n'avait pas la bosse du respect, et même il prétendait que là où elle est sur le crâne des autres hommes, il y avait un trou sur le sien. Vieux, ayant passé la soixante-dizaine, mais carré, robuste et noueux comme son nom, d'un visage sardonique et, sous sa perruque châtain clair, très lisse, très lustrée et à cheveux très courts, d'un œil pénétrant, vierge de lunettes, vêtu presque toujours en habit gris ou de ce brun qu'on appela longtemps *fumée de Moscou*, il ne ressemblait ni de tenue ni d'allure à messieurs les médecins de Paris, corrects, cravatés de blanc, comme du suaire de leurs morts ! C'était un autre homme. Il avait, avec ses gants de daim, ses bottes à forte semelle et à gros talons qu'il faisait retentir sous son pas très ferme, quelque chose d'alerte et de cavalier, et cavalier est bien le mot, car il était resté (combien d'années sur trente!), le *charivari* boutonné sur la cuisse, et à cheval, dans des chemins à casser en deux des Centaures, — et on devinait bien tout cela à la manière dont il cambrait encore son large buste, vissé sur des reins qui n'avaient pas bougé, et qui se balançait sur de fortes jambes sans rhumatismes, arquées comme celles d'un ancien postillon. Le docteur Torty avait été une espèce de Bas-de-Cuir équestre, qui avait vécu dans les fondrières du Cotentin, comme le Bas-de-Cuir de Cooper dans les forêts de l'Amérique. Naturaliste qui se moquait, comme le héros de Cooper, des lois sociales, mais qui, comme l'homme de Fenimore, ne les avait pas remplacées par l'idée de Dieu, il était devenu un de ces impitoyables observateurs qui ne peuvent pas ne point être des misanthropes. C'est fatal. Aussi l'était-il.

1. Antoine Dubois, né le 18 juin 1756 à Gramat (Lot), mort à Paris le 30 mars 1837. Elève de Desault, professeur au Collège des Chirurgiens en 1791, suivit Bonaparte en Egypte. Il se spécialisa dans les accouchements et fut l'un des plus remarquables cliniciens de son temps. C'est lui qui assistait l'impératrice Marie-Louise à la naissance du roi de Rome. Comme la présentation était défectueuse, Dubois réclama une consultation. Napoléon lui répondit : « Si la demande m'était faite par un autre, c'est vous, monsieur Dubois, que j'enverrais chercher... » Et Dubois resta seul pour l'accouchement. Professeur à la Faculté de Paris, il fut, comme Chaussier, destitué en 1822. Son fils a également laissé un nom en médecine.

Seulement il avait eu le temps, pendant qu'il faisait boire la boue des mauvais chemins au ventre sanglé de son cheval, de se blaser sur les autres fanges de la vie. Ce n'était nullement un misanthrope à l'Alceste. Il ne s'indignait pas vertueusement. Il ne s'encolérait pas. Non! il méprisait l'homme aussi tranquillement qu'il prenait sa prise de tabac, et même il avait autant de plaisir à le mépriser qu'à la prendre.

« Tel exactement il était, ce docteur Torty, avec lequel je me promenais. »

Reprenons et soulignons quelques-uns des traits de ce magistral portrait, qui nous semble bien être celui du médecin du Méril. Barbey d'Aurevilly n'était, dit-il, « *qu'un enfant* », lorsque le Dr Torty exerçait la médecine à V... Cette initiale désigne à coup sûr Valognes, la « petite ville aristocratique, dévote et bégueule », dont il est parlé quelques lignes plus loin .

« *Espèce d'homme qui me plaisait beaucoup à moi* », — mais nous savons que Barbey aimait et admirait son oncle.

Valognes aurait parfaitement mis le Dr Torty « à la porte cochère de ses hôtels, *si elle n'avait écouté que ses opinions et ses antipathies.* »

Nous avons vu, en effet, que Pontas du Méril était d'opinions avancées, qu'il avait représenté le Tiers-Etat à l'Assemblée locale instituée par Necker, qu'il avait fait partie d'une Loge maçonnique. Cela ne devait certainement pas être du goût des « aristocrates, dévots et bégueules » de la petite ville.

« Il fallait, disait avec cynisme le Dr Torty, qu'ils choisissent entre moi et l'Extrême-Onction. » Et voilà qui explique les sentiments, avant tout faits d'estime professionnelle, de Valognes pour Pontas du Méril, qui devait être un grand médecin et une personnalité supérieure — « *médecin dans le sang et jusqu'au bout des ongles, et fort médecin, et grand observateur,* en plus, de bien d'autres cas que des cas simplement physiologiques... »

Quelques-uns de ces cas, observés par le sagace bonhomme, et racontés par lui devant Barbey d'Aurevilly enfant ou adolescent, ne formeront-ils pas le sujet de ces audacieuses *Diaboliques,* dont l'auteur avouait qu'elles sont

plus humaines encore que diaboliques? « *Ces histoires sont malheureusement vraies. Rien n'en a été inventé. On n'en a pas nommé les personnages : voilà tout! On les a masqués, et on a démarqué leur linge*[1]... »

Et Barbey d'Aurevilly explique et justifie sa manière : « ...L'alphabet m'appartient », disait Casanova, quand on lui reprochait de ne pas porter son nom. L'alphabet des romanciers, c'est la vie de tous ceux qui eurent des passions et des aventures, et il ne s'agit que de combiner, avec la discrétion d'un art profond, les lettres de cet alphabet... »

En composant le portrait du Dr Torty, Barbey d'Aurevilly a combiné « avec la discrétion d'un art profond ». Mais avec ce que nous savons du médecin de Valognes et ce que Barbey nous dit du Dr Torty, « *certainement une de ses plus vieilles connaissances* », il nous semble maintenant reconnaître et posséder « exactement » notre personnage, car comment aurait-il pu connaître aussi intimement, vers la quinzième année, un médecin du caractère de Torty, s'il n'avait été de sa famille?

Il est toutefois une différence entre Torty et du Méril : ce dernier n'était pas venu « s'engloutir à Paris »; il est mort à Valognes en 1826.

Complétons ce portrait par quelques réflexions cueillies au cours du récit : *Un bonheur dans le crime.*

« Le médecin est le confesseur des temps modernes, fit le docteur avec un ton solennellement goguenard. Il a remplacé le prêtre, monsieur, et il est obligé au secret de la confession comme le prêtre... »

Ce qui n'empêche pas le Dr Torty de raconter son histoire. Comme son interlocuteur s'indigne de l'effroyable désordre que représente dans la création le bonheur de deux criminels :

« C'est un désordre ou c'est un ordre, comme il vous plaira, répondit le Dr Torty, *cet athée absolu et tranquille aussi,* comme ceux dont il parlait, mais c'est un fait... »

Plus loin, il ajoute, à propos des deux personnages de la nouvelle, qui sont des assassins heureux :

1. Préface des *Diaboliques.*

« L'amour prenait tout, emplissait tout, bouchait tout en eux, le sens moral et la conscience, — comme vous dites, vous autres; et c'est en les regardant, ces heureux, que j'ai compris le sérieux de la plaisanterie de mon vieux camarade Broussais, quand il disait de la conscience : « Voilà trente ans que je dissèque, et je n'ai pas seulement découvert une oreille de ce petit animal-là. »

« Et ne vous imaginez point, — continua ce vieux diable de Dr Torty, comme s'il eût lu dans ma pensée, — que ce que je vous dis là, c'est une preuve... la preuve d'une doctrine que je crois vraie, et qui nie carrément la conscience comme Broussais. Il n'y a pas de thèse ici. Je ne prétends point entamer vos opinions... Il n'y a que des faits... Le vieux médecin, le vieux observateur, le vieux moraliste... ou *immoraliste* — reprit-il, en voyant mon sourire, — est déconcerté par le spectacle auquel il assiste depuis tant d'années... »

Si même Barbey d'Aurevilly ne l'avait formellement déclaré, l'impression de vie, la sensation de réel que donne le portrait de son Dr Torty, disent éloquemment qu'il a été peint d'après nature. Mais le peintre a dû vivre dans l'intimité du modèle, pour avoir conservé aussi nettement les traits de sa physionomie. Plus nous y songeons et plus nous l'étudions, plus nous avons la conviction que, sous le nom du Dr Torty ,c'est son oncle du Méril qu'a peint Barbey d'Aurevilly. Faut-il ajouter que, malgré toutes nos recherches, nous n'avons pas découvert l'existence d'un médecin de ce nom? Nous avons retrouvé d'autres personnages des *Diaboliques* dont Barbey a pensé qu'il était superflu, après plus de quarante ans[1], de changer le nom. Par exemple, le chevalier de Mesnilgrand, le Dr Bleny, Le Carpentier, ont réellement existé. Le Dr Torty, non. Ou plutôt, nous pouvons conclure et affirmer : le Dr Torty, c'est du Méril.

Bien plus, sur les six *Diaboliques*, quatre se passent à Valognes. Ne serait-ce pas du Méril, le confesseur laïque, — « qui confesse le corps tient vite le cœur », disait-il, —

1. Du Méril est mort en 1826 et la première édition des *Diaboliques* est de novembre 1874.

qui aurait fourni à Barbey d'Aurevilly les sujets de ces surprenants récits?

Au fond, ce sont des histoires de médecins, ces *Diaboliques,* nous voulons dire comme prenaient plaisir à en raconter naguère de vieux médecins, restés des carabins un peu cyniques, devenus, au contact de la vie, des philosophes indulgents. On imagine assez bien Clemenceau, quand il était interne provisoire à la Pitié, racontant, en salle de garde, des histoires de ce genre. D'ailleurs, Clemenceau, qui s'y connaissait en hommes, aurait désiré s'attacher Barbey d'Aurevilly comme collaborateur à la *Justice.* Il avait reconnu l'esprit médical sous l'extérieur romantique de l'auteur des *Diaboliques.* Le fait a été rapporté par Gustave Geffroy.

Les *Diaboliques,* ce sont aussi des cas pathologiques, et il est facile de poser un diagnostic en conclusion de chacune d'elles. *Le Rideau cramoisi,* c'est l'histoire d'une mort subite déterminée par un traumatisme utérin. Le cas est bien connu en médecine légale[1]. Peut-être aussi Albertine, l'énigmatique amoureuse, est-elle une de ces cyclothymiques, en période d'excitation, qui présentent une fragilité spéciale de leur système nerveux et une modification de l'équilibre endocrinien. Son acte serait sous la dépendance d'une psychonévrose thyroïdienne, et la mort soudaine en a été la rançon[2].

Le plus bel amour de Don Juan n'est pas autre chose que la description d'une grossesse nerveuse, et *le Bonheur dans le crime* met en scène un empoisonnement[3].

Le *Dessous de cartes d'une partie de whist* cache un infanticide et montre la lente agonie d'une jeune fille, amoureuse et... bacillaire. « La figure souffrante d'Herminie, sa pâleur, cette toux, qui semblait sortir d'un poumon spongieux, ramolli, où déjà peut-être s'envenimaient ces lésions profondes que la médecine appelle, dans un

1. Cf. Dr Ch. VIBERT : *Précis de Médecine légale,* Paris, Baillière, 1917.

2. *Les Rythmes et la Vie.* LAIGNEL-LAVASTINE. L'activité nerveuse, sympathique et endocrine au point de vue des rythmes individuels. Lyon, librairie Lavandier.

3. Pierre DOMINIQUE, qui est docteur en médecine, semble s'être inspiré de Barbey d'Aurevilly dans son roman *L'Indienne de Blois.*

langage plein d'épouvantements pittoresques, des *cavernes...* » On ne saurait, en quelques lignes, faire une description plus précise et plus imagée, d'images rigoureusement exactes, d'une poussée aiguë de tuberculose pulmonaire. Tout y est : le teint du visage, la toux, l'infiltration du parenchyme, le ramollissement, la tuberculisation du poumon et l'état cavitaire. C'est le style d'un clinicien manié par un artiste. Quel dommage que du Méril soit mort en 1826, avant que Barbey d'Aurevilly n'ait terminé ses études secondaires! En 1829, il se fera inscrire à la Faculté de Droit de Caen. Peut-être, son oncle vivant, se serait-il dirigé vers la carrière médicale... Quel grand clinicien il eût fait, quel prestigieux orateur médical, à côté duquel un Trousseau et un Jaccoud, ces princes de la parole en médecine, seraient restés pâles!

A un dîner d'athées mérite de retenir tout particulièrement notre attention. Plus encore peut-être que *Le Bonheur dans le crime*, c'est la nouvelle qui établit, à nos yeux, l'influence profonde de du Méril sur l'auteur des *Diaboliques*. La scène se passe à Valognes, qui n'est désignée que par ***, mais qualifiée — cela nous suffit — de « petite et expressive ville de l'Ouest ». D'ailleurs, Barbey d'Aurivilly, en masquant Valognes, ne dénonce que plus sûrement pour nous le lieu de ses prédilections.

Le récit est émaillé de précisions médicales intéressantes. C'est d'abord le fils du vieux M. de Mesnilgrand « qui, de ses passions inexprimablement terribles, avait révolté sa ville natale avant dix-huit ans, et failli mourir. Avant dix-huit ans, en effet, des excès de femmes, des excès insensés, lui avaient donné une maladie nerveuse, une espèce de *tabes* dorsal pour lequel il avait fallu lui brûler la colonne vertébrale avec des moxas. Cette médication effrayante, qui épouvanta la ville de ***, comme ses excès l'avaient épouvantée, fut un genre de supplice exemplaire dont les pères de famille infligèrent la vue à leurs fils pour les moraliser... »

Evidemment, il ne s'agit pas ici de la maladie de Duchenne, l'ataxie locomotrice progressive, qui n'apparaît guère avant trente ou quarante ans. Le tabes du jeune de Mesnilgrand est celui dont parle Trousseau, dans ses clini-

ques, pour critiquer l'emploi de ce nom dans la maladie décrite par Duchenne de Boulogne. « Le nom de *tabes dorsalis,* dont l'ancienneté ferait tout le mérite, a l'inconvénient d'avoir été appliqué par les anciens qui, les premiers, l'ont employé et par ceux qui, en ont fait usage à des affections très diverses et surtout, en se reportant aux livres hippocratiques, aux affections médullaires paralytiques consécutives aux excès vénériens[1]. »

Barbey d'Aurevilly avait dû être frappé dans son adolescence par l'histoire de ce jeune débauché qui scandalisait Valognes, et il n'est pas étonnant que son oncle, nourri des livres hippocratiques comme tous les médecins d'avant la Révolution, lui ait parlé du *tabes dorsalis.* Les beaux travaux de Duchenne de Boulogne datent de 1858. Il n'est pas impossible non plus qu'à l'époque où Barbey écrivait les *Diaboliques*, ses amis médecins (le Dr Robin, le Dr Seeligmann, etc.) l'aient mis au courant de la description de l'ataxie par Duchenne, car il s'intéressa toujours à la médecine.

Retiré à Valognes, le terrible Mesnilgrand, qui avait été officier de Napoléon, occupait ses loisirs à peindre et réunissait chez son père d'anciens camarades de l'armée impériale, officiers rayés des cadres par la Restauration, des médecins matérialistes, et d'anciens révolutionnaires, en des festins plantureux, lesquels avaient lieu le vendredi, pour mieux défier « les royalistes et les dévots de la ville ».

Le portrait du vieux M. de Mesnilgrand nous intéresse, car il nous fait songer aussi à M. du Méril. « Il avait donné, disait-on, du côté de la Révolution, quoiqu'il fût le parent de Vicq d'Azir[2], le médecin de Marie-Antoinette, mais ce

1. Trousseau : *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu,* tome II, p. 602.

2. Né à Valognes le 28 avril 1748, mort à Paris le 20 juin 1794. Fils de médecin. Reçu licencié en médecine à Paris en 1778, il ouvrit un cours libre d'anatomie comparée, que la Faculté réussit à faire supprimer. Il épousa la nièce de Daubenton, qui lui facilita ses recherches et le fit nommer, à 26 ans, membre de l'Académie des Sciences. Doué d'un brillant talent d'orateur, il succéda à Buffon à l'Académie française. Il fut le médecin de Marie-Antoinette, qui l'appelait « mon philosophe », à cause de ses opinions avancées. Il a laissé de nombreux travaux d'anatomie comparée, de physiologie, de zoologie, une étude sur le cerveau, et prononcé à l'Académie des éloges demeurés classiques. Son caractère ne fut pas toujours à la hauteur de son talent.

n'avait pas été long. L'homme du fait (les Normands appellent leur bien *leur fait;* expression profonde), le possesseur, le terrien avaient promptement redressé l'homme d'idée... »

N'aurions-nous pas dans ces lignes l'explication de l'attitude effacée de du Méril, « l'homme du fait », qui avait, au début, « donné du côté de la Révolution », puis était devenu, après la vente des biens ecclésiastiques, « possesseur », et « terrien »?

« Seulement, de la Révolution, il était sorti athée politique, comme il y était entré athée religieux, et ces deux athéismes combinés en avaient fait un négateur carabiné, qui aurait effrayé Voltaire. »

Nous avons vu que le Dr Torty, alias du Méril, était « un athée absolu et tranquille... »

« Il parlait peu, du reste, de ses opinions... » Mais Du Méril n'en parlait pas davantage, en dehors sans doute du cercle de famille. Et n'y aurait-il pas quelque rapprochement à établir entre le fait qu'après 1815, il se fit appeler « M. du Méril » et non plus « Pontas-Duméril »[1], et l'anecdote du fils de Mesnilgrand que raconte Barbey?

« Dans cette petite ville de ***, *entichée de noblesse,* les anciens seigneurs terriens du pays, ruinés et volés par la Révolution, avaient, peut-être pour se consoler, l'inoffensive manie de s'attribuer entre eux des titres de comte et de marquis, que leurs familles n'avaient jamais portés. Mesnilgrand, qui trouvait cette usurpation ridicule, prit un moyen hardi pour la faire cesser. Un soir de réunion dans une des maisons les plus aristocratiques de la ville, il dit au domestique : « Annoncez le Duc de Mesnilgrand. » Et le domestique, étonné, annonça d'une voix de stentor : « Monsieur le Duc de Mesnilgrand! » Ce fut un haut-le-corps général. « Ma foi, — dit-il, voyant l'effet qu'il avait produit, — en tant que tout le monde se donne un titre, j'ai mieux aimé prendre celui-là. »

C'est probablement d'une manière semblable que Jean-Louis-François Pontas-Duméril, l'ancien bachelier en méde-

1. On a vu que son nom est orthographié ainsi sur la thèse de baccalauréat en médecine.

cine de la Faculté de Caen, qui représentait le Tiers-Etat à l'Assemblée de Valognes et figurait comme officier de santé sur les actes d'état-civil de la Révolution, devint un beau jour, après le retour des Bourbons, « le Dr du Méril »! Mais qui donc reprocherait à Barbey d'avoir, en la transposant, si joliment présenté cette inoffensive usurpation?

Donc, les convives du vendredi à l'hôtel Mesnilgrand étaient des officiers, « anciens *beaux* de l'Empire », des « gens de science, comme les médecins, ou revenus de tout, comme ces vieux moines, qui se souciaient bien d'un habit, après avoir porté et foulé aux pieds les ornements sacrés de la splendeur sacerdotale... »

Mais c'est tout simplement le personnel de la Loge *l'Unité militaire*, que Barbey d'Aurevilly a réuni « à un dîner d'athées ». Comment ne pas reconnaître dans une telle réminiscence, qui prend à nos yeux la valeur d'un récit documentaire, l'empreinte ineffaçable du médecin du Méril, l'initié de *l'Unité militaire?*

Parmi les plus cyniques convives, il y avait « un certain et ci-devant abbé Reniant, — un nom fatidique! — lequel, dans cette société à l'envers de la Révolution, qui défaisait tout, s'était fait, de son chef, de prêtre sans foi médecin sans science, et qui pratiquait clandestinement un empirisme secret et, qui sait? peut-être meurtrier. Avec les hommes instruits, il ne convenait pas de son industrie. Mais il avait persuadé aux gens des basses classes de la ville et des environs qu'il en savait plus long que tous les médecins à brevets et à diplômes... On disait mystérieusement qu'il avait des secrets pour guérir. Des secrets! Ce grand mot qui répond à tout parce qu'il ne répond à rien, le cheval de bataille de tous les empiriques, qui sont maintenant tout ce qui reste des sorciers, si puissants jadis sur l'imagination populaire. Ce ci-devant abbé Reniant... ne se livrait point par amour du gain à ces fabrications cachées de remèdes, qui pouvaient être des empoisonnements : il avait de quoi vivre. Mais il obéissait au démon dangereux des expériences... Ne voulant pas avoir affaire avec les médecins patentés, comme il les appelait d'un ton de mépris, il était le propre apothicaire de ses drogues et il vendait ou donnait ses breuvages, — car bien souvent il les donnait,

— à la condition qu'on lui en rapportât les bouteilles. Ce coquin, qui n'était pas un sot, savait intéresser les passions de ses malades à sa médecine. Il donnait du vin blanc, mêlé à je ne sais quelles herbailles, aux hydropiques par ivrognerie, et aux filles embarrassées, — disaient les paysans en clignant de l'œil, — des tisanes qui tout de même faisaient fondre leurs embarras... »

Et voilà, magistralement campé, un type de « guérisseur », comme on en trouve encore dans certaines campagnes. La nuance de mépris, qui ombre ce portrait, exact et méticuleux, est là pour stigmatiser non seulement le prêtre défroqué, mais aussi l'irrégulier de la médecine. Contre les empiriques, Barbey prend visiblement parti pour les « médecins patentés ». Du Méril ne devait point aimer les guérisseurs...

Peut-être dira-t-on que nous voulons absolument voir, jusque dans les moindres détails, la trace de l'influence de son oncle, le médecin de Valognes, sur Barbey d'Aurevilly. On fera valoir que ce dernier n'avait que 18 ans quand il perdit son oncle et qu'après plus de quarante-cinq ans, la mémoire peut avoir des défaillances.

Non seulement elle n'en avait pas chez Barbey d'Aurevilly, mais, sous l'influence sans doute d'une légère intoxication éthylique (v. chapitre suivant : *Barbey d'Aurevilly était-il un névrosé?*), il a présenté des phénomènes d'hypermnésie, indiqués par lui-même d'un mot profond : « C'est une espèce de somnambulisme lucide. » La chose est d'autant plus probable et logique qu'il pouvait à bon droit se vanter, nous l'avons vu, de posséder une « mémoire infernale ».

Sans doute le Dr Torty assistait-il *A un dîner d'athées*. Barbey ne le nomme pas, mais seulement un certain Dr Bleny, dont nous avons retrouvé l'identité. C'était un ancien chirurgien de la Marine, originaire du Gers. Il avait dû être affecté à Cherbourg, ou à un bateau de guerre qui en dépendait, car sa thèse est dédiée à « M. H.-J.-J. Franqueville, commissaire principal, chef du service maritime au port et arrondissement de Cherbourg ». Ensuite, il aura exercé la médecine à Valognes ou dans les environs. Etait-ce un ami de son confrère du Méril, dont il partageait les

opinions? Barbey d'Aurevilly aura rencontré chez son oncle le Dr Bleny, dont il a sauvé le nom de l'oubli, en faisant de cet obscur médecin de la Marine un personnage épisodique des *Diaboliques. Habent sua fata nomina...* La lecture de la thèse de Bleny nous a donné l'impression que c'était un esprit clair, qui savait observer et rédiger, un clinicien intelligent[1].

---

1. *Essai sur la Fièvre inflammatoire ou angioténique,* thèse de la Faculté de Paris, 17 février 1809, par Bernard Bleny, né à Aignan (Gers), chirurgien de Marine, élève de l'Ecole pratique, membre de la Société d'Instruction médicale. Dédiée à M. H.-J.-J. Franqueville, commissaire principal, chef du Service maritime au port et arrondissement de Cherbourg.

La fièvre angioténique a été dénommée ainsi par Pinel, comme dépendant d'une certaine irritation ou tension des vaisseaux sanguins; Pinel en a fait le premier genre et le premier ordre des fièvres dans sa nosographie philosophique.

Elle serait due à « certaines circonstances hygiéniques propres à augmenter subitement l'impétuosité du sang et à irriter ou à stimuler les vaisseaux dans lesquels il circule; telles sont : l'impression subite et plus ou moins continuée d'un air froid et sec, ou chaud et sec; l'abus de l'alcool; les aliments trop succulents ou trop nourrissants, et notamment quand ils sont trop assaisonnés d'aromates ou de sels; la vie sédentaire, longtemps continuée et réunie à la bonne chère;... le passage rapide d'une vie sobre et réglée à des excès dans les boissons et les aliments; la suppression d'une hémorragie habituelle comme des hémorroïdes, des menstrues, ou la négligence d'une saignée accoutumée et devenue par là même nécessaire;... les fortes passions ou violentes affections de l'âme, comme un accès de fureur, un emportement de colère, un amour excessif. »

Bleny décrit les symptômes suivants : sentiment de pesanteur générale; les malades se trouvent plus fatigués qu'à l'ordinaire; vertiges, tournoiements.

« Le pouls est ordinairement fort, plein et accéléré; le battement se manifeste quelquefois aux carotides et aux temporales; les veines paraissent excssivement gonflées. Il est des individus qui éprouvent des hémorragies plus ou moins abondantes par le nez, par la bouche, ou par quelque autre voie. Tout le corps est rouge et comme gonflé; la face est animée et dans un état de turgescence. »

La respiration devient fréquente, même un peu difficile. La sensibilité, en général, est augmentée; le moindre bruit l'irrite.

Le malade se plaint de pesanteur de tête et d'une douleur obtuse qui s'étend du front à l'occiput. Tantôt il est agité; tantôt, au contraire, il est plongé dans un état de somnolence plus ou moins profond. Il est souvent fatigué, comme oppressé...

Cette fièvre peut se terminer d'une manière heureuse ou fâcheuse (!). Les terminaisons les plus favorables ont lieu par des hémorragies actives du nez, de l'utérus ou des intestins, par des sueurs abondantes, par les urines et rarement par des déjections alvines.

Mais on n'est pas toujours assez heureux pour obtenir ces sortes de mouvements salutaires. Il arrive quelquefois des « change-

A un dîner d'athées abonde en détails médicaux. Quand Mesnilgrand commence son histoire, il peint son héros de la sorte : « C'était un homme d'une forte stature militaire et qui méritait de s'appeler *le Balafré* encore plus que le duc de Guise, car il avait reçu en Espagne, dans une affaire d'avant-poste, un immense coup de sabre courbe, si bien appliqué sur sa figure qu'elle en avait été fendue, nez et tout, en écharpe, de la tempe gauche jusqu'au-dessous de l'oreille droite. A l'état normal, ce n'aurait été qu'une terrible blessure d'un assez noble effet sur le visage d'un soldat; mais le chirurgien qui avait rapproché les lèvres de cette plaie béante, pressé ou maladroit, les avait mal rejointes, et à la guerre comme à la guerre! on était en marche, et, pour en finir plus vite, il avait coupé avec des ciseaux le bourrelet de chair qui débordait de deux doigts l'un des côtés de la plaie fermée; ce qui fit, non pas un sillon dans le visage de Selune, mais un épouvantable ravin. C'était horrible, mais après tout grandiose. Quand le sang montait au visage de Selune, qui était violent, la blessure rou-

---

ments inattendus, qui impriment une marche défavorable à la maladie et sont ordinairement suivis de funestes accidents ». Telles les congestions cérébrales.

On reconnaît que la tête est menacée par l'état brillant des yeux ou par leur obscurcissement, par les vertiges, par un pouls dur et plein, par des rêves plus ou moins effrayants, par l'agitation, le délire, ou l'affection comateuse.

... On ne peut espérer aucune issue avantageuse de la fièvre inflammatoire lorsque, par l'abus des saignées ou des rafraîchissants, elle dégénère en fièvre adynamique.

L'Ecole de Cos, avec Hippocrate, prétend qu'il faut respecter la marche de la fièvre et se borner à calmer dans certains cas les symptômes violents et dangereux.

L'École de Leyde, avec Boerhaave, soutient qu'il faut « désemplir les vaisseaux sanguins pour en diminuer la pléthore et prévenir les obstructions ».

Laquelle de ces méthodes adopter?

Il faut, dit Bleny, que le praticien fonde, autant qu'il est possible, la méthode du traitement sur les causes de la fièvre inflammatoire, sur l'intensité et la marche des symptômes.

En conséquence, on aura égard à tout ce qui constitue les divers matériaux de l'hygiène : du calme, de l'air. Ne pas surcharger le malade de couvertures. Supprimer matelas de laine et lits de plume, parce qu'ils concentrent trop de calorique autour du corps.

Diète sévère. Point d'aliments solides, pas même de bouillon tées, « qui porteraient l'incendie dans toute l'économie ani- de viande, et surtout point de vin ou d'autres liqueurs fermen- male ».

gissait; et c'était comme un large ruban rouge qui lui traversait sa face bronzée... »

C'est singulier comme le sang tient une place dans les curiosités physiologiques de Barbey d'Aurevilly. A chaque page de son œuvre, le problème du sang est évoqué. Et la thèse de baccalauréat en médecine de son oncle était aussi consacrée à la viscosité sanguine. Celle de Bleny à l'hypertension!

L'héroïne du récit de Mesnil est une courtisane attachée à un officier, et qui suit son régiment pendant la guerre d'Espagne. D'un teint rose et blanc, elle s'appelait Rosalba et rougissait au moindre effleurement, ce qui faisait que les officiers, qui raffolaient d'elle, l'avaient surnommée la *Pudica*. C'était « la plus enragée des courtisanes, avec la figure d'une des plus célestes madones de Raphaël ».

« La pudeur de la Rosalba n'était pas une simple physionomie, laquelle, par exemple, aurait, celle-là, renversé de fond en comble le système de Lavater. Non, chez elle,

---

Boissons rafraîchissantes. Petit lait. Sucs des fruits étendus d'eau. Boissons froides, ou simplement « dégourdies » l'hiver.

Repos absolu. Favoriser les évacuations naturelles, telles que celles de l'urine; laxatifs; pédiluves ou fomentations sur les extrémités inférieures, mais pas de sudorifiques.

Enfin, porter attention aux habitudes invétérées, aux excès.

Est-ce un homme robuste et sanguin, chez lequel il se manifeste quelques signes de congestion vers la tête, on doit procéder sur-le-champ aux moyens les plus actifs tels que la saignée du bras ou du pied, qu'on réitère plus ou moins fréquemment, et même l'application de ventouses à la nuque.

Conclusions : Faut-il attribuer la fièvre inflammatoire à l'irritation ou à la tension du système artériel ou à l'épaississement du sang?

L'ouverture des cadavres n'a répandu que peu de jour sur cette question, parce qu'il est infiniment rare que les malades succombent à la fièvre inflammatoire, à moins qu'elle ne soit compliquée.

Bleny écrit en terminant :

« Rien n'est encore moins certain que la nature et le siège de la fièvre inflammatoire. Il est néanmoins probable que cette maladie réside surtout dans le système artériel, qui paraît alors plus irrité qu'à l'ordinaire; mais il est encore nécessaire de faire beaucoup de recherches pour confirmer cette opinion et pour la faire adopter préférablement à toute autre. »

On verra par le résumé, à dessein un peu long, de cette thèse, qu'elle est une bonne description, avant la lettre, de l'hypertension artérielle. C'est dans un milieu de médecins intelligents que Barbey d'Aurevilly, adolescent, a été initié aux choses de la médecine.

la pudeur n'était pas le dessus du panier... C'était réellement une vérité.

« ...La princesse Pauline avait aussi l'air idéalement chaste et vous savez tous de quoi elle est morte... Mais Pauline n'avait pas en toute sa personne une goutte de pudeur pour teinter de rose la plus petite place de son corps charmant, tandis que la Rosalba en avait assez dans les veines pour rendre écarlates toutes les places du sien. »

La Rosalba présentait, en réalité, un phénomène dû à des troubles vaso-moteurs, qu'il n'est pas rare d'observer notamment chez les femmes enceintes qui viennent consulter pour la première fois. On l'appelle *l'érythème pudique*[1]. Les officiers n'avaient pas eu tort de surnommer Rosalba: la Pudica.

On trouve dans Barbey d'Aurevilly un autre exemple d'érythème pudique. A la fin du *Chevalier des Touches*, Aimée de Spens sauve la vie de des Touches « en outrageant elle-même sa pudeur ». Les bleus cernaient la maison d'Aimée, où le chevalier des Touches était réfugié. C'était le soir. « Quand, à travers la fenêtre, les Bleus virent, du dehors où ils étaient embusqués, cette chaste femme qui allait dormir et qui ôtait, un à un, ses voiles, comme si elle avait été sous l'œil seul de Dieu, ils n'eurent plus de doute; personne ne pouvait être là, et ils étaient partis : Des Touches était sauvé!... »

Mais, plus tard, au seul nom de des Touches, Aimée de Spens s'empourprait. « Ces rougeurs la couvraient... et étaient le signe, toujours prêt à reparaître, d'un supplice qui durait toujours dans sa pensée... »

La Pudica des *Diaboliques* a une fin épouvantable. Au cours d'une discussion de jalousie avec son amant, celui-ci a l'idée atroce « de cacheter cette femme comme elle avait cacheté sa lettre ».

« — Un beau cas de chirurgie, — dit le Dr Bleny, — et rare!... »

Mesnilgrand, témoin de la scène abominable, plongea son sabre à travers le corps du criminel. Et il recueillit le cœur de l'enfant que l'amant et la maîtresse s'étaient

1. Cf. G.-H. Roger : *Introduction à l'étude de la Médecine.* Paris, Masson, 1918, p. 529.

jeté à la face l'un de l'autre. C'est l'histoire de ce cœur, conservé et confié plus tard par Mesnilgrand à un prêtre de Valognes, qui fait le fond de cette tragique et médicale nouvelle : *A un dîner d'athées.*

On trouve enfin un autre cas médical dans la sixième des *Diaboliques : La Vengeance d'une femme.* Nous assistons à la fin misérable de la duchesse de Sierra-Leone, devenue fille publique par vengeance, et qui, après avoir contracté la syphilis, meurt à la Salpêtrière, comme on mourait avant la découverte des traitements de fond de la syphilis, c'est-à-dire en présentant des accidents et des mutilations comme on n'en voit plus guère que dans les pays exotiques. « En peu de mois, elle s'était cariée jusqu'aux os... Un de ses yeux avait sauté un jour brusquement hors de son orbite et était tombé à ses pieds comme un gros sou... L'autre s'était liquéfié et fondu... Elle était morte dans d'intolérables tortures. »

Tel est, pour le médecin, l'intérêt des *Diaboliques.* « Elles n'ont pas, disait lui-même Barbey d'Aurevilly dans la préface, la prétention d'être un livre de prières ou d'Imitation chrétienne... Elles ont pourtant été écrites par un moraliste chrétien, mais *qui se pique d'observation vraie,* quoique très hardie... »

Les *Diaboliques* sont des « monstres ». Mais c'est encore dans la bouche du Dr Torty que Barbey place ces mots : « Pour moi, qui ne veux pas mourir, en ma qualité de médecin, sans avoir écrit un traité de tératologie... » Torty ou du Méril n'a pas écrit son traité, mais nous avons les *Diaboliques.* C'est un peu un livre de tératologie. Et l'auteur ne se « piquait » pas seulement d'observation. Il était réellement un observateur qui fouillait au fond de ses sujets, avec la hardiesse d'un médecin. A l'école de son oncle, Barbey d'Aurevilly avait acquis l'esprit médical.

Songeait-il à son propre cas, lorsqu'il écrivait à propos de Sainte-Beuve : « ...Sa critique n'en est pas moins faite de deux choses infiniment précieuses pour ceux dont la fonction est de juger les œuvres littéraires : je veux dire de la sensibilité la plus vive, et d'une analyse si subtile et si pénétrante qu'elle ressemble à ce qu'est, en chirurgie, une opération... On ne l'a point assez remarqué : *à l'âge*

où les premiers travaux mordent profondément sur les facultés et y laissent une empreinte ineffaçable, Sainte-Beuve étudia pour être médecin, et, depuis ce temps-là, il a toujours porté sur son talent et sur sa pensée philosophique et littéraire, le ressentiment de ses études interrompues[1]... »?

On ne saurait parler d'études ni de travaux de médecine proprement dits chez Barbey, mais à l'âge où les premières lectures et les premières impressions, tout comme les premiers travaux, « mordent profondément sur les facultés », on retrouve Valognes et l'influence médicale de son oncle.

C'est peut-être Barbey d'Aurevilly qui, le premier, a signalé l'empreinte des études médicales sur l'esprit de Sainte-Beuve. L'idée a été reprise depuis[2]. Mais, avant Barbey, on ne l'avait « point assez remarqué », en effet.

Achevons d'ailleurs de citer cette page sur Sainte-Beuve; elle expose la conception psychologique et *physiologique* de la critique de Barbey d'Aurevilly.

« C'est par l'analyse, en effet, que Sainte-Beuve a incontestablement établi sa supériorité en critique. C'est par l'analyse qu'il a fait faire un progrès à la critique contemporaine. Avant lui, les analyses littéraires ne se permettaient ni le profond, ni le *saignant* de la sienne. Les critiques d'alors ne parlaient guère que des lois abstraites d'un goût, très relatif d'ailleurs, et pinçaient seulement des mots... Mais lui, *anatomiste et physiologiste pour la première fois dans l'ordre littéraire,* il nous a appris à faire autre chose; il nous a appris à percer le livre jusqu'à l'homme. La critique a cessé d'être abstraite et grammaticale, pour devenir humaine. Pas immense! mais qui mènerait peut-être Sainte-Beuve plus loin qu'il ne voudrait aller.

« En effet, quand l'habile critique prétendait un jour contre nous que la morale n'a rien à voir dans la critique littéraire, il ne se sentait pas inconséquent, mais, de fait, pourtant, il l'était. Il l'était à l'emploi de son procédé ordinaire, à toute la pratique de sa vie intellectuelle, puisque

---

1. Barbey d'AUREVILLY : *Portraits politiques et littéraires.* Paris, Lemerre, 1898, p. 183

2. La *Chronique Médicale,* de CABANÈS, a consacré d'intéressats articles à *Sainte-Beuve, évadé de la médecine.*

c'est de lui, et de lui seul, que nous tenons qu'il faut traverser le livre pour arriver à l'homme, au cœur de l'homme, à la conscience de l'homme, aux vices et aux vertus de l'homme; car les livres que nous faisons, nous qui faisons des livres, nous ne les faisons qu'avec cela!... »

⁂

Que les impressions médicales de Valognes aient « mordu profondément sur les facultés » de Barbey d'Aurevilly et y aient laissé une « empreinte ineffaçable », toutes ses œuvres l'attestent. C'est non seulement dans les *Diaboliques*, mais dans ses autres romans, que les sujets qu'il traite touchent par quelque côté à la médecine ou à des questions para-médicales. La sorcellerie est une de celles-là. Il y a dans les sciences occultes tout un domaine qui relève de la psychiatrie.

Il est probable que le médecin Pontas du Méril[1] possédait dans sa bibliothèque de Valognes des ouvrages secrets et curieux concernant le diabolisme, la magie, les pratiques de sorcellerie, et que Barbey en prit connaissance. Quand M. Charles de Sainte-Foi publiera en 1854 (chez Poussielgue) une traduction de la *Mystique divine, naturelle et diabolique*, de Joseph von Goërres, Barbey d'Aurevilly l'analysera longuement dans ses *Disjecta Membra*[2], le célèbre « crachoir » polychrome.

1. Ernest-Robert Curtius, dans son livre sur *Balzac* (trad. Henry Jourdan. Paris, Grasset, 1933), dit la vogue de la magie au début du XIXe siècle.

2. Barbey d'AUREVILLY : *Disjecta Membra*. Paris, La Connaissance, 1925. Vol. II, p. 27.

Voici le curieux résumé, par B. d'A., du système physiologique de Goërres (V. aux *Annexes* note sur Goërres) :

Le mouvement du va-et-vient, dit Goërres, qui se produit avec un parallélisme parfait à travers toutes les régions de l'homme extérieur et de l'homme intérieur, n'est pas le seul qui nous frappe dans la personanlité humaine. L'homme extérieur est lié à l'homme intérieur par un lien qui met en rapport l'esprit avec la vie, l'esprit avec son organe, la vie avec son support et enlace tout l'homme intérieur et extérieur dans le nœud de la vie. Formé dans la génération, ce lien se dissout par la mort. A peine l'homme conçu dans la mère que le sommeil s'empare de lui, et favorise le développement de l'embryon. La mort survient, le corps se décompose et marche vers une dissolution complète. Entre ces deux extrêmes, la vie s'écoule dans un doux bien-être si le nœud en est bien formé. Mais ce nœud peut être trop relâché ou trop serré. Dans le premier cas, l'esprit se dégage du corps et la vie

Vellini, la *Vieille Maîtresse,* croyait au « charme du sang pour expliquer la fidélité du cœur », et Barbey décrit une scène dans laquelle Ryno de Marigny et la Vellini échangent leur sang comme un philtre d'amour. Il a seulement transposé quelques détails, mais l'ensemble du récit paraît inspiré de Goërres.

L'Ensorcelée (1854) est, parmi les romans de Barbey d'Aurevilly, son chef-d'œuvre par l'unité et l'intensité du récit, la beauté des descriptions et la sobriété de l'intrigue, enfin par la profondeur d'observation et d'analyse psychologique des personnages. Certains critiques, déconcertés, sinon agacés par le panache de la phrase de Barbey, n'ont voulu voir en lui qu'un romantique exaspéré. On est allé jusqu'à montrer dans son œuvre la queue du romantisme, comme d'une comète aux trois quarts disparue. Quelle erreur!

Etudié sous l'angle médical, Barbey d'Aurevilly apparaît, au contraire, comme un précurseur de la littérature moderne la plus réaliste, au sens intégral et scientifique du

---

jusqu'à un certain point anticipe la mort. Dans le deuxième, l'esprit s'enfonce dans le corps et l'homme retourne pour ainsi dire à l'état de fœtus... Entre ces états des oscillations d'une diversité infinie... dans les deux cas, état maladif, somnambulisme spontané d'un côté, crétinisme de l'autre... Dans l'un et l'autre cas, le mouvement commence par le système vasculaire et ganglionnaire qui est proprement l'organe de la vie et en suit les ramifications.

Le système ganglionnaire, organe de la vie, s'élève par trois degrés des régions inférieures jusqu'aux régions les plus élevées parallèlement aux trois degrés par lesquels l'organe de l'esprit descend vers les systèmes inférieurs... La *première division du système ganglionnaire* a pour centre le ganglion de forme semi-lunaire situé vers l'artère ciliaque devant l'aorte descendante, et sa périphérie dans le tissu des fibres nerveuses les plus fines qui revêtent le vaisseaux capillaires des intestins. Puis du plexus solaire de ce ganglion rayonnent d'autres plexus. En haut, celui des poumons, en bas et à gauche celui de la rate et les deux du foie, puis ceux des reins, et tout à fait en bas, le plexus spermatique...; tous ces plexus (servant à l'assimilation) sont traversés par d'autres plexus groupés autour du ganglion central, destinés au système musculaire de cette région, laquelle s'étend depuis le pharinx et le larynx, jusqu'à l'estomac et jusqu'à l'anus, servant à l'exécution des mouvements involontaires de tout le système...

La *seconde division du système ganglionnaire* a pour centre le plexus ganglionnaire du cœur, situé à l'endroit où la trachée artère se partage à droite et à gauche vers l'axe de l'aorte. Ce plexus est en rapport par en haut avec les deux nerfs de la langue et les nerfs cervicaux inférieurs, par en bas avec le ganglion semi-lunaire... Il rayonne par le nerf cardiaque dans le premier

mot. Il est aussi réaliste et au fond plus hardi, plus complet que Zola, sans avoir ses grossièretés. Après tout, la médecine, si elle ne s'effarouche d'aucun spectacle, ne fait pas de place à la pornographie. Un écrivain médical peut se défaire d'un bas naturalisme, comme la chirurgie s'est défaite de la « pourriture d'hôpital ».

Ce n'est pas un paradoxe, dicté par notre admiration pour le grand écrivain, d'affirmer que Barbey d'Aurevilly a été un précurseur. Nous le soupçonnons d'avoir inspiré plus d'une page aux écrivains qui sont venus ensuite. Mais l'origine de propriété est assez bien tenue cachée en littérature.

L'Ensorcelée, par exemple, pose le problème de la sensibilité de classe, problème à la fois psychologique et physiologique, qui éclaire tout un côté de la grande histoire comme de l'histoire intime des groupes et des familles, car il est à la base de certains antagonismes dont les intérêts ne sont souvent que des prétextes. En abattant d'un coup de fusil l'abbé de la Croix-Jugan, ce prêtre-chouan d'une

---

ganglion fusiforme du cou, par le nerf moyen dans le second ganglion, et par le nerf inférieur dans le troisième; enfin, il se rattache aux ganglions pectoraux par d'autres rayons qui partent de lui. Toute la série des ganglions qui partent des ganglions cervicaux passe par les pectoraux et les lombaires, va jusqu'aux ganglions ciliaques en longeant la colonne vertébrale et l'aorte et formant dans chacun d'eux des centres subordonnés au centre commun, c'est-à-dire au plexus cardiaque. Toute cette série peut donc être considérée comme le système qui appartient au cœur. La périphérie se termine aux extrémités nerveuses qui, rayonnant de tous ces ganglions sympathiques, revêtent les vaisseaux capillaires du tronc entier, depuis la face jusqu'aux dernières extrémités.

La *troisième division* appartient au système cérébral. Les deux carotides pénètrent, après être parties de l'aorte, par l'os des tempes dans la cavité inférieure, formant avec les vertébrales, lesquelles sortant de l'artère sous-clavière arrivent par la même cavité par la grande ouverture de l'occiput, et là, s'unissant dans l'artère basilaire, forment une opposition qui demande à être conciliée. Elle l'est en ce que les carotides, à la surface inférieure du cerveau, projettent vers les basilaires une artère dans laquelle les deux systèmes s'unissent dans un faisceau et envoient à leur tour trois branches en avant au cerveau, deux autres par derrière au cervelet et du milieu l'artère cérébrale, qui pénètre dans les parties les plus intimes de l'organe Les paires de nerfs qui, montant du ganglion cervical supérieur, suivent le cours des carotides et des vertébrales, pénètrent par elles dans le cerveau et là s'unissent au faisceau formé par les artères et se divise en petits ganglions (inobservés), et de même qu'il est lié par des fils

horreur grandiose, Le Hardouey assouvit la vengeance du mari moralement trompé, mais plus encore la haine secrète du « bleu ».

On sait que M. Paul Bourget a fait du problème complexe de la sensibilité en transfert de classe le sujet de quelques-uns de ses romans les plus profonds, notamment *l'Etape, les Moreau-Janville* et *le Démon de Midi.* Ne serait-ce pas chez Barbey d'Aurevilly, et en particulier dans *l'Ensorcelée,* qu'il aurait puisé son inspiration?

Puisque nous parlons du *Démon de Midi,* signalons cette lettre à Trébutien dans laquelle B. d'Aurevilly raconte la fugue d'une religieuse de l'hôpital de Caen : « Elle avait quarante ans, cet âge terrible pour les organisations fortes et ardentes. Les amants fuient et l'hystérie vient : c'est une mauvaise heure dans la vie d'une femme qui ne fut jamais lymphatique[1]... »

Toujours les préoccupations psycho-physiologiques! Qui sait si M. Bourget, familier de l'œuvre de Barbey d'Aurevilly dont il fut l'ami, n'a pas été frappé par ces lignes qui

---

avec la cinquième, sixième et septième paire de nerfs, de même aussi il suit par en haut avec ses ramifications jusque dans l'intérieur du cerveau le réseau veineux *triparti.* Revêtant de son réseau tenu et délicat les extrémités du cerveau, il y forme la troisième division autour de ce centre.

Toute métamorphose naturelle commence par un état qui rapproche les oppositions et les ramène à l'indifférence... P[ar] ex[emple] l'état de l'embryon lorsqu'étant confié comme un germe au sein maternel, il passe de l'eau où il nage à l'air atmosphérique. La chrysalide, lorsque la chenille, devant devenir papillon, passe de la vie intestinale à la vie pulmonaire... états liés avec le sommeil. Dans le sommeil, les forces qui doivent se métamorphoser s'abaissent et c'est sous son voile que s'accomplit l'œuvre mystérieuse. Mais cette œuvre suppose l'éveil de tout ce système ganglionnaire et du système nerveux supérieur qui correspond à celui-ci.

Cet éveil doit commencer dans les régions inférieures de la vie où résident les forces plastiques massives et grossières, soustraites à la conscience humaine et qui travaillent, en quelque sorte, dans le silence et l'obscurité, le tissu compact des corps...

L'homme passe du sommeil à la veille, les puissances de la vie sortant de l'indifférence, leurs positions, leurs pôles se produisent de nouveau et recommencent de lutter et les puissances supérieures absorbent les puissances inférieures. C'est dans les ganglions et particulièrement dans les ganglions semi-lunaires que leur action se manifeste. Ainsi concentrées, les forces de la vie inférieure et par suite polariser davantage les puissances qui tiennent à elle, tel est le résultat général de cet état.

1. Lettres à Trébutien. Tome I, p. 25.

évoquent si nettement l'influence redoutable du « démon de midi »?

Ecarlate ou bleu, c'est toujours la hantise du sang qu'on découvre dans *l'Ensorcelée.* « Vous ne savez pas, Jeanne de Feuardent (lui dit la Clotte, type d'ancienne courtisane des milieux aristocratiques), vous ne saurez jamais, vous qui avez été forcé d'épouser un vassal de votre père, ce que c'est que l'amour de ces hommes qui, autrefois, les maîtres des autres, et qui se vantaient que la couleur du sang de leurs veines n'était pas la même que celle de notre sang. »

Dans le livre intéressant conascré à celui qu'il appelle de ce beau nom très juste : « le Walter Scott normand », M. Henry Bordeaux écrit :

« Barbey d'Aurevilly excelle à suivre le mouvement du sang dans les artères. Voyez le rouge qui envahit Jeanne Le Hardouey *l'Ensorcelée* et qui dévore « cette chair lumineuse de roses fondues et devenues fruit sur des joues virginales, cette perle de fraîcheur des filles normandes près

---

Les sens (alors) saisis dans la partie tournée vers le monde visible par le charme magique qui frappe tout ce qui est extérieur dans l'homme, semblent fermés au dehors et n'avoir plus de rapport avec le cerveau. Ils s'ouvrent au dedans... et dépendent pour leurs opérations du ganglion semi-lunaire... Ils sont comme sa bouche. Il est pour eux comme l'estomac, qui reçoit et digère tout ce qu'ils lui apportent... Dans le sommeil, le goût et l'odorat d'abord, puis la vue et l'ouïe s'unissent, se concentrent et forment comme un sens unique et général placé autour de l'œsophage et de l'épigastre et qui n'a plus besoin pour percevoir les objets d'un organe particulier... C'est à l'aide de ce sens général que l'homme distingue l'eau magnétisée de celle qui ne l'est pas, qu'il sent la corruption dans la profondeur de la terre et pénètre les mystères de l'homme, son semblable, et ceux du règne minéral, végétal et animal...

Mais le plexus solaire n'est qu'un centre relatif auquel se rattachent seulement les organes et les fonctions de la *vie inférieure.* Or le mouvement commencé ne s'arrête plus...; des abîmes de la vie, il monte à des régions supérieures. Nouvelle crise. Le mouvement s'étend à cette partie du système ganglionnaire qui a pour cercle tout le système du nerf sympathique avec ses ramifications dans le torse et pour centre le plexus cardiaque. De même que le tronc renferme les intestins, ainsi le système du nerf sympathique renferme les nerfs intestinaux qui prennent de lui leur point de départ... Donc, unité plus haute et plus large... Les somnambules arrivés à ce point, voient quelquefois le plexus cardiaque, et par un regard intérieur, distinguent les filets blancs et massifs de ce tissu nerveux...

Mais l'union la plus haute n'est pas accomplie... Les naissances

de laquelle la plus rare nacre des huîtres de leurs rochers semble manquer de transparence et d'humidité. » Voyez la rougeur d'Aimée de Spens (*le Chevalier des Touches*) au seul prononcé du nom qu'elle a sauvé au prix de sa pudeur...[1] »

On trouve encore dans *l'Ensorcelée* des pages bien curieuses relatives à la magie, aux *secrets*, que conservaient de temps immémorial et se transmettaient, comme les nomades du désert, des pâtres errants dans les campagnes du Cotentin. La scène du miroir enchanté, dans lequel un de ces pâtres fait « apparaître » devant Le Hardouey, halluciné, l'image de sa femme et de Jehoël de la Croix-Jugan, semble l'illustration d'un traité de cristallomancie.

Le Prêtre marié, paru d'abord en feuilleton dans *Le Pays* en 1865, nous ramène aux préoccupations directement médicales de Barbey d'Aurevilly. Jean Gourgue, dit Sombre-

---

de la vie vont se concentrer davantage. A travers des oscillations profondes, l'homme va arriver au plus haut degré de veille intérieure — à la clairvoyance, proprement dite. Le centre de tout ce mouvement n'est plus dans le plexus du cœur, mais dans le cerveau. L'homme, dans cet état, voit dans l'intérieur du corps les régions intérieures comme dans un crépuscule; les régions moyennes dans une clarté parfaite; les régions supérieures dans une lumière qui leur est propre. Les sens retournent à leur place, mais la lumière qui éclaire l'œil vient du dedans. Il voit, par une vision centrale et en esprit, qui est à elle-même sa propre lumière. Voir et connaître, pour lui, même chose. Il s'attache à l'essence au lieu de saisir les objets; il est saisi par eux. Et ce caractère se retrouve dans les fonctions de la volonté. Tous les actes ont le caractère de l'inpiration. La lutte finit par une crise salutaire ou par la mort.

La danse des lumières. Goërres (354). Troisième volume. Parle d'une femme qui voyait une auréole de lumière autour de la tête des personnes qui devaient bientôt mourir.

La tête, dans l'homme, dit Goërres, est affectée à l'esprit, le torse à l'âme, et le système vasculaire à la vie...

L'esprit et la vie ont un double mouvement par lequel ils montent et descendent tour à tour... L'esprit et la vie sont mis en rapport par le moyen de l'âme, de même le système ganglionnaire et le cerveau sont mis en rapport par la moelle épinière... (*Disjecta Membra.* Tome II, p. 32. Paris, La Connaissance, 1925.)

On trouve également dans les *Dispecta Membra,* des notes de physiologie, un résumé de l'Histoire de la Prostitution, des citations de Bordeu, de Winslow et de Riolan. Autant de preuves de la culture médicale de Barbey d'Aurevilly.

1. Henry BORDEAUX : *Barbey d'Aurevilly.* Paris, Plon, 1925, p. 79.

val, « le prêtre marié », nous fera encore songer à Pontas du Méril... Sombreval a quitté l'Eglise et jeté « le froc aux orties »; il s'est consacré à la science, à des recherches de chimie; il a travaillé avec Lavoisier et Fourcroy, enfin il s'est marié avec « la fille d'un chimiste, fort riche, avec lequel il s'était lié d'une amitié d'adepte, son complice de science ».

Sombreval, qui était venu à Paris en 1789, chargé d'une mission par son évêque, « s'était jeté dans le cratère qui allait vomir la Révolution » — comme du Méril, au début. « Cependant, la Révolution, pour laquelle ce prêtre renégat semblait si bien fait, ne le tenta pas... L'insurgé contre Dieu n'apporta point son esprit de révolte à la révolte universelle... » Barbey a peint le même trait chez Mesnilgrand, l'hôte d'un *Dîner d'athées.* Ces révolutionnaires s'arrêtent au seuil de la Révolution, — toujours comme le médecin Pontas du Méril...

Et comment se dérober à une association d'idées et de noms, qui assaille l'esprit, quand nous voyons Sombreval se livrer avec passion à des recherches sur la composition du sang?

« — Je crois au sang, — fit-il, le chimiste, — et que rien ne peut le remplacer! Il fait ce que vous autres appelez l'âme... »

Est-ce Sombreval ou du Méril qui parle, — du Méril, l'auteur de la thèse sur le sang?

Sombreval a une fille, Calixte, née avant terme. Sa mère mourut en la mettant au monde. Elle avait épousé Sombreval sans savoir qu'il était prêtre. Très pieuse, elle était morte de désespoir en l'apprenant. Calixte porte au front la marque de sa fragilité physique et des souffrances morales de sa mère : c'est une petite croix qui, « s'élevant nettement entre les deux sourcils, tatouait sa face, innocemment vengeresse, de l'idée de Dieu... Très visible déjà, quoique d'un rose meurtri sur la pâte de ce front presque malléable où les veines semblaient une voie lactée plus que les fils d'un réseau sanguin, ce signe devenait plus apparent au moindre effort de cette organisation chétive. Il se fonçait alors d'un rouge vif, vermeil comme le sang ».

Le phénomène n'est pas inventé pour les besoins du

roman. Il n'est pas tellement rare d'observer, sur le front des nouveau-nés, des rameaux apparents, disposés en forme de V ou de croix, de la branche antérieure terminale de l'artère temporale superficielle. C'est un signe anatomique surtout marqué chez les petits débiles.

Calixte est atteinte d'une « névrose aux phénomènes multiples », qui « finit par dépayser le savoir et le coup d'œil des médecins de l'Europe les plus renommés ». Sombreval, rongé d'inquiétude par la santé de sa fille, se retire avec elle dans un château solitaire du Cotentin, son pays d'origine.

Alors nous suivons l'évolution du mal. C'est en réalité une épilepsie, dont Barbey d'Aurevilly décrit minutieusement les symptômes : les crises brusques, avec chute, perte de connaissance, convulsions cloniques et toniques, suivies d'un sommeil profond. D'autres fois, ce sont des fugues. « Elle marchait les yeux blancs et retournés et la *broue* aux lèvres, et elle allait *drait* devant elle sans qu'on eût besoin de lui crier : « Casse-tête ! » Elle déployait alors une force surhumaine. « Que de fois, dit son père, j'ai vu le spasme la tordre, et quand je voulais contenir les tressauts de cet organisme fragile, toujours, à ce qu'il semblait, sur le point de se rompre, ce corps mignon était plus fort que mon étreinte et luxait ce poignet qui contient par la corne un taureau. » « Un jour, le Dr Hérault prit une cuiller et chercha à desserrer les mâchoires contractées.

« — Un coin et un maillet n'y suffiraient pas, dit-il. C'est le tétanos... »

Le mal comitial se complique, chez Calixte, d'un état somnambulique et Barbey parle de catalepsie.

Au cours d'une crise, on va chercher le médecin de la ville voisine, S... (Saint-Sauveur-le-Vicomte). C'est l'occasion pour Barbey d'Aurevilly de brosser un autre joli portrait de médecin, indécis et sceptique celui-là, mais plus encore sceptique en médecine qu'en tout autre domaine.

« Néel était allé plusieurs fois au bourg de S... chercher le vieux docteur d'Ayre, qu'il avait trouvé, selon son usage, lisant son favori Montaigne, au coin de son feu, entre les feuilles de son petit paravent de laque, et qui avait décroché du mur son manteau bleu flore, à galon d'or sur le collet, contre la fraî-

cheur des soirées, et enfourché son petit cheval gris avec répugnance, car l'état de Calixte, névrose exceptionnelle et compliquée, déconcertait la science du docteur et embarrassait son scepticisme.

« C'était un sceptique, en effet, que le docteur d'Ayre, mais un sceptique aimable. Il était fou de Montaigne, dont il avait fait son bréviaire et qu'il ne lisait pas *pour des prunes,* — disait le vicomte Ephrem, dont il soignait les gouttes sans les guérir, bien entendu! Orné d'une vaste littérature médicale, il ressemblait à cet historien de nos jours qui s'est cru, au pouvoir, un grand politique, mais qui l'a cru tout seul. L'étendue de ses connaissances avait donné de l'indécision à son coup d'œil.

« Le Dr d'Ayre avait l'avantage sur l'historien en question qu'il ne se croyait pas un grand médecin... Il n'avait (affirmait-il), que de l'expérience, et il disait que c'était tout, et qu'une garde-malade intelligente, qui aurait vu autant de malades que lui, l'aurait valu. C'était peut-être vrai. Comme les médecins d'autrefois, il n'était que médecin et se serait cru déshonoré s'il avait touché de ses blanches mains ridées à un instrument de chirurgie. Aussi n'avait-il pas été appelé au Quesnay lors de la chute de Néel.

« C'était un homme de taille moyenne et de geste vif, qui ressemblait à un portrait de bonbonnière un peu effacé par le temps. Il avait sur les beaux plans de ses joues blanches de petits réseaux d'un vermillon pâli qui disaient bien que, dans sa jeunesse, il devait avoir ce beau teint cher à nos grand'mères, et il l'adoucissait encore par la poudre qui tombait en frimas odorants sur le col de son habit et emplissait jusqu'à la patte d'oie qui bridait ses yeux bleus et fins.

« Attestant son temps par son costume, il portait la culotte défunte du dix-huitième siècle, à boucles de strass aux jarretières, et des bas de soie élimés, par-dessus lesquels il mettait des bottes à revers, couleur ventre-de-biche ou pistache, selon le temps... ou l'idée! Il avait gardé, quand il était à pied, la canne à pomme d'or, de tradition, depuis Fagon jusqu'à Vicq-d'Azyr, son ami et son compatriote. Enfin, il se servait de la boîte d'écaille pleine de pastillles, et il était une des trois queues de la contrée qui apparaissaient hardiment encore à l'horizon, par-dessus les flots envahissants de la *titus,* alors victorieuse.

« On l'avait vu pendant la Révolution sacrifier ses chères *ailes de pigeon,* par dégoût assez légitime des ciseaux que MM. les Bonnets Rouges, dans leurs jours de plaisanterie, mettaient au bout de leurs bâtons en guise de piques, et qui leur servaient à *touzer les aristocrates* (style du temps). « Puisque c'étaient des ailes de pigeon, — disait-il en riant, — elles pouvaient bien s'envoler, surtout quand on plumait tant l'innocence. » Mais sa queue, il y avait tenu!... Ce n'était ni la longue

et majestueuse queue militaire du comte Ephrem, ni le plantureux catogan de Vigo. C'était une petite queue vipérine très mince, très serrée et très courte, et qui, toujours prise entre la tête poudrée du docteur et le collet de son habit, avait l'air de se moquer par derrière de ce qu'il disait par devant.

« Justement, il était encore là, mais il allait en partir, le docteur, quand l'abbé Méautis entra dans le salon du Quesnay. Il l'y trouva prescrivant des applications de valériane et de musc, et essuyant avec le mouchoir de la jeune fille les grosses larmes qui commençaient de pleuvoir de ses yeux fermés à travers ses cils d'or, et qui s'en allaient ruisselant sur ses joues inanimées, — si lisses qu'elles ne les gardaient pas!

« — Est-ce la fin de cette malheureuse crise, monsieur, demanda le curé au docteur, — lequel frotta sa queue contre son collet, en allongeant et en faisant un petit *peutt!* qui était probablement toute son opinion, dans la circonstance. — Les larmes que répand cette enfant, continua l'abbé, malgré le *peutt* du sceptique, — sont-elles un bon ou un mauvais signe? Sont-ce des larmes purement physiques, dues à la détente des nerfs qui vont reprendre leur jeu régulier? ou bien seraient-ce des larmes d'âme?... — ajouta-t-il avec sa candeur habituelle.

« — Je ne sais pas, — dit le docteur, de sa petite voix mordante, — ce que vous appelez des larmes d'âme, monsieur le curé; mais si vous voulez dire par là que cette belle enfant souffre et a conscience de ce qu'elle souffre, eh bien, franchement, je ne le sais pas plus que vous. Tout ce que je sais, c'est que cette jeune fille est dans un état auquel la science, avec son bagage actuel, ne comprend absolument rien.

« Aujourd'hui, nous voyons des phénomènes, je ne dis pas tout à fait nouveaux — ce serait trop! — mais fort mal observés autrefois. Il s'agit de les observer mieux. C'est un champ qui peut être immense, mais nous y faisons les premiers pas et nous avons à nous défier de tout et particulièrement de nous, qui sommes nos seuls instruments d'observation à nous-mêmes... des instruments diablement délicats, — ajouta-t-il après une pause, — diablement faciles à fausser, car ils sont sortis de cette fabrique de la Nature qui ne se recommande pas positivement par la solidité de ses produits!

« Et il salua l'abbé Méautis sans s'interrompre. Ah! oui! — continua-t-il — il faut se défier de tout cela! Si j'étais mon confrère de Valognes, le Dr Marmion, qui ne doute de rien, lui! qui a connu Mesmer et son baquet et qui admet les influences magnétiques, comme vous, monsieur le curé, vous admettez le bon Dieu, j'aurais, palsembleu! une réponse toute faite à votre question. Mais n'étant simplement que moi et ne désirant nullement entrer dans la peau de mon confrère Marmion, qui n'est pas plus jeune que la mienne, je vous avouerai très humblement que je n'en ai pas.

« Mlle Calixte Sombreval est, depuis sa naissance, à ce qu'il paraît, la proie d'un mal mystérieux et impénétrable. Impénétrable, ma foi! on peut risquer le mot. Nous avons bien là quelques symptômes connus, par exemple de la contracture, de la convulsion tonique permanente et une roideur particulière aux muscles soumis à l'action de la volonté, enfin un état approchant du tétanos sans lésion traumatique, du tétanos spontané, et par-dessus le marché peut-être se mêle-t-il à tout cela une influence hystérique, encore obscure et mal caractérisée, mais les symptômes... les tenons-nous tous?...

« Le diagnostic est si incertain qu'on ne peut s'y fier, dans ses perturbations profondes, qui sont peut-être le renversement, de fond en comble, du système nerveux. Voilà tout ce que je sais de présent, monsieur le curé! C'est le « *Je ne sais rien* » du philosophe Socrate. Je ne suis qu'un vieux praticien : pas un zeste de plus! et j'ai toujours aimé à sentir la terre ferme sous mon pied, — fit-il en tapant légèrement sur le point de Hongrie du parquet de sa botte à revers pistache, — mais mon confrère Marmion est plus hardi que votre serviteur. Il a toujours méprisé le *plancher des vaches* en médecine. C'est un crâne... Moi, j'aimerais mieux un cerveau, hé! hé! (et il se mit à rire, toujours médecin, même dans la plaisanterie). S'il était ici, ce diable de Marmion, il vous dirait que l'état dans lequel vous voyez cette jeune fille, et que je crois, moi, très dangereux, est un état, en bien des points, supérieur à l'état normal... ordinaire, car pour certaines organisations, il est peut-être normal.

« Il vous dirait que la science, un jour (mais quel jour?) en tirera un parti superbe, et enfin que nous sommes (nous les d'Ayre, mais non les Marmion) des ânes bâtés et sanglés, qui prenons, révérence parler, notre cul pour nos chausses, — comme dit, sans se gêner, Michel Montaigne, — et des facultés pour des maladies... »

On admirera la couleur de ce portrait; mais nul n'a dénié à Barbey d'Aurevilly ses qualités d'écrivain et de grand portraitiste. Il nous sera permis de souligner la précision et la netteté du résumé clinique qu'il fait de l'épilepsie. Ce sont des termes médicaux qu'il emploie avec une exactitude digne d'un homme de l'art : contracture, convulsion tonique, raideur musculaire, tétanos sans lésion traumatique... L'auteur de ces lignes avait quelque droit d'écrire à Trébutien : « Je suis médecin. » Nous n'en sommes pas surpris. Si une chose peut nous surprendre, c'est qu'on n'ait pas remarqué jusqu'ici la qualité médicale des romans de Barbey d'Aurevilly.

Le Prêtre marié se termine par la mort de Calixte et la fin épouvantable de son père. Impuissant à trouver dans ses combinaisons chimiques un remède au mal de son enfant, Sombreval va jusqu'à simuler son retour à l'Eglise; il espère que Calixte, qui est chrétienne, puisera dans la joie de cette apparente conversion, des forces de guérison. Il se retire dans un couvent, mais, pendant son absence, sa fille meurt. On le prévient trop tard. Il arrive après l'inhumation. Alors, fou de douleur, il se rend au cimetière et déterre le cadavre de sa fille.

« Néel l'y vit saisir le cercueil aux jointures, en arracher les clous et les planches, qui éclatèrent et se rompirent dans ses effrayantes mains irrésistibles, et sortir, comme un Dieu, de cette tombe à laquelle il avait pris sa proie, ayant sur son cœur le cadavre de sa Calixte endormie dans la mort!

« — Oh! disait-il, riant et pleurant à la fois, je t'ai, mon enfant, je t'ai! Je te rapporte à la lumière, et la vie va la suivre.

« Et la tenant embrassée dans un de ses bras, comme une mère tient un enfant qui ne sait pas marcher encore, de l'autre main il déchira sur le haut de la poitrine de ce pauvre cadavre le voile funèbre, ausculta le cœur, tâta le front, interrogea toutes les artères, approcha sa lèvre paternelle de cette bouche froide pour y surprendre cette dernière vapeur de la vie qu'on y cherche avec un miroir, et il ne pleurait plus! Il ne riait plus! Il était froid... Il était médecin!

« Mais quand l'homme de science, qui croyait à l'évanouissement, fut certain — certain que la mort était là, avec ses infaillibles marques qui font dégoût jusqu'à l'amour, — le père que l'homme de science tenait en doute reprit dans son autre bras, et serra, avec les deux, sur son cœur, cette enfant qui était bien morte... »

Désespéré, Sombreval emporte le cadavre de sa fille et se jette dans l'étang de son château, où il disparaît.

Le fond de ce récit tragique n'est pas inventé. Le héros, disons plutôt la victime de l'histoire authentique qui dut donner à Barbey d'Aurevilly l'idée d'écrire *le Prêtre marié*, était un médecin, le Dr Barbès, père du célèbre conspirateur républicain Armand Barbès. C'est François Laurentie[1] qui a identifié l'original du roman de Barbey.

Avant d'être médecin, le père de Barbès était entré dans

1. F. Laurentie. Op. cit., p. 42

les ordres. Sous la Révolution, il avait défroqué, puis, ayant fait ses études médicales, il était allé exercer la médecine à la Guadeloupe. « C'est là que la fille d'un riche planteur, soignée et guérie par lui, devint sa femme: mariage d'amour dont plusieurs enfants naquirent. On revint à Carcassonne, pays d'origine du médecin. Mais soudain, la mère, bonne catholique, apprit la vocation primitive et les engagements sacrés de son mari : elle mourut de douleur. Sa fille allait se marier : le mariage fut rompu. Alors le défroqué se tua... »

« Barbey d'Aurevilly, si renseigné sur les hommes et les choses de son siècle, a dû mettre à profit cette réalité », ajoute Laurentie.

C'est encore un cas médical qui a tenté Barbey d'Aurevilly dans le dernier en date de ses romans, *Une histoire sans nom*, paru en 1882. « Ni diabolique, ni céleste, mais... sans nom », a écrit l'auteur en exergue. Non pas sans nom, rectifierons-nous, mais pathologique : un cas, certes très exceptionnel, de médecine légale, celui d'un viol sur la personne d'une jeune fille, atteinte de somnambulisme. Barbey décrit même, d'une façon sobre, qui n'en est que plus impressionnante, l'accouchement clandestin.

Une histoire sans nom contient, çà et là, des détails médicaux qui indiquent encore avec quel souci d'exactitude et de précision Barbey d'Aurevilly composait ses romans. Ce soi-disant romantique n'avait rien d'un verbal abstrait. C'était, au contraire, un réaliste minutieux.

Relevons enfin, dans *Une histoire sans nom*, ces lignes qui sont un bel hommage à la mémoire d'un médecin des Landes, le Dr Rocaché, dont Barbey avait appris avec tristesse et noté la mort dans son *Memorandum* de 1858 :

« Le plus fort médecin peut-être du XIXe siècle, Rocaché, vécut toute sa vie dans une obscure bourgade de l'Armagnac noir, où il fit, pendant plus de cinquante ans, des miracles de guérison[1]. »

---

1. Barbey d'AUREVILLY : *Une histoire sans nom*. Paris, Lemerre, 1882, p. 85.
V. *Annexes* : LE Dr ROCACHÉ

⁂

Il nous plaît de clore ce chapitre sur l'hommage rendu par Barbey d'Aurevilly à un médecin obscur, auquel il trouvait du génie, et que son génie d'écrivain, à lui, aura tiré de l'oubli. Mais elle est aussi de Barbey cette réflexion très juste :

« De tous les hommes qui ont besoin d'un large théâtre pour déployer des talents, et même du génie, le médecin est celui qui peut le mieux s'en passer... Ne trouve-t-il pas de la matière médicale partout?... »

Le masque et l'obscurité étaient chers à Barbey d'Aurevilly. « *Avoir du génie et être obscur* », écrira-t-il dans ses *Pensées*. Il songeait sans doute à sa propre destinée, lui qui, de son vivant, fut un méconnu et ne recueillit qu'après sa mort la gloire qu'il méritait. « La gloire, ce soleil des morts », disait-il avec mélancolie. Il songeait aussi aux médecins qu'il avait connus, qu'il avait aimés, ou qui avaient été ses amis; à commencer par son oncle du Méril, le médecin de Valognes. « Valognes est toujours pour moi la terre des êtres adorés *qui n'y sont plus*. La ville des spectres qui me hantent et avec qui je vis *au fond de moi.* » Les spectres qui le « hantent » et qu'il « adorait », ils lui ont inspiré ces beaux vers :

Vous les connaissez bien, ces amants des clairières,
Ces spectres, revenant de la tombe transis,
Sous la lune bleuâtre et ses pâles lumières...
Ils dansent dans les cimetières,
Mais dans mon cœur ils sont assis.

Jusqu'à la fin de sa vie qui fut longue, puisqu'il est mort dans sa quatre-vingt et unième année (23 avril 1889), Barbey d'Aurevilly s'est plu dans la société des médecins. Charles Buet énumère ceux qui furent « les amis des derniers jours[1] », et qui venaient visiter dans sa modeste chambre de la rue Rousselet — son « tourne-bride de lieu-

1. Ch. Buet. Op. cit., p. 446.

tenant » — le grand écrivain, pauvre, mais indépendant et fier, si noble d'allures : le Dr Cazalis[1], le Dr Letourneau, le Dr Maurice de Fleury[2], le Dr Seeligmann, le Dr Albert Robin[3], qui lui prodigua ses soins pendant sa dernière maladie, et pour lequel il exprimait sa reconnaissance dans cette jolie lettre, datée du 25 mai 1888[4] :

---

1. Le Dr Henry CAZALIS, né à Cormeilles-en-Parisis en 1840, est connu en littérature sous le pseudonyme de Jean LAHOR. Jules Lemaître lui a consacré une étude critique dans la 4 série des *Contemporains*. Médecin de villes d'eaux, le Dr Cazalis a laissé une bonne étude sur la *Pathogénie et l'hygiène de l'arthritisme*. Poète, il demandait son inspiration au boudhisme (*L'illusion*, le *Livre du Néant*). Il a écrit une *Histoire de la Littérature hindoue*.

2. Le Dr Maurice DE FLEURY a laissé un nom comme écrivain médical. Sous le pseudonyme d'Horace Bianchon, il fit paraître en 1891 un livre souvent consulté *Nos Grands Médecins d'aujourd'hui*. Il est l'auteur de nombreux ouvrages médico-littéraires. Pendant longtemps, il a rédigé la chronique médicale du *Figaro*. L'un de ses derniers livres *Le Médecin*, paru dans la collection Hachette, contient, avec de fines observations et réflexions sur la psychologie médicale, de curieux portraits d'un certain nombre de médecins des hôpitaux et professeurs contemporains.

3. Albert-Charles-Edouard ROBIN, né à Dijon le 19 septembre 1847, étudia d'abord la chimie et fut préparateur à la Faculté des Sciences de Dijon. Il vint à Paris et fut l'élève de Thénard, puis commença ses études médicales et les abandonna, quand éclata la guerre de 1870. Sous-lieutenant de dragons, il se distingua par de brillants faits d'armes. Deux fois fait prisonnier, il s'évada deux fois, prit du service et fut décoré sur le champ de bataille. La guerre terminée, il se remit à la médecine. Major de promotion au Concours de l'Internat de 1872, il fut interne de Gosselin à la Charité.Reçu docteur en 1877, il fut nommé médecin des hôpitaux en 1881 et professeur agrégé à la Faculté en 1883. Il n'avait pas quarante ans quand il fut élu membre de l'Académie de Médcine. C'était un esprit très brillant, ouvert à toutes les choses de l'art et de la littérature comme de la science. Il a laissé de nombreux travaux et mémoires, des *Leçons de Clinique et de Thérapeutique médicales*, et dirigé la publication d'un important *Traité de Thérapeutique* rédigé en collaboration Aimable et fin causeur, très répandu dans les milieux mondains et littéraires, il fut l'ami d'écrivains célèbres

Dans le portrait sympathique qu'il a tracé de lui, Horace Bianchon (Maurice de Fleury) a appelé le Dr Robin « le plus sérieux des chimistes et le plus avisé des dilettantes littéraires ». « Je sais, dit-il, des gens qui l'ont entendu citer par cœur des pages de nos maîtres modernes et se passionner à défendre une phrase musicale de Flaubert, une épithète rare de Goncourt, un mot flamboyant de d'Aurevilly, un mystérieux sonnet de Mallarmé... »

« Il a soigné Barbey d'Aurevilly avec un dévouement intelligent, discret, et une affection de fils. »

4. Barbey d'AUREVILLY : *Lettres intimes*, Paris, Edouard-Joseph, 1921, p. 209.

« J'ai eu, ma chère amie, une crise de ma maladie de foie, comme il y a quatre ans. J'ai été divinement soigné par mon ami le Dr Robin dont vous avez appris le nom et pour qui vous montrez une reconnaissance que vous m'exprimez avec une délicatesse si charmante! Nous parlerons de lui plus tard et de ce que vous avez l'idée de faire pour sa peine d'avoir sauvé votre ami. Je suis en pleine convalescence. Ne croyez qu'à moi sur ma santé, mais pas aux journaux qui sont mal informés. »

« A vous, ma chérie,
« Votre Jules. »

C'est au Dr Seligmann[5] qu'il dédia *Ce qui ne meurt pas*, en ces termes affectueux :

A mon très cher Ami
LE Dr SEELIGMANN

« *Je dédie cette dramatique nosographie de la Pitié.*
« *Je la lui dédie comme au médecin d'une bonté réfléchie, plus grande encore que sa science, et qui, si les sentiments étaient des maladies, refuserait noblement de guérir les hommes de celle-là.* »

« J. BARBEY D'AUREVILLY. »

Ils étaient à ses obsèques, le 26 avril 1889, à Saint François-Xavier, les médecins amis, qui admiraient son caractère et son talent, payant leur tribut de gratitude à celui qui avait parlé en termes si justes de la profession médicale et des choses de la médecine. Au surplus, il appartenait à la famille médicale, le descendant des médecins de la vieille Faculté de Caen, le neveu du médecin-maire de

---

5. Tout ce que nous avons pu savoir du Dr Seeligmann, c'est qu'il était originaire de Carlsruhe (Grand-Duché de Bade). Il soutint sa thèse de doctorat en médecine devant la Faculté de Paris, le 24 août 1859, sur ce sujet : *La paralysie musculaire atrophique*. Etait-il le fils du Dr Carl Seeligmann, qui fut reçu docteur de l'Université d'Erlangen, en 1820, après une thèse sur les maladies du fœtus, qui nous a semblé intéressante, intelligente et complète? Nous l'ignorons. On remarquera que Barbey d'Aurevilly, auquel on a souvent reproché son catholicisme intransigeant, n'avait aucun préjugé antisémite. Il compta plusieurs amis israëlites. Est-ce à leur contact que Léon Bloy, qui fut l'ami enthousiaste de Barbey d'Aurevilly, eut l'idée d'écrire : *Le salut par les Juifs?...*

Valognes. Il laissait sur nombre de médecins d'autrefois des pages inoubliables. Et lui-même, enfin, qui pouvait se flatter d'avoir « une furieuse manie de l'observation », et comme le Dr Torty, celle de jeter partout sa sonde — « Ah! l'habitude de la sonde, mon cher! » lui fait-il dire comiquement —, n'était-il pas allé jusqu'à écrire : « *Je suis médecin...* »?

Et certes, en lisant ces pages qui leur donneront, nous l'espérons, le désir de lire ou de relire *les Diaboliques* et les romans du « Walter Scott normand », les médecins seront-ils légitimement fiers de lui faire un accueil posthume et de le compter parmi les leurs, car l'homme est aussi « ensorcelant » que l'écrivain. A son génie étincelant, s'ajoute irrésistible le charme de sa personnalité.

■ ■ ■



Mille respects et mille excuses —

Impossible d'aller dîner ce soir chez Mademoiselle Annette. Je suis un peu souffrant, fatigué, avec d'horribles lettres à écrire. Je ne peux bouger, — quoique j'aimasse mieux passer la soirée entre le frère et la sœur

L'ami des deux

Jules Barbey d'Aurevilly

Fac-similé autographe d'une ettre de
BARBEY d'AUREVILLY à François COPPÉE
(Extrait du livre de Fernand CLERGET
Barbey d'Aurevilly, Paris. FALQUE, éditeur, 1909.)

II

BARBEY D'AUREVILLY ETAIT-IL UN « NEVROSE? »

La plupart de ceux qui ont écrit sur Barbey d'Aurevilly l'ont représenté comme un « névrosé ». Il n'ont voulu voir en lui qu'un original, un excentrique, et pour tout dire, un malade. Que de descriptions de son costume! Nous a-t-on assez rebattu les oreilles avec son pantalon à bande d'or, sa cravate de dentelle et son chapeau haut de forme aux ailes doublées de velours! Eh bien! oui, il avait une façon de s'habiller qui n'était pas celle de tout le monde. Fantaisie d'artiste. Est-ce que les élégantes qui suivent les caprices de la mode sont toutes des malades[1]? Barbey d'Aurevilly ne suivait certes pas la mode. Il réagissait contre elle. On se retournait sur son passage et il n'en était pas autrement fâché... Les vrais artistes ont tous un côté « enfant ». Dans le génie, il y a de l'ingénuité, car les enfants, comme les poètes, sont les vrais créateurs. Balzac, qui n'était nullement un psychopathe, révélait une naïveté sincère, et combien attachante, d'enfant, quand il échafaudait ses projets, ses combinaisons d'affaires, ses

1. La mode et l'élégance préoccupèrent toujours B. d'Aurevilly. En 1844, il donna deux chroniques au *Moniteur de la Mode,* sous le pseudonyme de Maximilienne de Syrène, et sur ce sujet : de l'Elégance.

entreprises qui devaient le conduire à la fortune et qui, toutes, échouaient régulièrement.

Le côté « enfant » chez Barbey, c'était la toilette, le goût d'un certain luxe vestimentaire, ou plutôt celui des couleurs. Faut-il donc aimer exclusivement ce qui est terne et banalement classique pour ne pas apparaître comme un névrosé?... Ce goût de la couleur, on le retrouve dans ses encres polychromes[2], dans les dessins dont il émaillait son fameux « crachoir d'or », enfin et surtout dans son style. C'était un très grand peintre en prose, qu'on a pu comparer à Salvator Rosa.

« Névrose », le grand mot est lâché par M. Ernest Seillière comme par M. Bachelin.

M. Ernest Seillière décrit ainsi Barbey d'Aurevilly[1] d'après les *Memoranda :*

« C'est l'homme de « l'âme accablée » et des « ennuis mortels » que vient de nous présenter, dans un mouvement de sincérité rétrospective, le correspondant de Trébutien. C'est un névrosé fort misérable qui se plaint de migraines terribles, de réveils désespérés, de soirs plus intolérables encore que les matins par leurs angoisses voisines de la folie, de l'aliénation véritable, qui connaît enfin des nuits hantées par « l'agonie de l'inquiétude », une sensation si intense qu'il croit pouvoir s'en attribuer le monople, et un repos troublé tantôt par des songes et fous, tantôt par des pleurs nerveux de joie.

« ...Ajoutons que les intempéries sont capables de porter à

2. « On a beaucoup parlé des encres de couleur de M. d'Aurevilly; on a souvent décrit ses manuscrits, enrichis de dessins barbares, de majuscules enluminées, de rubriques, avec des mots soulignés en jaune, et d'autres peints en vert, et d'autres encore rehaussés d'or ou d'argent comme les manuscrits du xv[e] siècle.

La vérité est qu'il avait une prédilection pour l'encre écarlate, et qu'il s'amusait à hérisser de flèches et de dessins plus ou moins étranges ses lettres et ses manuscrits. J'ai vu des pages entières à l'encre noire, avec des mots en rouge, des lignes en vert, des barres dorées ou argentées.

L'écriture large, ferme, carrée, très nette, un peu écrasée, fort lisible; c'est celle de Mazarin, celle des grands seigneurs du xvii[e] siècle. Les mots se suivent régulièrement. Cette écriture trahit le sens esthétique, la volonté, la raison, la certitude, un parfait équilibre des facultés. Les majuscules sont hardies, calligraphiées, telles que les font les artistes, ceux qui ont le goût du beau et le sentiment de leur propre puissance. » Ch. Buet, *Barbey d'Aurevilly*, p. 44.

1. Ernest Sellière : *Barbey d'Aurevilly*. Ses idées et son œuvre. Paris, Bloud, 1910, p. 30.

leur paroxysme ces misères morales d'un précoce hypocondriaque : temps du mois de mars, qui rend « si chétivement malade »; vent du Nord-Est suraigu qui joue des airs terribles sur les cordes à violon des nerfs trop tendres... Temps d'orage enfin qui met dans un état d'agacement sans nom et de furie contre les moindres obstacles...

« De ces crises dépressives, le malade combat quelquefois l'angoisse par des bains chauds; mais, le plus souvent, il cherche à réagir par les excitants du système nerveux, avant tout par les alcools... »

Et M. Seillière écrit sans rire que Barbey en usera « jusqu'à son dernier jour » et qu'ils « mineront à la longue sa robuste constitution ». Cela, ne l'a du reste pas empêché de vivre jusqu'à quatre-vingt et un ans!

Nous verrons par la suite ce qu'il faut penser des habitudes d'alcoolisme que M. Ernest Seillière et quelques autres ont reprochées à Barbey d'Aurevilly.

Citons maintenant M. Henri Bachelin, l'auteur de la *Vie* qui précède les Œuvres complètes de Barbey d'Aurevilly, imprimées par Bernouard (1926).

« Comparé à Barbey, dit M. Bachelin, Chateaubriand est sain et tout d'une pièce. Barbey est névrosé et complexe... »

Plus loin, il est vrai, M. Bachelin précise : « Ce névrosé, en littérature s'entend... »

M. Bachelin oppose Chateaubriand à Barbey d'Aurevilly, mais François Laurentie[1] avait fait aussi la comparaison dans le sens contraire :

« C'est un roman, dit Laurentie, du *Prêtre marié*, d'une conception aussi saine que René est malsain... »

Qu'il est donc difficile d'accorder les critiques et d'en dégager une opinion moyenne qui soit juste!

Pour Grasset, le maître illustre de la Faculté de Montpellier, Barbey d'Aurevilly serait aussi un névropathe :

« Chez certains êtres supérieurs, écrit-il[2], les bizarreries du costume et de l'existence suffisent à indiquer l'état

1. F. LAURENTIE, op. cit., p. 18.
2. Dr J. GRASSET : *Demi-fous et demi-responsables*. Les tares psychiques dans la supériorité intellectuelle. Paris Alcan, 1907, p. 160.

névropathique, tels : Villiers de l'Isle-Adam, Barbey d'Aurevilly, le Sâr Péladan. »

Certes, nous admirons Grasset, et son opinion, comme neurologue, a plus de valeur, à nos yeux, que les critiques de MM. Seillière et Bachelin. Il nous sera permis toutefois de la discuter.

On ne juge pas en trois lignes, fût-on Grasset, un écrivain comme Barbey d'Aurevilly, sur des bizarreries de costume. Quant à son existence, elle n'eut rien de bizarre. Elle fut celle d'un homme de lettres qui demandait à un labeur souvent acharné les moyens de vivre. Car nous voyons que Barbey se refusait même, certains soirs, le plaisir d'aller dîner chez de bons amis, parce qu'il était rivé à sa table de travail par l'article qu'il devait remettre le lendemain à son journal, et il avait besoin des 500 francs par mois qu'on lui allouait pour prix de sa collaboration.

« Bohême, dépensier, coureur, ribaud, que sais-je? Il a dit qu'il fut tout cela, mais en le disant il a fait de belles phrases et n'a pas su couper le jet d'une imagination trop puissante. *Si nous l'en croyons, nous manquons de critique.* Sa vie habituelle a été rangée, son « ménage » n'augmentait pas ses dettes, et la race bourgeoise des Barbey normands se retrouve encore ici. Non, le *connétable* n'avait pas de notes chez la fruitière[1]. »

Ces lignes de François Laurentie, auquel il faut toujours revenir si l'on veut comprendre la psychologie de Barbey d'Aurevilly, sont parfaitement justes. Prendre à la lettre tout ce qu'a écrit ce grand imaginatif, c'est « manquer de critique ».

M. Seillière et M. Bachelin n'auraient-il pas, dans une certaine mesure, « manqué de critique »? Et Grasset n'aurait-il pas, lui, manqué d'information, et par conséquent jugé un peu vite, un peu superficiellement, Barbey d'Aurevilly?

Mais, d'abord, que veut dire M. Bachelin par « névrose littéraire »? Nous n'en savons rien. Il faudrait tout de même s'entendre sur la valeur exacte des termes qu'on emploie.

1. F. Laurentie, op. cit., p. 71.

La névrose est un déséquilibre du système nerveux, qui se traduit par un certain nombre de troubles fonctionnels sans rapport avec une lésion anatomique déterminée et nettement localisée.

Le fait de s'habiller d'une façon originale, voire excentrique, ne constitue tout de même pas un trouble fonctionnel. Et pas davantage la fantaisie d'écrire avec des encres polychromes. M. de Buffon était-il aussi un névrosé parce qu'il n'écrivait jamais sans mettre de manchettes... de dentelle, comme la cravate de Barbey d'Aurevilly?

Il est vrai que pour Moreau de Tours et pour Lombroso, le génie est une névrose. Même Lombroso veut y voir une forme de l'épilepsie. Personne ne soutient plus cette thèse aujourd'hui.

Un fait est certain : la coexistence fréquente, chez les mêmes sujets, de la supériorité intellectuelle et de la névrose.

« Le tronc commun, dit Grasset[1], qui unit la supériorité et la névrose, est un tempérament, mais n'est pas une maladie. La supériorité intellectuelle n'est pas un symptôme de névrose; la névrose est plutôt la plaie, la complication de la supériorité. Ce n'est pas la cause, c'est l'obstacle. »

Ces lignes de Grasset corrigent d'elles-mêmes ce qu'il a écrit d'autre part de Barbey d'Aurevilly, sans doute, redisons-le, parce qu'il le connaissait imparfaitement.

Il a pu y avoir chez Barbey d'Aurevilly, à une période de son existence, tendance à la névrose; celle-ci n'était pas la cause, elle aurait pu devenir « l'obstacle ».



Si l'on étudie attentivement la vie de Barbey d'Aurevilly, on distingue, en effet, deux périodes très distinctes et différentes : avant et après quarante ans[2].

Il est né en 1808 et c'est en 1851 seulement qu'il publie ses deux premières œuvres vraiment fortes : les *Prophètes du Passé* et la *Vieille Maîtresse.* Et encore celles-ci font-

1. Dr J. GRASSET, op. cit.
2. « César ne fut rien avant quarante ans qu'un très spirituel cochon romain », écrivait-il un jour à Trébutien.

elles voir, comme un miroir de son âme, la dualité des sentiments qui ont dominé, tour à tour, les deux parties de son existence : d'abord l'orgueil de l'incroyant et du dandy, puis les convictions puissantes du catholique et du traditionaliste.

Il y a beaucoup de dandysme et de mauvais romantisme dans la *Vieille Maîtresse;* la seconde partie seulement, de beaucoup la meilleure, qui se passe en Basse-Normandie, baigne dans l'atmosphère du pays ancestral de Barbey. Et il y a encore beaucoup d'orgueil dans les *Prophètes du Passé,* dans un certain mépris qui est plus d'un païen que d'un chrétien. Partout où, dans ce livre, Barbey d'Aurevilly juge l'histoire d'un point de vue seulement et vraiment catholique, il est étonnant de sûreté et d'ampleur de vues. Ailleurs, au contraire, c'est le partisan orgueilleux qui sacrifie au préjugé de caste, mais qui, en y sacrifiant, ampute quelque chose de son génie et se fait voir sous un jour moins aimable.

Retenons donc ce fait capital, la coupure décisive qui sépare en deux la vie de l'écrivain, et cette coupure nous intéresse au point de vue psychologique : c'est la conversion de Barbey d'Aurevilly, disons mieux son retour au catholicisme.

M. Paul Bourget a écrit dans sa très belle étude sur « l'Art de Barbey d'Aurevilly » :

« La foi de son père et de tous les siens, Barbey l'avait perdue à vingt-cinq ans pour ne la retrouver que plus tard. Il avait dépouillé l'élément fécond : les fortes croyances, pour ne garder que l'élément dangereux : le désir passionné d'une existence *d'outlaw,* hors la loi commune[1]. »

Est-ce bien à *vingt-cinq ans* que Barbey perdit la foi? M. Bourget ne justifie cette date par aucun texte. Il ne cite aucun fait. Ou plutôt, il écrit quelques lignes plus loin :

« A quinze ans, il envoyait des vers à Casimir Delavigne. Quelle ironie! C'était une ode aux *Héros des Thermopyles,* avec une épigraphe empruntée à Voltaire. Quelle autre ironie! »

---

1. Paul Bourget : *Pages de critique et de doctrine.* Tome I, p. 50. Paris, Plon, 1912.

M. Bourget n'attache peut-être pas à cette épigraphe empruntée à Voltaire l'importance qu'elle a et que nous tenons pour un indice révélateur de la psychologie de Barbey d'Aurevilly aux environs de la quinzième année. A cet âge déjà, ce n'était plus un enfant. Il avait une maturité intellectuelle au-dessus de la moyenne et il affirmait un penchant littéraire précoce. Or, si on relit l'ode aux *Héros des Thermopyles*, on est frappé de n'y trouver aucun accent chrétien. Le jeune poète parle des Bourbons, de « ses rois » et de la France, auxquels il doit « son sang tout entier ». Mais il contemple la mort d'un œil sec, sans une pensée spiritualiste. S'il mourait, une seule chose le consolerait, l'orgueil : c'est que la gloire...

De l'oubli sauverait son nom!

C'est étrange qu'un adolescent, élevé dans une famille aussi foncièrement catholique que la sienne, n'ait pas, en un tel sujet, le moindre mot qui exprime ou indique un sentiment religieux. N'est-ce pas un aveu implicite?

Il y a plus. Dans les *Disjecta Membra*[1], nous avons remarqué ces vers :

DERRIÈRE MON PORTRAIT DE DIX-SEPT ANS

Ce fut moi, — comme au soir, le jour ce fut l'aurore!
Ivre de vie alors, je foulais tout aux pieds!
Peut-être que mon front se reconnaît encore...
Mais mon cœur, si vous le voyiez!

Voilà l'aveu formel, cette fois. A quinze ans, il plaçait son premier poème sous une épigraphe de Voltaire. A dix-sept ans, il « *foulait tout aux pieds* ».

Ce n'est donc pas à vingt-cinq ans, mais au seuil même de l'adolescence qu'il faut situer le travail intense qui se fit dans son esprit et qui l'amena, dans sa dix-septième année, à tout « fouler aux pieds ». Et ici, nous retrouvons l'influence de Valognes, de son oncle du Méril, de son cousin Edelestand.

L'influence d'Edelestand du Méril, elle est certaine.

1. Vol. II, p. 251. Paris, La Connaissance, 1925.

Barbey d'Aurevilly lui-même l'a écrit dans la dédicace des *Historiens politiques et littéraires* (1861) à son cousin : « Tu m'as ouvert l'intelligence... Quelle qu'ait été ma vie... et partout où la destinée m'ait poussé, elle ne m'a jamais effacé cette allée du jardin de Valognes où je me promenais, à treize ans, entre toi, jeune homme, et ta sœur... »

Et dans une lettre datée du 24 août 1880, parlant de son cousin Edelestand du Méril (mort le 30 mai 1871), Barbey dit :

« L'homme dont vous me parlez a mis la poudre et le fer dans ce cerveau, qui a été souvent appelé un *cerveau brûlé*, par les sages, — et qui brûle toujours pour tout ce qui lui plaît et ce qu'il aime[1]!... »

A treize ans, précise lui-même Barbey d'Aurevilly; à quinze ans, il écrivait l'*Ode aux Héros des Thermopyles* et invoquait Voltaire; à dix-sept ans, il « foulait tout aux pieds ».

Mais ce n'est pas seulement son cousin Edelestand qui a mis « la poudre et le fer » dans son cerveau, c'est son oncle le médecin matérialiste, dont nous savons qu'il était « un athée absolu et tranquille » et qu'il fit partie d'une Loge maçonnique militaire avant la Révolution.

Conversations, lectures, réflexions personnelles, dans le commerce de cet oncle médecin qu'il admirait et qu'il aimait, tout dut contribuer à faire perdre la foi à Barbey d'Aurevilly. Il ne l'a pas dit expressément et il ne pouvait pas le dire. Volontairement, dans la première partie de sa vie, il reste enveloppé d'un nuage d'obscurité byronienne. Et dans la seconde partie, il se devait, redevenu croyant et pratiquant, de garder un silence respectueux. Cette réserve l'honore. Car il avait envers son oncle une dette de profonde reconnaissance intellectuelle. Il lui devait sa formation première, cette culture médicale dont on retrouve la trace très nette dans ses romans, au point qu'il pourra écrire : « Je suis médecin. » Et de ses souvenirs de Valognes, des récits entendus à la table de son oncle du Méril, il tirera peut-être l'essentiel de son œuvre littéraire. Le silence de Barbey d'Aurevilly, s'il nous paraît aujourd'hui

1. Ch. Buet, op. cit., p. 55.

une révélation, fait honneur à l'oncle et au neveu qui avaient l'un pour l'autre autant d'admiration que d'affection.

Seulement, la perte de la foi a pour Barbey des conséquences intellectuelles et mentales que M. Paul Bourget a démontrées d'une façon pénétrante et lumineuse, avec son magnifique talent d'analyste et, lui aussi, de médecin[1] :

« Byron et Alfieri, devait-il (Barbey d'Aurevilly) dire un jour, m'ont empoisonné dix ans de ma jeunesse. » Ce qu'il demanda au poète du *Corsaire*, ce ne furent pas des façons d'écrire, ce furent des façons de sentir. Tout dans Byron devait l'enchanter, l'exalter, *l'ensorceler*, pour parler comme lui : ses goûts d'homme d'action d'abord et d'aventure, sa légende de séducteur, son aristocratisme exaspéré, le dandysme uni au génie. Le petit livre que Barbey a consacré au *Dandysme* en 1844 fait comprendre ce qu'il entendait par ce mot. Il y enfermait toute une philosophie et une sensibilité, le plus paradoxal mélange d'orgueil et de frivolité, d'héroïsme personnel et d'élégance, d'implacable énergie et de légèreté, de supériorité et d'impertinence...[2] »

Du byronisme à la névrose, M. Ernest Seillière a fait franchir le pas à Barbey d'Aurevilly. C'est aller un peu vite... car M. Seillière interprète comme des signes de névrose, les « douleurs », les « rêves », les « fixités » et les « stupeurs » de Barbey.

En effet, dans ses premiers *Memoranda*, comme dans ses Lettres à Trébutien, Barbey d'Aurevilly se plaint souvent de « rêves affreux », de « nuits d'agitation et de fièvre », de « réveils douloureux », de « prostration », de « douleurs de poitrine et d'estomac ».

Névrose? Pas encore. Le diagnostic est beaucoup plus simple et précis. Il n'est pas d'ordre littéraire, mais strictement médical. Les symptômes nous permettent de le poser, et l'aveu de Barbey lui-même de l'affirmer. Il y a dans son cas un certain degré d'éthylisme — nous disons bien un certain degré, car nous ne suivons pas du tout les

1. V. dans le livre du D[r] Grasset : *Idées médicales* (Paris, Plon, 1911), la conférence consacrée à « *l'Idée médicale dans les romans de Paul Bourget* ».
2. P. Bourget, op. cit., p. 37.

grossiers adversaires qui l'ont accusé d'être un alcoolique, voire même un ivrogne...

Seulement le byronien, le dandy qu'est Barbey d'Aurevilly s'ennuie. Il n'est pas encore à cet âge — variable, du reste, selon les tempéraments — où l'on vainc l'ennui par un travail à force. Il a hérité d'un oncle une toute petite aisance qui lui suffit et lui laisse des loisirs. D'autre part, c'est un solide Normand, qui ne boude pas devant un bon dîner, une bonne bouteille, et une bonne eau-de-vie. Peut-être parfois en abuse-t-il un peu, et la nuit, il a des cauchemars affreux (zoopsie éthylique) ; il souffre de douleurs gastriques ; au réveil, l'appareil digestif présente un certain état nauséeux. Voilà l'explication toute simple de la « névrose » chère à MM. Seillière et Bachelin.

C'est si vrai que Barbey d'Aurevilly ne manque pas une occasion de vanter les vertus de l'alcool et du vin :

« Si j'étais poète, je ferais une ode à l'alcool, ce feu de Prométhée qui nous coule la vie dans notre misérable et flasque argile... »

« Le vin du Rhin, ce sang profond et pur d'un astre (le soleil) que l'on se coule dans son sang de mortel pour doubler la vie et embraser la pensée!... »

L'ode à l'alcool, il la fera, un jour que cette idée lui « accroche le cerveau avec sa griffe mystérieuse et l'enlève... sans le bouger de son fauteuil », écrira-t-il à Trébutien. C'est la *Maîtresse rousse.* « Deux minutes avant d'écrire les premiers mots de cette *Maîtresse rousse,* je n'y pensais pas. »

Voici ce curieux poème :

LA MAITRESSE ROUSSE

Je pris pour maître, un jour, une rude maîtresse,
Plus fauve qu'un jaguar, plus rousse qu'un lion!
Je l'aimais ardemment, âprement, sans tendresse,
    Avec possession plus qu'adoration!
C'était ma rage, à moi, la dernière folie
Qui saisit, — quand, touché par l'âge et le malheur,
On sent au fond de soi la jeunesse finie...
Car le soleil des jours monte encore dans la vie,
    Qu'il s'en va baissant dans le cœur!

Je l'aimais! et jamais je n'avais assez d'elle!
Je lui disais : « Démon des dernières amours,
Salamandre d'enfer, à l'ivresse mortelle,
Quand les cœurs sont si froids, embrasse-moi toujours!
Verse-moi dans tes feux les feux que je regrette,
Ces beaux feux qu'autrefois j'allumais d'un regard.
Rajeunis le rêveur, réchauffe le poète,
Et, puisqu'il faut mourir, que je meure, ô fillette,
Sous tes morsures de jaguar!

Alors je la prenais, dans son corset de verre,
Et sur ma lèvre en feu qu'elle enflammait encor
J'aimais à la pencher, coupe ardente et légère,
Cette rousse beauté, ce poison dans de l'or!
Et c'étaient des baisers!... Jamais, jamais vampire
Ne suça d'une enfant le cou charmant et frais
Comme moi je suçais, ô ma rousse hétaïre,
La lèvre de crital où buvait mon délire
Et sur laquelle tu brûlais!

Et je sentais alors ta foudroyante haleine
Qui passait dans la mienne, et tombant sur mon cœur
Y redoublait la vie, en effaçait la peine,
Et pour quelques instants en ravivait l'ardeur!
Alors, Fille de Feu, maîtresse sans rivale,
J'aimais à me sentir incendié par toi
Et voulais m'endormir, l'air joyeux, le front pâle,
Sur un bûcher brillant, comme Sardanapale,
Et le bûcher était en moi!

Et toujours agrafée à moi comme une esclave,
Car le tyran se rive aux fers qu'il fait porter,
Je l'emportais partout dans son flacon de lave,
Ma topaze de feu, toujours près d'éclater!
Je ressentais pour elle un amour de corsaire,
Un amour de sauvage, effréné, fol, ardent!
Cet amour qu'Hégésippe avait dans sa misère,
Qui nous tient lieu de tout, quand la vie est amère,
Et qui fit mourir Shéridan!

Et c'était un amour toujours plus implacable,
Toujours plus dévorant, toujours plus insensé!
C'était comme la soif, la soif inexorable
Qu'allumait autrefois le philtre de Circé;
Je te reconnaissais, voluptueux supplice!
Quand l'homme cherche, hélas, dans ses maux oubliés,
De l'abrutissement le monstrueux délice...
Et n'est — Circé! — jamais assez à son caprice
La Bête qui lèche tes pieds!

Pauvre amour — le dernier — que les heureux du monde,
Dans leur dégoût hautain, s'amusent à flétrir,
Mais que doit excuser toute âme un peu profonde
Et qu'un Dieu de bonté ne voudra point punir!
Pour bien apprécier sa douceur mensongère,
Il faudrait, quand tout brille au plafond du banquet,
Avoir caché ses yeux dans l'ombre de son verre
Et pleuré dans cette ombre, — et bu la larme amère
Qui tombait et qui s'y fondait!

Un soir je la buvais, cette larme, en silence...
Et, replongeant ma lèvre entre tes lèvres d'or,
Je venais de reprendre, ô ma sombre Démence!
L'ironie et l'ivresse, et du courage encor!
L'esprit — l'Aigle vengeur qui plane sur la vie —
Revenait à ma lèvre, à son sanglant perchoir...
J'allais recommencer mes accès de folie
Et rire de nouveau du rire qui défie...
Quand une femme en corset noir,

Une femme... Je crus que c'était une femme,
Mais depuis... Ah! j'ai vu combien je me trompais,
Et que c'était un ange, et que c'était une âme,
De rafraîchissement, de lumière et de paix!
Au milieu de nous tous, charmante solitaire,
Elle avait les yeux pleins de toutes les piétés.
Elle prit ses gants blancs et les mit dans son verre,
Et me dit, en riant, de sa voix douce et claire :
« Je ne veux plus que vous buviez! »

Et ce simple mot-là décida de ma vie.
Et ce fut le coup de Dieu qui changea mon destin.
Et quand elle le dit, sûre d'être obéie,
Sa main vint chastement s'appuyer sur ma main.
Et, depuis ce temps-là, j'allai chercher l'ivresse
Ailleurs... que dans la coupe où bouillait ton poison,
Sorcière abandonnée, ô ma Rousse maîtresse!!!
Bel exemple de plus que Dieu, dans sa sagesse,
Mit l'ange au-dessus du démon!

A Paris, 11 novembre 1854.

Eh bien! dira-t-on, c'est l'aveu! Car la « Maîtresse rousse », ce n'est pas une femme, mais l'eau-de-vie. Certes, mais nous répondrons avec François Laurentie[1] : « *La Maî-*

1. F. LAURENTIE. Op. cit., p. 292.

tresse rousse est un brillant morceau de complaisance et d'imagination, où l'auteur se calomnie et se calomnierait bien davantage encore par littérature et par gracieuseté... C'est de la poésie assez belle, mais c'est de la poésie. »

Au surplus, prenons garde à la date (1854). Il y avait plusieurs années déjà que la coupure décisive s'était produite dans la vie de Barbey d'Aurevilly, et lui-même, commentant sa *Maîtresse rousse* dans une lettre à Trébutien, en parle au passé, avec une sérénité objective qui n'est certes pas d'un alcoolique. Il évoque aussi le souvenir de Maurice de Guérin : « ... Tenez, Guérin, dont nous parlons tant entre nous, Guérin, notre rabâcherie éternelle, avait aussi cette pente vers les alcools. Rappelez-vous ses lettres! Il aimait aussi le diable d'état qui fait tinter les oreilles, les pieds, les mains, comme si tout l'être était métallique, comme si l'on était une espèce de gong vivant et vibrant sous une main moqueuse et acharnée! Si je disais (même à part l'ivresse, cet inépuisable panorama de rêves qui tient dans les quelques gouttes d'un fluide), si je disais l'effet physique et visuel que me produisent les *breuvages* qui *grisent,* on m'appellerait fou, et l'on croirait que c'est après en avoir bu que j'écris... Je ne puis comparer cela qu'à l'effet des pierres précieuses, — que j'aime tant, mon cher Trébutien, que je ne passe jamais à côté de la boutique d'un orfèvre sans fermer les yeux : *Et ne nos inducas in tentationem!* Il y a, entre les pierres précieuses et les liqueurs, une singulière intimité de rapports. Les liqueurs, selon la couleur qu'elles jettent, ressemblent à des dissolutions d'émeraudes, de rubis, de topazes. Je ne connais rien qui fascine davantage et fasse plus *longuement* rêver. Le mystère de la couleur y scintille, comme s'il allait s'y révéler, et il ne s'y révèle pas. Pline disait que c'était la *majesté de la nature dans un petit espace.* Il avait raison, mais il eût pu ajouter encore que c'était aussi son secret! La majesté de sa discrétion!

« Hé! hé! qu'est-ce que tout cela, *bon Dieu!* à propos d'eau-de-vie? Pardonnez-moi, mon cher Trébutien, et ne vous moquez pas trop de mes visions cornues et de tout ce que je vois, dans un verre de *sacré-chien,* comme disent messieurs les postillons. J'aime presque sentimentalement

ce *sacré-chien*, qui fait dire à Nanty Swart (un des types les plus profonds et les plus comiquement déchirants de tout Walter Scott) : « *C'est du poil de chien qui m'a mordu* », car j'en ai été mordu aussi, et pour les mêmes raisons que ce pauvre Nanty Swart; mais le sentiment à part, mais à part l'horrible besoin de l'ivresse quand on est solitairement malheureux, je l'aimais aussi pour la poésie des yeux et du rêve. Que de fois à souper, quand j'étais un *ribaud* splendide, et lorsque la conversation n'étincelait pas assez à mon caprice, — car l'étincelle seule appelle la flamme, comme l'abîme attire l'abîme — je me plongeais dans la contemplation de mon verre plein qui fulgurait d'or dans le diamant de son cristal! Je montais et redecendais les échelles de Jacob de la couleur, du fond de ma coupe jusqu'au bord, et j'y prenais, intellectuellement et par les yeux, des bains d'arc-en-ciel... *Tout cela n'est que visions pour les gens qui ne sont pas nous...* » (A Trébutien, 2 avril 1855.)

Encore une fois, avec Barbey d'Aurevilly, il faut toujours faire la part de l'imagination. L'éthylisme, dans son cas, ne ressemble en rien à celui d'un Alfred de Musset ou d'un Verlaine qui pratiquaient l'abus de l'alcool d'une façon pas seulement littéraire...

Il n'est pas douteux cependant que le genre de vie mené par Barbey, avant la quarantaine, le conduisait peu à peu vers un état névropathique caractérisé. Le dandysme et l'orgueil sont un support moral insuffisant pour un être de passion, pour une nature forte et sanguine comme celle de Barbey d'Aurevilly.

« Les nations comme les individus, a écrit Balzac dans le *Médecin de campagne*, ne doivent leurs énergies qu'à de grands sentiments : les sentiments d'un peuple sont ses croyances. » Le jour où Barbey retrouva les croyances de ses pères, il retrouva l'énergie de sa race et son propre équilibre mental. S'il y eut jamais symptômes de névrose, ils disparurent. Ses magnifiques facultés intellectuelles : observation, imagination, mémoire, don créateur, s'exercèrent et se développèrent avec une maîtrise somptueuse.

Plusieurs influences, douces et puissantes, furent à l'origine de la conversion de Barbey d'Aurevilly. Il y a celle de

Trébutien, son ami le bibliothécaire de Caen, avec lequel il échangea cette correspondance si précieuse pour l'étude de sa biographie. Il y a la rencontre avec Raymond Brucker, journaliste boulevardier, qui se convertit et se fit conférencier populaire, mettant à défendre sa foi, sa verve et ses réparties d'ancien voltairien. Il y a son frère, l'abbé Léon d'Aurevilly, qui fut, nous l'avons dit, une « manière de saint » et qu'il aima tendrement. Il y a enfin celle d'Eugénie de Guérin, pour qui il eut un culte « respectueux et passionné » et qu'il désira épouser[1]. L'impossibilité de réaliser ce rêve lui fera dire un jour des mariages : « Je les hais tous, parce que j'ai manqué le mien... »

Le retour de Barbey d'Aurevilly à un catholicisme intellectuel précéda de quelques années son retour aux pratiques religieuses. Mais, en septembre 1855, il écrivait à Trébutien qu'il n'était plus « parleur creux de catholicisme et que la table sainte avait revu le gardeur de pourceaux ».

On ne peut pas ne pas être frappé par ces faits : avant la conversion de la quarantaine, philosophie d'orgueil, production littéraire médiocre d'un romantisme échevelé et d'un goût contestable, excès et subéthylisme, déterminant une certaine rupture d'équilibre, ou du moins des alternatives d'exaltation et de dépression qui ne manqueraient pas de causer, à la longue, des troubles caractérisés; après la conversion, retour à une vie plus saine et à l'intégrité absolue des fonctions psychiques, activité intellectuelle intense avec phénomènes d'hypermnésie, grande période des œuvres maîtresses (*Ensorcelée, Chevalier des Touches, Prêtre marié, Diaboliques,* et ouvrages de critique « *Les Œuvres et les Hommes* »).

Le cas de Barbey d'Aurevilly nous semble donc un exemple curieux de ce qu'on pourrait appeler, en restant sur le terrain strictement médical : la valeur d'équilibre du catholicisme en pathologie nerveuse et mentale. Un distingué spécialiste de neurologie, à qui nous avions fait part de cette observation, M. le Dr Henri E..., a bien voulu nous répondre par une lettre intéressante dont nous extrayons le passage suivant :

1. V. Edmond Spalikowski : *Eugénie de Guérin, Sainte-Beuve et Barbey d'Aurevilly,* in *Revue Bleue* du 19 août 1933.

« Toutes les disciplines psychiques et physiques sont à recommander aux sujets prédisposés aux névroses. Toutes favorisent l'équilibre mental. La discipline religieuse, basée sur quelque chose d'absolu, est sans doute la meilleure, tant que, bien comprise, elle ne contrarie pas l'élan vital et l'extériorisation affective et sociale du sujet.

« A cet égard, même dans la conception de Freud, l'amour de Dieu, du prochain, la prière, les œuvres pies devraient constituer un type parfait de « sublimation » des instincts, sublimation qui, d'après Freud, évite ou guérit les névroses.

« Pour nous, dans un cas de névrose installée, la religion peut devenir, par ses pratiques, le cadre de ses « vertus », la discipline d'esprit qu'elle impose, un appui solide pour la rééducation des mentalités désaxées et des sensibilités déchaînées...»

Dans son beau roman *La Geôle,* M. Paul Bourget a envisagé l'un des aspects de la question, en ce qui concerne le suicide, lequel peut être presque toujours considéré comme résultant d'un trouble mental et héréditaire. Notre regretté maître Paul Ribierre insistait souvent sur le caractère héréditaire du suicide. C'est exactement ce qu'a montré M. Paul Bourget dans *La Geôle,* et le suicide, en effet, selon la forte image du romancier, ressemble à une prison mentale, dans laquelle on passe de père en fils...

***

L'étude de la pathologie de Barbey d'Aurevilly nous incite encore à écarter le diagnostic de névrose, du moins si on le pose de la façon aussi péremptoire que l'ont fait certains critiques comme M. Seillière. Non, ce n'était pas un névrosé, le splendide écrivain chez lequel la beauté de la langue et la force du style s'allient à une vigueur de coup d'œil et à une fermeté de jugement qui ne sont certes pas d'un malade.

Si Barbey d'Aurevilly a aimé « les alcools », ce ne fut pas au point de se dégrader l'âme ni l'organisme, mais il a fait passer dans son style un « degré » de titre, un tonus et une couleur qui donnent, en le lisant, l'impression presque physique d'un cordial. Une page de Barbey d'Aure-

villy, la comparaison n'a rien de péjoratif et n'aurait pas été pour lui déplaire, c'est de l'eau-de-vie de grande classe dans un cristal de prince.

Il n'était ni un dégénéré, ni un épuisé. Charles Buet raconte, dans son livre de souvenirs[1], cette anecdote qu'il faut situer « quelques années » seulement avant la mort de Barbey d'Aurevilly, puisque le livre de Buet est de 1891 et que Barbey est mort en 1889 :

« ...Il y a quelques années, il se trouvait à Sèvres, chez un écrivain, avec le poète André Lemoyne et quelques autres. On dîna bien et longuement; la soirée, toute pétillante de paradoxale causerie, passa sans qu'on sentît couler le temps, et tout à coup, quatre heures du matin sonnent. On s'étonne, on rit, on veut se séparer, mais le maître et la maîtresse de maison retiennent leurs hôtes; on soupe des restes du dîner, jusqu'à ce que les lueurs du jour *éclairent* la situation.

« — Décidément, il faut s'en aller, dit André Lemoyne, mais comment?

« — Comment? Mais à pied, parbleu, répond le *laird de Rosenwood*.

« — A pied!... Vous n'y songez pas?

« — J'y songe si bien que je pars et que je vous emmène.

« Et il partit, en effet, allègre et dispos, se redressant de toute sa hauteur, et il parcourut sans le moindre effort apparent le chemin, assez long, qui mène de Sèvres à Paris, tandis qu'André Lemoyne, dont la taille avait un peu l'air de sortir de la poche de son compagnon, trouvait, malgré le poids bien moins lourd de ses années, à lui, la route longue, fatigante, et le suivait en répétant entre ses dents : « Quel diable d'homme!... mais quel diable d'homme! »

En somme, Barbey d'Aurevilly a joui d'une santé ro-

1. Ch. Buet, op. cit., p. 36.
2. Ne pourrait-on lui appliquer ce qu'il a dit de Buffon? « Il (Buffon) atteignit cette vieillesse qui devait être longue et qui lui alla mieux que la jeunesse, tant ce grand esprit d'ordre et de paix majestueux paraissait plus grand dans le rassoiement de sa puissance par ces dernières années voisines de la mort, qu'au temps de la virilité. »

buste[2]. On ne voit pas qu'au cours de sa longue existence, il ait fait de maladie grave. Dans ses Lettres à Trébutien, il se plaint assez souvent de la « grippe ». Il parle aussi de bronchite.

« Avez-vous eu quelquefois la grippe? écrit-il à un ami. Vous savez alors que l'un des phénomènes de cette aimable maladie, c'est qu'on se croit guéri chaque jour et qu'on ne l'est jamais... »

Il a la particularité de faire des formes traînantes de grippe. Dans ses *Memoranda* comme dans ses Lettres, il note qu'il doit garder la chambre pendant plusieurs jours, à cause d'une grippe ou d'une bronchite. « ... Je suis fort bête aujourd'hui, écrit-il à Trébutien, d'une extinction de voix qui m'a, je crois, éteint jusqu'au cerveau... » Un autre jour, dans une lettre à Mme Charles Hayem, il dit souffrir « du collier de force d'un affreux mal de gorge ». Des plaintes semblables reviennent assez fréquemment sous sa plume.

En avril 1888, il tomba sérieusement malade. « Dans la nuit du 16 au 17, écrit Ch. Buet, Barbey d'Aurevilly sentit la première atteinte du mal qui devait l'emporter un an après. Un « coup d'épée lui avait traversé la poitrine ». Ayant en vain appelé à son secours, il ne réussit que vers le matin à gagner seul son lit. C'est là que Mlle R... (Louise Read) le trouva. Elle alla chercher de l'aide chez ses chers voisins de la rue Oudinot[1]. Le Dr Robin appelé accourut aussitôt. Plein de sollicitude et de tendresse, il cacha au malade la nature du danger et le danger même. Le cœur était violemment atteint; toute émotion eût été fatale. Il lui inspira confiance et le rassura. Il venait deux fois par jour.

« Le Dr Seeligmann passait des heures à son chevet. La visite du Dr Cazalis lui fut très sensible aussi. Il se sentait aimé et entouré... »

Barbey d'Aurevilly se remit assez rapidement et, le 29 avril, il dictait à Mlle Read cette lettre pour un ami :

« ... Les journaux qui ont parlé de moi ont dit les bêtises

1. Annette et François Coppée, avec lesquels B. d'Aurevilly était lié d'une étroite amitié.

auxquelles ils sont accoutumés. Les uns ont parlé de congestion pulmonaire, les autres de je ne sais quoi, et c'était tout simplement une crise de foie... »

Charles Buet, qui reproduit cette lettre, ajoute en note : on lui avait caché la maladie de cœur qui s'était déclarée le 17 avril.

Il s'agissait sans nul doute d'une crise d'asystolie aiguë. Cette brusque défaillance cardiaque n'est pas étonnante chez un vieillard artério-sclérieux[1] qui présentait incontestablement un long passé pulmonaire. « Prenez garde, répétait notre maître Ribierre, à ce qui se cache sous le masque de l'emphysème et de la bronchite chronique, ou simplement à répétition : c'est l'insuffisance cardiaque. »

Barbey d'Aurevilly surmonta la crise d'avril 1888. Mais, un an plus tard, nouvelle crise, et malheureusement, cette fois, terminale. Il avait quatre-vingt et un ans.

Pour conter sa fin, laissons encore la parole à son pieux biographe et touchant ami Charles Buet :

« Le dimanche des Rameaux (14 avril 1889), il reçut le comte de Lorgues, gai, causant comme il ne causait pas depuis longtemps. Son vieil ami venait le féliciter sur *Amaïdée* qui achevait de paraître dans le *Gil Blas* et dont on avait lu la veille, chez lui, de longs fragments accueillis avec enthousiasme. Le lundi, Léon Bloy passa quelques heures rue Rousselet; M. d'Aurevilly s'anima, plaisanta, se préoccupa de copies que seul Léon Bloy pouvait lui faire. Le mardi M. Braga, le Dr Letourneau le mercredi, le trouvèrent très bien. Le Jeudi-Saint, attendant une prochaine visite de Paul Bourget, il dicta, afin de la lui remettre, une note pour *Amaïdée* dont la morale, trop philosophique, ne le satisfaisait plus depuis longtemps. Le vendredi, il fut gai dans l'après-midi avec son ami Braga, le raillant tendrement, le soir avec le Dr Seeligmann.

« Rien ne pouvait faire pressentir l'hémorragie qui se déclara le Samedi-Saint. Un instant on put encore espérer, tant il retrouva de force après les deux terribles syncopes

---

1. Sur son beau masque mortuaire, qui servit de document à Rodin pour le buste de Saint-Sauveur-le-Vicomte (Cf. Laurentie), l'artère temporale superficielle gauche est nettement saillante.

occasionnées par l'hémorragie. Il ne se sentait pas même affaibli et demandait à se lever.

« Moi qui croyais passer un si agréable jour de Pâques! » dit-il le dimanche au Dr Robin. Le chaud soleil entrait dans la chambre par la fenêtre ouverte et il faisait des projets de promenade. Le lundi matin, il répétait des vers de Béranger, demandant à vérifier un passage dont il n'était pas sûr. Il causait encore à sept heures du soir.

« Le mal s'aggrava rapidement. Léon Bloy appela le Père Sylvestre, et le mardi 23 avril, à huit heures du matin, Barbey d'Aurevilly rendit doucement le dernier soupir. »

■ ■ ■

CONCLUSIONS

De l'ensemble des faits et des observations qui précèdent, nous pouvons tirer les conclusions suivantes :

1° Barbey d'Aurevilly n'a pas été médecin, au sens universitaire et officiel du mot. Il n'avait pas le titre de docteur en médecine, ni celui d'officier de santé. A la différence de Sainte-Beuve et d'autres notoires « évadés » de la médecine, il n'a jamais été inscrit dans une Ecole de médecine, ni dans une Faculté. Néanmoins, il possédait une forte culture médicale, comme on en rencontre assez rarement chez les littérateurs. Il avait subi, étant jeune, l'influence de son oncle, médecin à Valognes. Il avait des qualités médicales d'observation et d'analyse. Les questions de physiologie l'ont toujours intéressé au plus haut point, comme en témoignent non seulement ses livres, mais sa correspondance et ses notes personnelles (*Disjecta Membra*). Il a laissé un certain nombre de portraits de médecins, ayant réellement existé ou imaginés d'après la forte prsonnalité de son oncle. Enfin, la plupart de ses romans présentent de véritables cas pathologiques, en conclusion desquels nous avons posé un diagnostic précis.

Pour toutes ces raisons, Barbey d'Aurevilly avait quelque droit d'écrire à son ami Trébutien : « Je suis médecin. » Ce n'était, à proprement parler, ni une fanfaronnade, ni une usurpation. Par atavisme et propre parenté,

il appartenait à la famille médicale. Et nous avons le droit de le considérer, par les nombreuses pages dont nous reproduisons quelques-unes, sinon comme un « médecin », du moins comme un « écrivain médical ».

2° Barbey d'Aurevilly n'était pas un névrosé. C'était seulement un « original », dont certaines excentricités vestimentaires, certains goûts exagérés de la couleur, certaines habitudes d'écrivain, constituaient un de ces cas « infracliniques », à mi-chemin entre la psychologie et la pathologie. Pendant la première moitié de sa vie, il a pu présenter certains signes d'hypersensibilité, mais qui ne constituaient pas des troubles fonctionnels proprement dits. On trouve, à un moment de son existence, un léger éthylisme et des signes de gastrite. Ces douleurs physiques caractérisées ne sont pas des symptômes de névrose.

Son hypersensibilité et son dandysme exagéré le conduisaient peut-être à un déséquilibre nerveux. Il s'en est corrigé aux environs de la quarantaine par un retour aux disciplines morales du catholicisme.

Dans son passé pathologique, on observe de fréquentes grippes et bronchites. Il a fait à quatre-vingts ans une première crise aiguë d'asystolie et il est mort dans sa quatre-vingt et unième année, après une nouvelle crise, marquée par des hémorragies, dues sans doute à un infarctus pulmonaire, et suivies de syncopes. Son agonie, douce et lucide, n'a été celle ni d'un alcoolique, ni d'un névropathe.

Ses antécédents familiaux offrent d'ailleurs de nombreux cas semblables de robustesse et de longévité.

ANNEXES

Barbey d'Aurevilly

ÉCRIVAIN MÉDICAL

A l'appui de notre thèse, nous avons réuni un certain nombre d'écrits qui sont la preuve évidente que Barbey d'Aurevilly possédait une forte culture médicale ou, pour le moins, médico-philosophique. La netteté du style, qui n'exclut ni l'élégance, ni même le panache, la propriété des termes, l'exactitude des observations, la précision des détails sont d'un grand écrivain qui avait l'esprit médical. A cet égard, la description de l'Asile d'Aliénés du Bon-Sauveur à Caen est un chef-d'œuvre. Le portrait du Dr Rocaché mérite de prendre place en cette galerie de portraits somptueux, dans l'art desquels excellait Barbey d'Aurevilly. Avec lui, l'histoire de la Médecine s'est enrichie de quelques très belles pages.

Le docteur Vastel

[Grâce aux indications de M. R.-N. Sauvage, archiviste du Calvados, nous avons retrouvé dans les *Mémoires de l'Académie Nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen* (année 1876), la biographie du docteur Vastel, par le docteur Denis-Dumont.

Jean-Charles-Edouard Vastel est né à Théville-Hague, près Cherbourg, le 25 novembre 1796. Il fit ses études au collège de Valognes, puis à l'Ecole de Médecine de Caen. L'ancienne Faculté ne s'était pas soumise au décret de la Convention du 25 septembre 1793, qui supprimait toutes les Facultés de Médecine et instituait les trois Ecoles de Santé de Paris, Strasbourg et Montpellier. Un enseignement médical continua d'être donné à Caen, jusqu'à ce que le décret de Napoléon de 1808 établit dans cette ville l'Ecole secondaire de médecine et de pharmacie.

Vastel alla ensuite étudier à Paris, où il subit d'abord l'influence de Broussais. L'éloquence du « Danton de la médecine » ébranlait la vieille Faculté de Paris. Il enseignait dans un petit amphithéâtre de la rue du Foin-Saint-Jacques. Une foule d'étudiants et d'auditeurs se pressaient à ses leçons comme à des réunions électorales. Vastel a raconté les ruses qu'il fallait déployer pour trouver une place, fût-ce « au haut d'une échelle ou sur le bord d'une fenêtre ».

Vastel se lia, plus tard, d'amitié avec Trousseau. Il fut reçu docteur après une thèse sur *La chaleur animale.* Trousseau le pressait de s'installer à Paris, mais il préféra revenir à Caen. Nommé médecin-adjoint du Bon-Sauveur, il fut le collaborateur du professeur Ameline, puis attaché à l'Ecole de Médecine de Caen en 1829, comme professeur de médecine légale. A la suite d'un accident bacillaire, il alla se soigner dans les Pyrénées, où il occupa ses loisirs à rédiger un *Guide des voyageurs et malades aux Eaux-Bonnes.* C'est d'ailleurs le seul ouvrage qu'on possède de lui. Il se remit et revint à Caen.

Professeur à l'Ecole de Médecine, médecin en chef des Hôpitaux, il devint directeur de l'Ecole, dont la chaire de pathologie interne lui fut confiée en 1837. « Son élocution claire et simple, son talent d'exposition nette et méthodique, ses leçons concises et substantielles » lui valaient l'admiration sympathique de ses jeunes auditeurs.

Il avait, comme médecin aliéniste, une réputation qui dépassait les limites du Calvados. Le docteur Denis-Dumont rapporte le cas d'un paralytique général poursuivi pour vol, auquel Vastel sauva l'honneur. On ignorait alors la nature spécifique et les caractères particuliers de la paralysie générale. Il s'agissait d'un homme qui occupait à Caen une position en vue et appartenait à une famille très estimée. Un soir qu'il était au théâtre, il fouilla furtivement dans la poche de ses deux voisins et enleva à l'un, un foulard, à l'autre, de l'argent. Arrêté et conduit en prison, il allait être traduit en correctionnelle lorsque le docteur Vastel s'entremit auprès des magistrats. « Un pareil vol dans pareilles conditions, leur dit-il, ne peut être que l'œuvre d'un fou. Vous pouvez en acquérir immédiatement la preuve. Faites-vous adresser une lettre par l'accusé; cet homme intelligent, distrait, ne mettra que peu ou point de ponctuation, il oubliera la plupart des monosyllabes, les conjonctions. »

L'épreuve justifia de point en point ces prévisions et le magistrat convaincu rendit la liberté au malheureux, qui mourut aliéné quelques mois plus tard, « dans l'asile de Bon-Sauveur ».

Un fait plus grave encore fit plus de bruit en 1836. Un homme avait été condamné à mort pour assassinat. Le Dr Vastel, ayant acquis la conviction qu'il était irresponsable, rédigea un mémoire et le fit parvenir à Orfila qui le remit à Louis-Philippe. Le roi, frappé par les arguments du médecin aliéniste, accepta le recours en grâce du condamné, qui ne fut pas exécuté.

A l'Ecole de Caen, le Dr Vastel fut l'ami de Rayer, le célèbre clinicien, qui était originaire de Saint-Sylvain (Calvados)[1] et qui fut à Paris le maître de Littré, le précurseur de Pasteur. A l'Hôtel-Dieu de Caen, Vastel eut pour internes deux futurs grands chirurgiens, Labbé et Tillaux.

Son savoir et son autorité étaient tels qu'il était devenu « le médecin du Calvados », comme son collègue et ami le Dr Le Prestre en était le chirurgien.

Le 23 septembre 1873, le Dr Vastel fut victime de l'épidémie de choléra qui sévissait à Caen.

« Le Dr Vastel, a pu écrire le docteur Denis-Dumont, restera l'exemple et l'honneur du corps médical de Basse-Normandie. »]

1. Le Dr Constant Le Charpentier, qui habite à Saint-Sylvain la maison natale de Rayer, a écrit sa vie. Cette biographie documentée, qui ne manquera pas de retenir l'attention des historiens de la Médecine, doit paraître prochainement en librairie.

LE DOCTEUR VASTEL ET L'ASILE DU BON-SAUVEUR A CAEN

[Extrait de *Memoranda* (Ed. Rouveyre et G. Blond, imprimeurs-éditeurs, Paris, 1883). — « *Premier Memorandum* » à Trébutien.]

Caen, Hôtel Langouelle, 3 *octobre* 1856.

Au dessert est venu le docteur V..., dont je ne connaissais que le profil. Ne m'avait pas remarqué autrefois (voilà pour ma chienne de fatuité), par conséquent ne m'a pas reconnu. — Très spirituel, léger comme un verre de champagne, — vicomte de J... pour le ton, le geste, la physionomie, l'intention, l'intonation de sa charmante plaisanterie; — le vicomte de J... complet, revenu au monde et médecin. Si cet homme-là n'a pas le scepticisme de son art, il est diablement fort, car il a les formes délicieusement détachées et légères du scepticisme. Je ne m'étonne pas qu'on soit spirituel en province, mais si *frisque,* si feu grégeois, c'est même rare à Paris! — Il doit me conduire demain au (B...-S...), me faire voir les fous et en particulier Des Touches, un héros de la chouannerie sur lequel j'ai un livre commencé, — un roman à la manière de Scott. Ce n'est pas le docteur qui m'a appris la folie de cet homme; je la savais, et d'ailleurs un personnage de *ce passé* tombe dans le domaine de l'histoire. L'intérêt des familles ne vient qu'après. Je ne vois pas, du reste, ce qu'il faut cacher d'une folie qui est le fait d'une noble ambition trompée et du ressentiment de grands services méconnus. Il n'y a de honte que pour les gouvernements ingrats qui furent cause de cette infortune.

4 *octobre, samedi.*

Levé de très bonne heure; — habillé de suite et d'un trait. — Le docteur V... devait venir me chercher pour me montrer les fous, dont il a le département au B...-S..., et je voulais qu'il me trouvât sous les armes. — Venu à neuf heures. — Partis en cabriolet pour le B...-S... — Vu huit cents fous à peu près. — Très intéressé par cette visite. — Le Docteur a eu la bonté de dire aux religieuses que j'étais un savant *étranger,* — un savant *étrange* plutôt! — Il y avait une religieuse, — celle qui sonnait la cloche, — qui ressemblait à ma mère, — à ma mère d'autrefois. — Je la vois partout depuis que je ne l'ai plus comme elle était, ma pauvre mère. — Vu, les uns après les autres, tous les degrés de la folie, depuis la folie jusqu'à la démence. — Le Docteur fait militairement ranger ses malades sur les quatre côtés des salles, avec les gardiens qui les maintiennent, et il passe la revue de tous, s'informant à la religieuse ou au gardien qui l'accompagne des besoins et des accidents du malade. — Il parle à ces aliénés

avec douceur et autorité, comme un général sur un front de bandière. — Si l'un d'eux (ils sont libres, chapeau ou casquette à la main) entre en fureur, deux hommes ou trois le prennent et l'emportent, comme une bonne emporte l'enfant qui crie, — c'est aussi vite fait. — Magnifique, presque magique de rapidité! — Comme j'admirais la manière preste dont se pratiquait cet enlèvement, le Docteur m'a dit que si l'on hésitait, si l'on avait une minute de faiblesse ou de retard, ils seraient *tous*, immédiatement, en pleine révolte et indomptables! — Ils seraient les maîtres. — J'ai pensé aux hommes d'Etat, — quelle bonne étude à faire ici de la répression des émeutes! — Les peuples se mènent comme les fous. — La folie ne change pas beaucoup, *en masse*, l'état des choses. — Fous ou sages, les hommes se mènent en bloc de la même manière, — un œil qui voit pour eux, et quatre mains que les forcent à obéir. — J'ai bien réfléchi : j'ai lu attentivement l'histoire. L'état de tutelle est normal à l'esprit humain, et la vue fausse des esprits modernes, c'est d'admettre que cet état de tutelle est transitoire et que la gloire de la civilisation est de le finir. — L'orgueil de l'homme le commence en Titan, mais il le termine en Jocrisse. La pointe de la pyramide d'un orgueilleux, c'est un niais.

Comme, dans l'humanité, les grandes passions sont rares, la folie furieuse est la moins commune chez les fous. — Ce qui m'a le plus frappé, le plus pénétré, ce qui m'a paru *inoubliable* d'impression, ce sont les fous tristes. — Il y en avait plusieurs parmi tous les autres gais, hébétés, bavards, *partis*, lesquels avaient des attitudes de désespoir, d'accablement, de ciel tombé sur leurs têtes, qui m'ont fait penser à quelques vers de l'*Enfer* du Dante; — parmi les choses tristes, je n'ai jamais rien vu de plus triste. — Quelles poses inouïes à étudier pour un sculpteur! Quelles admirables cariatides! Quels bas-reliefs! Quelles poses tumulaires! Tout cela marqué d'un caractère que je nommerai, mais que je n'exprimerai pas comme je viens de le voir, l'*intensité surhumaine de la douleur*. Surhumaine, en effet, puisque l'humanité est restée sous le coup, tuée dans sa partie intelligente et lumineuse. Quels fronts penchés, quelles torsions du cou sur la poitrine, quels entrelacements de bras par-dessus la tête, quelles manières d'être assis par terre ou de s'incruster dans le mur, ou de se tenir le visage entre ses mains ou ses genoux!! — C'étaient presque tous des gens grossiers, laids de galbe, *ords* de vêtements, des gens appartenant aux dernières classes de la société; eh bien, il y avait de l'*idéal antique* dans leurs poses. — Ils faisaient penser, j'ai dit déjà au Dante, mais à l'Hécube, mais aux femmes assises par terre qui commencent d'une manière si terrible le drame de Shakespeare, *Richard III!* — L'absorption en eux-mêmes, une absorption tragique, épouvantable, dévorante, tarit tout en eux, même le regard. — Sont les seuls parmi les fous qui ne regardent rien, qui ne prennent nul souci du monde extérieur. — Vous allu-

meriez l'incendie à leurs pieds qu'ils ne bougeraient pas! Passés à l'état de pierre stupide, au fond de laquelle suinte quelque chose qu'on ne voit pas et qui est le désespoir et l'insanité. — Leur immobilité est d'un *morne* qui fend le cœur. — Ils révèlent l'éternité du supplice par l'immobilité rigide de la pose. — Cela est incomparable d'effet. — Presque tous regardent la terre. Justification du mot, sublime d'observation, de Jean-Paul : « Quand on pense au passé, on regarde la terre; quand on pense à l'avenir, on regarde le ciel. » Ces fous tristes sont des malheureux, — la cause de leur folie est une douleur, un chagrin dans leur vie, — ils regardent la terre : ils n'ont plus d'avenir.

Vu les fenêtres du pavillon qu'habita *Brummell* dans les derniers temps de sa vie, — le *pavillon de Hanovre* de sa folie. — L'historien et le médecin de cet homme — qu'avait aimé George IV et qu'avait envié Byron — étaient là, à trois pas du dernier théâtre de ce dieu de la Mode, qui avait eu l'Angleterre pour théâtre, — et le médecin donnait à l'historien des détails si dégradants pour l'ancien *Beau*, que même ici, dans ce *Memorandum* intime, il est impossible de les répéter. — Ce pavillon est habité par les gens riches attaqués de manies douces ou mélancoliques, mais en restant dans les nuances *peu appuyées* de la mélancolie. — Le Docteur m'a fait voir un poète, — charmant de ton, de politesse *comme il faut*, d'usage du monde, de connaissances littéraires, ému, de bonne humeur, presque heureux, mais qui fait des vers *sans aucune espèce de sens quelconque;* — vous diriez des mots ramassés dans un dictionnaire, dont le vent tournerait les pages. — Ce poète est, je crois, un marquis, — l'air très aristocratique, superbe figure et très sympathique, — ressemble étonnamment à Chap..., qui est si beau. On dirait son père. — Cet homme a soixante-trois ans, — m'a donné deux pièces de vers de sa façon qu'il venait d'écrire, — écriture *honorable* et *franche* (je crois aux écritures comme aux physionomies), nulle trace d'égarement; mais les deux pièces, c'est de la folie en ébullition, et de la folie sans éclair!

Enfin vu mon *héros*, — celui pour lequel j'étais venu exclusivement au B...-S... — Il était assis sur un banc de pierre, sous l'arcade d'un galerie qui donne à la maison du B...-S... des airs d'ancien cloître. — Le Docteur est venu à lui en l'appelant par son nom; il s'est alors levé de sa place, nous a salués très poliment, et le Docteur a voulu, en restant à lui parler, me montrer ce qu'était devenue cette tête échappée aux coups de fusil, et pour laquelle la balle d'un Bleu vaudrait mieux actuellement que la vie. — Des Touches est complètement fou, mais il est trop organiquement fort pour être idiot. — C'est un homme que le temps a légèrement courbé, ou plutôt rapetissé, mais vigoureux, — l'air d'un marin de ces côtes qu'il a tant parcourues, où il a tant abordé du temps des Chouans! — Il était vêtu d'une grande veste d'une espèce d'alpaga brun, — une veste dans le

genre et la forme de celle des matelots, — le pantalon large de la même étoffe, — la cravate bleu clair, — et il avait une casquette. — Tout cela très propre, — oui, un matelot à terre, à *son* dimanche! — Voilà sa mise et sa tournure. — La figure est tannée, mais vermeille. Le sang de cet homme, — tempérament sanguin, nuancé de bile, — est jeune encore malgré son âge. — Le visage est étroit, mais assez régulier, — le nez en bec d'oiseau de proie; — ce qui lui reste de cheveux est blanc. — Nulle distinction que celle de la force. — Evidemment, cet homme n'est qu'un homme d'action, tout muscle, nerfs et volonté. — Il devait faire de l'héroïsme de troisième main, — ne pas commander, — porter une correspondance à travers tout et s'en tirer, — mais ce ne pouvait être un chef. — Il ne l'a pas été non plus.

Nous a appris qu'il était de Granville. Puis s'est mis à divaguer de la plus déplorable façon, disant au Docteur qu'il avait *deux mille ans*, lui, le Docteur, et autres folies; — puis, moi, je suis intervenu, et brusquement lui ai jeté au nez : « *Vous rappelez-vous votre enlèvement de la prison de Coutances, monsieur Des Touches?* » — Un éclair, non pas d'intelligence, mais de mémoire, a traversé son œil bleuâtre (ce qui, par parenthèse, a frappé et étonné le Docteur, qui le croyait dans l'impossibilité d'avoir même un souvenir), et il a dit que *oui*, s'est animé et m'a appris le nom — que je ne savais pas — de son juge, du juge qui l'avait condamné à mort, Le F... — « Et *Juste Le Breton*, lui ai-je dit, vous le rappelez-vous?... » — A répondu *oui* encore, mais évidemment l'éclair de mémoire était déjà passé, et il ne se *le* rappelait plus. — La divagation folle, et toujours en s'animant de plus en plus, est revenue. — Etonné « d'être enfermé *dans cette maison*, lui, le gouverneur de Caen depuis trente-trois ans! » — Préoccupation et cri de l'ambition trompée! — C'était le secret de sa folie! — L'avons quitté délirant, mais en très bons termes, — choisis, simples, corrects; — les habitudes de l'éducation imposant leur ancien langage à la folie. — Nous a quittés poliment, comme il nous avait abordés, et a repris son banc sous l'arceau de pierre. — Je me suis retourné pour le voir une dernière fois; — il était calmé, mais sa poitrine se soulevait encore; — ses yeux, bleus comme cette mer qu'il a tant regardée dans le calme, la tempête et les brumes, — ces yeux, qui perçaient tout et qui ne percent plus rien, étaient vaguement arrêtés sur les plates-bandes de fleurs rouges du jardin, qu'ils n'avaient pas même l'air de voir[1]!

---

1. A la fin de son beau roman *Le Chevalier des Touches*, édité pour la première fois à Paris, chez Michel Lévy, 1864, donc huit ans après sa visite au Bon-Sauveur, Barbey d'Aurevilly a publié un second récit, plus détaillé et différent par la forme, mais non par le fond, de la conversation arrachée à des Touches.

L'ancien chouan mourut d'une pneumonie à l'Asile du Bon-Sauveur, le 18 mai 1858, à l'âge de 78 ans (Etienne Dupont. *Le Véritable Chevalier Destouches*. Paris, Perrin, 1924).

Ai pensé au *Ferragus* de Balzac... — Presque même organisation, presque même folie, mais Ferragus est plus grand : — un si grand poète y a passé!

Une des plus touchantes images que j'aie remportées de cette visite, si intéressante pour moi, c'est la figure, l'attitude, la folie douce et imperceptible, le rêve plutôt que la folie d'un prêtre jeune encore, assis contre le mur, à l'air, dans le jardin, car il n'y avait pas de soleil. Le temps était du gris que j'aime, et s'harmoniait bien, ainsi que les fleurs du jardin, avec cette tête douce, un peu longue, presque blanche de pâleur sous sa calotte de velours noir, résignée, un peu égarée, mais pensive... pensive à quoi?... C'est le curé de M... Je n'ai pas voulu interroger le Docteur sur la folie de ce prêtre si poétique, et si aimablement souriant contre son mur. Son bréviaire reposait à côté de lui sous sa main blanche, amaigrie, et veinée d'un bleu appauvri... Il m'a semblé que l'Ange gardien de ce prêtre était à l'autre bout du banc et le regardait avec ses larmes d'ange, que j'ai vues parfois dans les yeux de quelques bonnes femmes sur la terre!

Revenu avec le Docteur, — regrettant de ne pas visiter les folles de l'établissement; mais M. V... n'est chargé que de la section des hommes.

Le docteur Rocaché

[Nous devons à l'obligeance de J. Defos du Rau, ancien député des Landes, et de Mgr Lahargou, supérieur de l'Institution N.-D. du Sacré-Cœur de Dax, d'avoir pu recueillir quelques détails sur le D[r] Rocaché, dont Barbey d'Aurevilly a brossé le magnifique portrait et fait le plus vibrant éloge. Il tenait le médecin des Landes en si grande estime que, dans une Lettre à Trébutien, du 18 juillet 1856, à propos de la mort de Dutacq (l'exécuteur testamentaire de Balzac), il écrit : « ...Il a été tué par sa propre force, par le sang, et aussi par une médication insensée. Je vous l'ai dit déjà. *Il fallait Rocaché et son calme génie au lit de ce malade, et probablement on l'aurait sauvé*[1]. »

A propos du D[r] Rocaché, qui exerçait à la Bastide d'Armagnac, Mgr Lahargou, originaire de cette commune, a bien voulu nous écrire : « ...Je n'avais que trois ans et demi quand le D[r] Rocaché est mort, mais j'ai souvent entendu parler de lui par des gens qui l'avaient connu et avaient été de ses relations, en particulier par ma mère... Je me souviens qu'un jour que le bon docteur avait été appelé près de mon père souffrant, je m'emparai de son chapeau qu'il avait laissé sur une chaise et que j'en couvris ma tête; il s'y enfonça jusqu'au cou, ce qui ne fâcha pas le docteur.

« De ce que j'ai entendu de diverses voix, il m'est resté dans l'esprit l'image d'un homme physiquement bien doué, de haute taille, d'une riche santé, exerçant la médecine comme un sacerdoce, tout dévoué à ses malades, d'un praticien dont la science médicale s'était étendue et fortifiée par l'expérience, un peu rude parfois, très bon au fond, généreux pour les pauvres, le type à peu près accompli du médecin de campagne.

« Je savais que Barbey d'Aurevilly l'avait rencontré sur sa

1. Ch. Buet. *Barbey d'Aurevilly*, p. 124.

route et qu'il avait été frappé par la physionomie physique et morale de ce médecin exemplaire.

« Barbey d'Aurevilly avait été attiré à la Bastide d'Armagnac par la baronne de Bouglon, une veuve encore assez jeune qui partageait son temps entre Paris et sa belle demeure la *Bastidienne*... »

C'est, en effet, Mme de Bouglon — l'*Ange blanc* — qui détermina la venue de Barbey d'Aurevilly en Armagnac et nous valut, indirectement, cette page splendide à l'honneur du Dr Rocaché.]

Extrait du « Deuxième Memorandum »

(*Port-Vendres*), *Mardi* 21 (*Septembre* 1858).

Nous avons appris hier la mort du docteur Rocaché, un des hommes de France peut-être le plus excellent dans son art. — Je l'ai connu en A... (Armagnac) où il vivait depuis cinquante ans, sans plus se soucier des capitales et de la gloire, pour lesquelles il était fait, que s'il avait été sans génie, qui est toujours (le génie), plus ou moins, une ambition. — Il était de l'Ecole de Montpellier, autrefois si fameuse, et il avait connu *Barthez*. — C'était un vrai et grand médecin. — Médecin avant tout, tandis qu'il y a tant de gens (et même de beaucoup de talent) qui, avant d'être médecins, sont physiologistes, anatomistes, vitalistes, etc., etc. — Il ne faisait pas de livres, — trop grand praticien pour cela, et par la raison qu'étant toujours sur la brèche, c'est-à-dire au lit du malade, il n'avait pas le temps de *faire des phrases* pour le public ou les Instituts, qui sont aussi des publics. — D'ailleurs, l'âme de cet homme était logée là où les autres âmes ne pénètrent pas. Il est impossible de dire à personne quel motif, passion, sentiment ou manie, l'avait, tout jeune, fixé dans ce désert des Landes qu'il n'a jamais quitté. — On l'appelait le *Médecin des Landes*. — Peut-être n'était-il que médecin, et ne jouissait-il que par la *vocation satisfaite*. Or, il y avait des malades dans les *Landes* comme partout, et c'était assez pour intéresser sa vie et pour ne la déplacer jamais.

Il est mort à plus de quatre-vingts ans, et on peut dire de lui qu'il a vécu par la force de son génie et par la perpétuelle surveillance de lui-même, car il était né faible, petit, délicat comme la plus délicate des femmes, et il a passé soixante ans, peut-être, à cheval, par tous les mauvais chemins des *Landes* et les mauvais temps, et la nuit et le jour! — La vie du médecin de campagne est pire, en fatigue, que celle d'un officier de cavalerie ou d'un postillon. — Quand je l'ai connu, il n'avait plus qu'un souffle, mais jamais le plus habile flûtiste n'a conduit son haleine dans son instrument comme lui conduisait son souffle de vie. Je l'appelais le docteur *Pneuma*. Les Grecs croyaient que l'âme était un souffle, mais moi, je crois que le souffle de mon docteur

Pneuma était une âme, une âme pleine d'impersonnalité, de patience et de sagesse. Il était né violent, à force de nerfs, mais, *éolien* d'impression par sa délicatesse de femme (il devait ressembler à sa mère). Quelle colophane il avait passée sur ses *chanterelles* nerveuses pour les adoucir jusqu'à leur étonnante suavité. On dit qu'il avait aimé les femmes longtemps et que les jupons rouges des Landes, qui sont les jupes de dessous, le connaissaient aussi bien que les jupons noirs, mais je ne croirai jamais au libertinage dans un pareil homme! — Le libertinage de l'abeille qui cueille des fleurs, — voilà tout! — il a butiné ici et là quand son souffle ardent avait l'ardeur de toute jeunesse; et puis, le souffle s'est détiédi et il a fini par devenir pur — quoique curieux et vif encore peut-être — des indiscrétions de Zéphyr! Tout cela très *modulé*, comme toute sa vie, à cet homme, qui savait ce que c'est que les sensations!

S'il n'avait pas été spiritualiste, il aurait été le plus habile et le plus profond des Epicuriens, mais il était spiritualiste, et c'est même le spiritualisme qui l'a rendu, en ces derniers temps, au christianisme, dont ses études spéciales, sa vie occupée, et les influences humaines qui nous passent sur la tête à tous, l'avaient un peu, et longtemps, écarté. Il avait traversé une époque effroyable pour l'impiété et le *mauvais ton dans l'impiété*, l'époque du Directoire et de l'Empire, cet arrière-faix de la philosophie du XVIIIe siècle. Mais il était dans les Landes et à *ses malades* avec la spiritualité de l'Ecole de Montpellier autour du cerveau, et il échappa aux doctrines qui pourrissaient tout, alors, dans les sciences naturelles et physiques; aussi, quand plus tard la réaction se fit, se trouva-t-il de niveau avec la réaction. Il lisait *Tessier* et y prenait grand goût. D'ailleurs, très au courant de la *littérature de sa science*, et, quoiqu'au fond des Landes et dans la bourgade la plus prosaïque, la plus plate et la plus ignorante, suivant, de cet œil lucide qu'il avait dans l'esprit comme dans le visage, les observations et les progrès de la médecine générale en Europe et dans le monde. Et il la jugeait d'autant plus haut qu'il ne tenait à rien, ni par les relations ni par les Académies, et qu'il ne voyait que la vérité.



Les services qu'il a rendus, l'imposante réputation qu'il avait, depuis Bordeaux jusqu'aux Pyrénées, le respect de sa science parmi les hommes qui la cultivent, tout cela était grand, et le souvenir s'en gardera longtemps, malgré la précipitation avec laquelle l'homme se porte à l'oubli et à l'ingratitude! Mais, hélas! il n'appartiendra pas à la grande histoire, et, dans un siècle, par exemple, qui saura qu'un homme supérieur comme lui — un grand médecin digne des plus grandes époques — aura existé?... Nul ne le saura. — Mort tout entier, comme ces hommes qui portent tout dans leur tête et l'emportent, sans avoir jamais déposé, dans un livre ou un commenatire, le fardeau de leur supériorité!

Quand je l'ai connu, c'était un petit vieillard pâle, mince à se rompre, dont le corps flottait dans une longue redingote bleue dont les manches très larges et à parements à *bottes*, comme on disait autrefois, laissaient passer deux petites mains, d'un blanc nacré, et azuré par les veines, très spirituelles, très fines, très *artistiques*, comme dirait le capitaine d'*Arpentigny*, notre grand chiromancien; — des mains d'un toucher presque incorporel, faites, de toute éternité, pour palper l'infirmité et la souffrance et interroger les frêles balanciers de la vie. — Le corps, à l'œil, n'existait pas, il ne se révélait que par ses mains, qui devaient se *fondre* dans l'accouchement pour tenir moins de place et *subtiliser* (belle expression du peuple) le secret des artères. Le visage, qui avait été très beau (d'une beauté tout à la fois sagace et placide), était long et mince, avec un nez d'une finesse et d'un mouvement de narines qui, seul, l'aurait fait nommer le Docteur *Pneuma*, quand l'être tout entier de cet homme, fragile et puissant, n'aurait pas eu la diaphanéité d'un souffle. Ordinairement coiffé d'un bonnet de soie noire, par-dessus un bonnet de coton, lequel laissait échapper vers la tempe une mèche de cheveux, luisants et purs comme l'argent, il ressemblait à quelque alchimiste occupé de choses surnaturelles, et, comme tous les hommes d'une physionomie très noble, qui transmutent les choses en les portant, il donnait je ne sais quelle noblesse à ce bonnet de soie noire, si grotesque sur les têtes communes. Pour mon compte, je n'aurais pas plus respecté la calotte du *Grand Corneille* que ce bonnet noir!

Le visage, d'un blanc de porcelaine, aigu dans l'en bas comme celui des êtres plus intelligents que passionnés, s'élargissait dans l'en haut, et un front étoffé et dont on sentait la voûte, largement développé sous les deux bords des deux bonnets, couronnait bien ce visage, âme et esprit bien plus que chair. — Il était sillonné de rides qu'on appelle les *marches du palais* et qui sont les rides ordinaires des esprits droits, le sillage de la vie sans bouleversements et sans tempêtes! — Les yeux, pleins de lumière et très doux, étaient ceux d'un *voyant* inaltérable. C'étaient de ces yeux dont la couleur disparaît dans la physionomie. — Mais le trait caractéristique du docteur Rocaché était la bouche, fine comme tout le reste de sa personne et démeublée par le Temps, qui n'y avait laissé qu'une grande palette blanche, laquelle y brillait dans un charmant rire silencieux, plus spirituel cent fois que s'il avait été sonore! Ce rire, sans vibration et pour les yeux, — qui rappelait le rire de *Bas de Cuir* de *Cooper*, appuyé sur un fusil de chasse, mais qui s'idéalisait sur les lèvres de cette créature transcendante, — donnait à mon docteur *Pneuma* quelque chose de mystérieux, de solennel, et d'étrangement comique tout à la fois. Evidemment, il avait pris l'habitude de ce rire au lit des malades, dans ces chambres où tout bruit doit s'éteindre, où l'on marche sur la pointe du pied et où l'on parle bas. — Le

Docteur *riait bas.* Dans l'instantanéité du rire (tout ce qui semble le plus involontaire), cet homme, de vocation si spéciale, se retrouvait médecin!

Je ne crois pas que pour un romancier qui voudrait peindre, avec les nuances les plus *décomposées,* la médecine, le génie médical incarné dans un homme, on pût trouver un type plus riche, plus *varié,* plus *un,* et plus complet.

Le docteur Tessier

[Cette étude, parue d'abord dans le *Pays*, le 4 février 1856, a été reproduite dans le premier volume de la collection « Les Œuvres et les Hommes »: *Les Philosophes et les Ecrivains religieux* (Paris, Amyot, 1861). Elle montre à quel point Barbey d'Aurevilly s'intéressait aux questions médicales et médico-philosophiques. Il connaissait les œuvres de La Mettrie[1] et de Cabanis, dont son oncle Pontas du Méril était le disciple. Il admirait Broussais, qu'il appelle « le tribun médical ».

[Jean-Paul TESSIER, né à Nonancourt (Eure) en 1811, fut d'abord un brillant élève de Dupuytren. Interne en 1832, il fut reçu docteur en 1836, après une thèse sur le *Mode de propagation de l'Infammation et de ses produits.* Il échoua au concours de l'agrégation, mais fut nommé médecin des Hôpitaux. Précurseur de la Société Médicale d'enseignement des Hôpitaux, il ouvrit un cours à l'Hôtel-Dieu, mais dut cesser ses leçons parce qu'il y professait des opinions catholiques et défendait les doctrines de l'homéopathie. Il continua son enseignement dans des cercles privés et fonda un journal l'*Art médical.* Tessier est mort à Paris en 1852.

Barbey d'Aurevilly attribue au Dr Tessier le mérite d'avoir préparé la réaction spiritualiste en médecine. Tessier a été, en effet, l'un des artisans de ce grand mouvement intellectuel[2] et médical qui sera illustré, plus tard, par les noms de Claude Bernard, de Trousseau, de Grasset, et qui, dégageant la médecine du

---

1. Sur *La Mettrie, précurseur de la Médecine expérimentale,* v. notre étude de la *Chronique Médicale* (1er octobre 1929).

2. Parmi les disciples de Tessier, il faut citer le Dr Charles Ozanam, frère de l'illustre fondateur des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul (Cf. *Le Docteur Charles Ozanam*, ancien bibliothécaire de l'Académie de Médecine, ancien chirurgien de l'Hôpital Saint-Jacques, par le Dr LANDRY. Paris, Bloud, s. d. hors commerce).

matérialisme pour la replacer sur le seul terrain scientifique de l'observation et de l'expérimentation, tracera « les limites de la biologie », affirmera l'autonomie des forces vitales et des droits de l'esprit.

Si Barbey d'Aurevilly a eu raison de rendre hommage à Tessier, il est un nom, cependant, qu'on ne saurait injustement passer sous silence, c'est celui de Philippe Buchez. Sans doute, Buchez fut avant tout un sociologue et un homme politique. Il est surtout connu comme tel. Mais Buchez, médecin et philosophe, qui avait ouvert un cours libre de médecine dans lequel il professa des leçons curieuses de neurologie, a, le premier, réagi avec vigueur contre les doctrines matérialistes qui étaient enseignées quasi officiellement à la Faculté de Paris[3].

Enfin il serait injuste de ne pas citer les noms de Laënnec et de Récamier. Leur œuvre fut strictement médicale, mais leur exemple reste éloquent, au point que Laënnec a pris figure de « patron spirituel ».

Barbey d'Aurevilly semble avoir méconnu, sinon ignoré, Laënnec. Ce n'est pas surprenant. Toutes les sympathies de son oncle allaient à Broussais, l'implacable adversaire du génial médecin breton.]

I

Les *Etudes de Médecine*[1], dont M. le docteur Tessier a publié la première partie, sont, avant tout, un livre de discussion ardente, sous des formes sévères, une polémique corps à corps et mortelle contre des hommes célèbres et des doctrines malheureusement professées; mais cette discussion est, en bien des points, si détaillée et si spéciale, le langage qui l'exprime est d'une propriété si technique et si profonde qu'au premier abord elle semblait, par cela même, échapper à notre examen. C'est à la réflexion seulement que nous avons compris qu'un livre de cette importance et de cette portée ne pouvait être passé sous silence. Les Etudes de M. le docteur Tessier n'intéressent pas, en effet, que les hommes d'une science déterminée. Elles méritent d'être signalées à l'attention de tout ce qui pense.

Elles s'appuient sur ces grandes généralités qui soutiennent tout, dans le monde intellectuel et moral. A travers les lignes droites ou les sinuosités de l'argumentation supérieure de

3. Cf. FOISSET. *Vie de Lacordaire*. Tome I, p. 452. Paris, Lecoffre, 1873.
1. *Etudes de médecine générale*. — Première partie.
De l'influence du matérialisme sur les doctrines médicales de l'École de Paris. — De la fixité des essences et des espèces morbides, par J.-P. Tessier, médecin de l'hôpital Beaujon.

M. Tessier, on voit que l'esprit de ce redoutable discuteur doit fomenter, depuis longtemps déjà, une vaste théorie de son art, et il est impossible de ne pas tenir compte de ce qu'on aperçoit d'un système qui, sans doute, se dégagera plus tard, avec la double force de ses développements et de son ensemble. Si nous pouvions, par le peu que nous en dirons aujourd'hui, avancer le moment où ce système parachevé et complet sortira de l'esprit auquel il a donné tant de résistance et de vigueur contre les tendances d'un enseignement vicieux et funeste, nous croirions avoir fait assez. Les prétentions du temps actuel sont philosophiques. C'est dans ces prétentions qu'il faut le saisir pour le redresser. L'Esprit philosophique a mis partout sa main insolente; il faut partout la lui couper. Sous prétexte d'indépendance, il a brisé la chaîne des traditions dans toutes les directions de la pensée. En histoire, il a faussé les faits à l'aide d'interprétations mensongères, et il a inventé des philosophies de l'histoire. M. Tessier est un de ces fermes esprits qui ne donnent pas dans ces majestueuses niaiseries. Il est de ceux qui croient que sur tous les terrains, — en médecine comme ailleurs, — l'Histoire doit faire taire la Philosophie et tient en réserve des réponses et des solutions toutes prêtes, quand la Philosophie n'en a plus.

Et qu'on n'infère pas de ces paroles que M. le docteur Tessier est impropre à ce qu'on appelle les choses de la Philosophie et qu'il a pour elle ce dédain qui est l'hypocrisie de l'impuissance. On se tromperait assurément. M. Tessier est, au contraire, une intelligence philosophique. C'es un métaphysicien d'un ordre élevé. Le livre dont nous parlons en fait foi. Il aime et il invoque la métaphysique. Il la trouve dans l'esprit humain et il ne veut point qu'on l'en arrache. Il en maintient la nécessité. Il en reconnaît la grandeur, quand la plupart des médecins modernes, métaphysiciens pourtant, malgré eux, et aveugles, l'insultent et la repoussent comme un piège plein de trahison que l'esprit humain se tend à lui-même. Seulement, tout métaphysicien qu'il puisse être, l'auteur des *Etudes de Médecine générale* est encore plus traditionaliste que philosophe, et il laisse à sa vraie place la métaphysique dans la hiérarchie de nos facultés et de nos connaissances, en homme qui sait que, sans l'histoire, les plus grands génies philosophiques n'auraient jamais eu sur les premiers principes que quelques sublimes soupçons... M. le docteur Tessier, qui croit à la science médicale, qui la défend contre les invasions sans cesse croissantes de la physique, de la chimie et d'une physiologie usurpatrice, donne pour chevet à ses idées le récit Moïsiaque, dont tout doit partir pour tout expliquer, et l'enseignement théologique et dogmatique de l'Eglise. En plein dix-neuvième siècle, lui, médecin, il se fait hardiment scolastique, et, comme le robuste et beau pasteur du tableau de Robert, accoudé si grandiosement contre son attelage, l'auteur des *Etudes de Médecine générale*, appuyé sur le front puissant du *Bœuf de Sicile*, oppose fière-

ment saint Thomas d'Aquin à Cabanis. Il appartient donc à ce groupe d'esprits qui pensent que la Renaissance et l'expérimentalisme de Bacon ont détourné les sciences, aussi bien que les lettres, de la voie qu'elles doivent suivre au sein d'un civilisation chrétienne, et qui sont décidés à mourir ou à ne jamais vivre dans la popularité de leur siècle, pour les y faire rentrer, si Dieu lui-même ne s'y oppose pas. Avec le genre d'occupations et de préoccupations auxquelles M. le docteur Tessier a dévoué sa vie, on peut s'étonner qu'il fasse partie de ces « derniers Romains » qui périront probablement à la peine et à l'honneur de la vérité; mais, s'il y a une raison pour être surpris, il y a en a une autre pour approfondir et pour admirer.

De tous les esprits, en effet, qu'a faussés et corrompus le sensualisme de la Renaissance et l'expérimentalisme de Bacon, qui en a été la doctrine, les médecins ont été et sont encore, par le mode séculaire de leur enseignement, les plus profondément atteints. C'est qu'on ne touche pas impunément sans précaution à la matière! L'Hercule intellectuel n'est pas comme l'Hercule de la chair. Il meurt de son baiser à la terre. Quand il l'étreint trop fort, il étouffe dans toute cette poussière sa vigoureuse spiritualité. Aveuglés par leur long tête-à-tête avec des organes et des phénomènes, la plupart des médecins ont, depuis Bacon et son observation raccourcie, dégradé la science dont ils relèvent, et ils l'ont réduite à n'être plus qu'un empirisme superficiel et grossier. Le Matérialisme païen qui, en renaissant, devait reparaître plus monstrueux que la première fois, puisqu'il renaissait dans une société chrétienne, est scientifiquement plus grand dans les écrits de Van Helmont et de Boërhaave qu'il ne l'était, par exemple, sous la plume d'Hippocrate et les traditions de l'Ecole de Cos. Filtrant partout, comme la boue du Nil, dans les inspirations des poètes, dans les chefs-d'œuvre des artistes, dans les mœurs des classes élevées, pour retomber de là dans les peuples, comme de l'élégante cuvette d'une fontaine l'eau ruisselle dans les profondeurs d'un bassin, le Matérialisme, qui cherchait son lit, en a enfin trouvé un, qui semble éternel, sur le marbre des amphithéâtres. En supposant que l'intelligence humaine soit un jour nettoyée de cette doctrine immonde, les médecins seront les derniers à en essuyer leur pensée. A prédire cela, croyez- le bien, il n'y exagération, ni imprudence, et la preuve en est dans le livre que M. Tessier publie aujourd'hui. Nous l'avons lu et nous en sommes resté accablé. On y trouve exposées et réfutées les doctrines des professeurs les plus influents sur l'enseignement et sur l'opinion, et ces doctrines sont matérialistes — immuablement matérialistes, — comme si nous étions au lendemain de la Renaissance ou à la veille de la Révolution française!

Il faut dire cela et le dire bien haut! Nous avons donc vécu en vain. Les cynismes du XVIIIe siècle en débauche d'esprit comme de mœurs, n'y ont rien changé. Les honnêtes gens ont eu horreur

et dégoût, mais l'horreur n'a pas monté plus haut que le cœur. La Science probablement trempe la tête dans un Styx, comme le corps d'Achille, afin de faire à ses enfants un sentiment moral invulnérable, et (le croiront-ils, ceux-là qui ne sont pas médecins?) le Matérialisme a continué d'être à peu de chose près, à cette heure, ce qu'il était quand Lamettrie publiait cette *Histoire naturelle de l'Ame*, qui fit tant de bruit, et cet *homme-machine* qui n'en fit pas moins! En ce temps-là, les habiles et les modérés du Matérialisme dirent que Lamettrie avait l'esprit un peu dérangé; et, pour se consoler, il s'en alla, Triboulet de la philosophie, bouffonner chez le roi de Prusse. Mais Cabanis allait naître, Cabanis, qui, sous une phraséologie encore plus lâche que honteuse, devait nous donner la pensée comme une sécrétion du cerveau!

Pour ma part, doctrinalement parlant, je ne vois pas nettement qui vaut le mieux de Cabanis ou de Lamettrie. Quant à la politique mise au service de la doctrine, c'est différent! Cabanis, qui a la froideur et les insinuations du serpent, est à coup sûr très supérieur à Lamettrie, entraîné par une expression à outrance et un tempérament désordonné! Blafard et douceâtre écrivain, élégant, mais à la manière des Incroyables de son temps, appliquant aux matières philosophico-médicales la rhétorique effacée de son ami Garat Cabanis, malgré une médiocrité foncire, a laissé un sillon profond que d'autres ont fécondé et a exercé une influence décisive sur l'enseignement en France, tel qu'il est encore aujourd'hui.

Comme le remarque M. Tessier avec infiniment de justesse, Cabanis, qui avait contre l'Eglise et les idées religieuses les haines perverses de son époque, voulait, dans la civilisation de l'avenir, remplacer les prêtres, dont le rôle était fini (pensait-il), par les vingt mille médecins qui allaient toucher en haut et en bas à toutes les réclamations de la société moderne et la gouverner en la retournant sur son lit de douleur. Le plan n'était pas mal combiné. Il valait mieux que la prêtrise des philosophes de l'avenir investie depuis par MM. Cousin, Saisset et Simon. Ce plan aurait, s'il avait vécu, ravi d'espérance Condorcet. Sans le chrétien Napoléon, qui se mit tout à coup à faire les affaires de Dieu, et quelques esprits du plus haut parage, comme le vicomte de Bonald, qui, par parenthèse, traita Cabanis dans ses *Recherches philosophiques* comme plus tard M. de Maistre traita Bacon, le Matérialisme passait presque à l'état d'institution politique. Nonobstant l'effort de ces grands hommes, — de ces grands spirituels, — il resta au fond de l'enseignement, en s'aplatissant, il est vrai, en y rampant, en s'y coulant comme un reptile, mais il y resta.

Un jour, la Philosophie générale eut assez de cette auge et releva le front. Les philosophes du XIX[e] siècle réagirent contre les philosophes du XVIII[e]. La Romiguière abolissait Condillac.

M. Cousin, toujours poli, en sa qualité d'éclectique, effaçait Locke... d'un coup de chapeau. Galvanisé un instant, le Spiritualisme cartésien disparut bientôt dans ce vaste trou de *formica-leo,* cette logique d'Hegel qui tue la pensée par le vide. Au milieu de tout ce mouvement, le Matérialisme médical ne bougeait pas. Il laissait dire et faire et se transformer la Philosophie. Comme le voyageur de la Fable, craignant que le vent ne fût pas pour lui, il serra son manteau autour de sa personne, et si bien, qu'à moins de le regarder de fort près, on ne pouvait le reconnaître. C'était son salut. Il ganta sa main et masqua son visage et l'on vit jusqu'à ce lion de Broussais dont Pariset disait : *Quœrens quem devoret,* devenu tout à coup d'une prudence antipathique à son génie, mettra une sourdine à sa voix rugissante et inventer, pour mieux cacher le secret de la comédie, ce mot d'*ontologie,* qui signifiait toutes les chimères et toutes les sottises de la religion, de la métaphysique et de la spiritualité!

Or, si Broussais s'humiliait ainsi, Broussais, le plus superbe esprit qui se soit jamais posé sur des griffes entre-croisées à la *guisa di leone,* comme dit le poète, on se demande ce que durent faire les hommes qui vinrent après lui et dont l'audace n'était pas comme la sienne mesurée à la grandeur de l'intelligence. Eh bien! ce qu'ils firent, M. le docteur Tessier s'est donné la mission de nous l'apprendre, en leur répondant. Il a choisi, sous le masque fin d'une phrase éteinte, qui jette de la cendre par-desus la flamme, afin qu'on ne crie pas « au feu! », la doctrine, l'immuable doctrine, qui a bien pu modifier des vues de détail, mais qui est la même dans ses conclusions qu'aux jours où elle ne se cachait pas. Encore une fois, nous ne pouvons entrer dans cette robuste et longue discussion qu'il faut prendre où elle est, c'est-à-dire dans le livre de M. Tessier. Les problèmes sur lesquels roule tout l'enseignement médical y sont examinés avec les solutions qu'en donnent les professeurs actuels, dont on cite les noms, les discours et les livres. Méconnaissance de la nature spirituelle de l'homme qu'on définit *un mammifère monodelphe bimane,* et rien de plus, négation de l'unité de la race humaine, affirmation de l'activité de la matière, confusion de la physiologie et de l'histoire naturelle, au mépris des traditions médicales, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, enfin l'opinion qui implique le matérialisme le plus complet : « Que la vie ne doit pas être considérée comme un principe, mais comme un résultat, *une propriété dont jouit la matière, sans qu'il soit nécessaire de supposer un autre agent dans le corps* », toutes ces solutions et beaucoup d'autres de la même énormité sont attaquées et ruinées de fond en comble par le rude jouteur des *Etudes.*

Il suit avec une longueur de vue et une implacabilité de logique, auxquelles rien n'échappe, les conséquences de ces doctrines dont la science est empoisonnée, et, Dieu merci! il n'est pas au bout de son travail, puisque nous n'avons aujourd'hui

que la première partie d'un ouvrage qui devra montrer, dans tous les rameaux de l'enseignement, la filiation de ces erreurs. MM. le docteur Tessier n'est pas uniquement occupé de *spiritualiser* l'instruction et de tenir compte de la magnifique duplicité humaine, et même dans l'intérêt de l'observation physiologique; il va plus loin et plus haut... « Le rationalisme dogmatique, dit-il, ne saurait coordonner les phénomènes physiologiques et comprendre les rapports de la physiologie et de la médecine, mais, sur le terrain de la pathologie, ce rationalisme devient la négation de toute vérité. » Ainsi, comme on le voit, l'enseignement n'est pas seulement matérialiste; il est de plus arbitraire et antimédical, et l'habile écrivain le prouve avec une rigueur dont, certes, il n'avait pas besoin aux yeux de ceux qui savent jusqu'où peut porter une idée. En effet, les doctrines matérialistes sont scientifiquement ce que sont, politiquement, les doctrines démagogiques, troublant également la tradition, et les unes violant aussi bien l'histoire, dans le monde des idées, que les autres, dans le monde des faits!

Et ici nous touchons au plus beau côté d'un livre qui nous en promet un autre, dégagé de toute polémique, et par cela plus grand... Esprit historique comme on doit l'être avant d'être métaphysicien, M. le docteur Tessier ne fait point la guerre sans savoir comme il fera la paix. On a eu de fort grands critiques pour la critique elle-même, et qui, comme Bayle, appuyaient leurs têtes d'or sur l'argile d'un scepticisme toujours près de s'écrouler, mais M. Tessier est or de partout. S'il veut détruire le physiologisme moderne, il sait aussi ce qu'il veut mettre à la place, et c'est précisément ce qu'il y était. Le plus bel effort des esprits vigoureux est de renouer les traditions, en toutes choses, quand elles ont été rompues; c'est de se rattacher à ce passé qui est toujours une vérité ensevelie. Les chefs de dynastie le savent bien, qu'il n'y a rien de plus difficile et de plus grand! M. Tessier, qui est peut-être, à sa manière, un chef de dynastie, — car, ou nous nous trompons beaucoup, ou il a toute une famille d'idées puissantes à établir, — M. Tessier est une de ces intelligences qui travaillent à renouer la chaîne des enseignements scientifiques, et jamais il ne nous a paru plus heureux dans son effort qu'en posant (pourquoi n'est-ce que de profil) la grande question de l'immuabilité des maladies. Le physiologisme, qui règne encore, quoique son conquérant ne soit plus, a inventé un état de santé qui ressemble fort à ce qu'était l'état de nature chez les publicistes du siècle dernier. En identifiant comme il l'a fait, la maladie avec le symptôme ou la lésion, il a supprimé la maladie et, de cette façon, il a bouleversé tout ce qu'on savait et tout ce qui était force de loi sur cette question fondamentale. « Le mot *nature* vient du mot *nasci*, dit M. Tessier avec la simplicité de la lumire, par conséquent, «toutes les fois qu'une question de nat ureets posée, la question de nature est posée,

elle implique à 'instant même une question de leur origine et par suite de l'origine du mal. »

Réduit à ses seules forces et répugnant à regarder au fond de l'histoire, le rationalisme devait considérer ces questions comme vaines et insolubles et il n'y a pas manqué; en cela au-dessous de l'antiquité païenne, qui ne connaissait pas Bacon, mais qui n'en savait pas moins observer et combien, Hippocrate, en effet, ce vieillard divin, — car l'Histoire, pour honorer ce grand observateur, n'a trouvé rien de mieux que de l'appeler comme le vieil Homère — avait reconnu l'immutabilité des maladies quand il s'écriait avec le pressentiment d'une révélation : « Il y a là quelque chose de Dieu (*quid divinum*), » et quand aussi Démocrite, tenant de plus près la vérité, écrivait ce mot singulier : « L'homme tout entier est une maladie », comme s'il eût deviné ce dogme de la chute après lequel il n'y a plus rien à l'horizon de l'Histoire, ni à l'horizon de l'esprit humain!

C'est cette immutabilité des maladies, niée et méprisée comme de grandes traditions, à cette heure, que M. Tessier a osé relever et soutenir. Il a choisi cette forte thèse parce qu'il l'a rencontrée sur la route de ses déductions, mais surtout parce que, triomphante, elle entraînerait la ruine du matérialisme, — sa ruine définitive — sans que dans ses débris il pût retrouver une pierre pour se faire un bastion. L'immutabilité des maladies s'explique par les prédispositions morbides; les prédispositions morbides par une hérédité qui, elle-même, confine à un état antérieur dont l'homme n'est sorti qu'en se laissant criminellement tomber. Tout cela n'est pas nouveau; mais rappelez-vous le mot de Pascal, vous qui avez au moins le respect des noms écrasants, et taisez-vous! Le nœud de notre condition, écrivait le penseur terrible, prend ses retours et ses replis dans cet abîme, de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère est inconcevable à l'homme. Provoquer par des livres supérieurs, comme l'est celui de M. Tessier, le retour aux idées spirituelles et chrétiennes dans l'enseignement de cette science immense, — la médecine, — ce n'est donc pas de l'invention, mais c'est mieux. « C'est la pyramide renversée sur la pointe et replacée sur sa base », comme le disait ce grand écrivain qui, pour son compte, a fait si bien un jour ce qu'il avait dit.

M. Flourens[1]

[Chapitre XXV du premier volume de la collection « Les Œuvres et les Hommes » : *Les Philosophes et les Ecrivains religieux* (Paris, Amyot, 1861).]

[Pierre-Jean-Marie FLOURENS, né à Maureilhan (Hérault), le 15 avril 1794, mort à Montgeron (Seine-et-Oise), le 6 décembre 1867. Reçu docteur en médecine à Montpellier, à l'âge de 19 ans. Vint à Paris, avec pour toute fortune une lettre de recommandation à Cuvier. Le savant naturaliste protégea Flourens et l'aida à compléter ses études.

Flourens s'affirma bientôt par ses recherches et ses vues personnelles en physiologie. C'est lui qui découvrit les fonctions du cervelet. Ses expériences sur le système nerveux sont célèbres (le pigeon de Flourens).

Il succéda à Cuvier comme professeur au Collège de France et secrétaire perpétuel à l'Académie des Sciences. Il fut élu contre Victor-Hugo à l'Académie française, où plus tard Claude Bernard lui succéda.]

I

Si M. Flourens n'avait qu'une seule importance, — s'il n'était qu'un savant d'un ordre supérieur, enfermé dans la carapace d'une grande spécialité, impénétrable à tout ce qui ne serait pas savant, sinon du même niveau que lui, au moins du même courant d'études, — nous ne nous hasarderions point à vous en

1. *Les Œuvres de M. Flourens,* chez Garnier frères.

parler... Nous laisserions aux livres purement scientifiques ou aux Mémoires de l'Académie, dont il est le secrétaire perpétuel, à vous entretenir de ses découvertes en anatomie et de ses travaux en physiologie et en histoire naturelle. M. Flourens, heureusement pour lui, — encore plus heureusement pour nous, — n'est pas qu'un savant considérable et officiel. C'est aussi un lettré, un lettré autant qu'un de nous. C'est un lettré qui reporte sur la science, pour en adoucir l'austérité et sans rien diminuer de sa beauté profonde, tout ce que le Génie littéraire peut donner à la pensée d'un homme, de clair, d'élégant et de doux.

Et ces trois mots caractérisent très bien, je vous assure, le genre de talent de M. Flourens, — de cet homme qui aurait pu, ma foi! être pesant sans se compromettre, tant il savait de choses! et qui s'en est si bien gardé!

Mon Dieu! oui, il aurait pu être pesant tout comme un autre. Il est savant. Il a donné à la science toute sa vie, et, vous verrez tout à l'heure, la science a très bien agréé ses hommages. Elle l'a rendu heureux. Elle ne l'a point traité comme un de ses *patiti* inféconds qu'elle traîne quelquefois après elle, et cependant il n'a pas eu la fatuité de son bonheur, car la fatuité des savants heureux, c'est la lourdeur... une lourdeur gourmée, épatée, infinie. C'est leur turcarétisme, à eux! Au contraire, il a été léger, mais léger comme un ignorant charmant qui n'a pas autre chose à faire que d'avoir de la grâce, de temps à autre, et de se montrer spirituel! M. Fleurens n'est point un érudit à l'allemande, quoiqu'il soit de l'Académie de Munich et de bien d'autres Académies. C'est un érudit des plus français, qui n'a pas perdu, comme tant d'autres, en cultivant la science, sa qualité de Français. Originalité mi-partie dont chaque moitié vaut presque un tout. Savez-vous comment il procède? il enlève la science, cette puissante personne, — à la Rubens, — moins la couleur, il l'enlève dans les bras très fins de sa littérature, et lui ouvre ainsi dans le monde un chemin que, sans cette enlevante littérature, la science peut-être ne ferait pas. Il la vulgarise et la popularise. Il lui fait faire son tour... d'esprit! Artiste délicat, il lui attache des ailes transparentes qui ne fondent point comme celles d'Icare et qui l'emportent bien loin de tous les malheureux culs-de-plomb qui peuplent les Académies!

Voilà M. Flourens! et voilà pourquoi aussi les œuvres d'un homme aussi savant que lui attirent notre attention, malgré tout ce qu'on rencontre dans ces œuvres, de particulier, de spécial, de technique, d'effrayant pour nous. La fleur littéraire, qui n'est parfois qu'un brin de muguet, insinue son parfum dans ces livres de nomenclatures et de descriptions anatomiques qui devraient être si secs et parfois si nauséabonds pour tout ce qui n'a pas l'ardente et féroce curiosité de savoir, et cette petite odeur qui surprend là, mais qui plaît partout, invite les esprits les moins enclins à la science, à prendre ces livres et à les ouvrir... Non

que la science ne puisse avoir son éloquence, une éloquence à elle, brusque ou calme, mais carrée, didactique, imperturbable, ne craignant d'appuyer sur rien quand elle croit, en appuyant, préciser davantage. Seulement, ce n'est pas là la langue de M. Flourens. La sienne n'a rien de cette substance épaisse et forte. Elle ne ressemble pas au bloc de cristal qui absorbe le jour qu'il renverra plus tard quand il sera taillé et mis sous son arc de lumière. Elle est taillée, elle, mais mince et lumineuse comme la vitre à travers laquelle vous regardez les étagères d'un muséum, et, il faut bien le dire, depuis Fontenelle, — ce léger dans la consistance comme M. Flourens, — rien de pareil en fait de style scientifique ne s'est vu pour la transparence presque aérienne de la phrase et cette précision, sûre d'lle-même, qui n'a plus besoin d'appuyer.

En effet, il y a, dès les premières pages de ces œuvres complètes, qui renferment non seulement les découvertes de la science, mais les hommes qui les ont faites, et la biographie après l'histoire, il y a, entre M. Flourens et Fontenelle, un rapport qui saute aux yeux, malgré et à travers toutes les différences de philosophie, de sentiment et de destinée, qui existent entre le secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences d'aujourd'hui, et ce rapport, c'est l'incomparable diaphanéité de leu rexposition à tous deux. C'est la sveltesse d'un style que le goût littéraire a dégagé et allégé jusqu'à la légèreté d'un Grammont ou d'un Matta, si de tels hommes avaient pu écrire sur les sciences. C'est cette chose dont on peut se passer aussi en France, mais non sans en souffrir : l'agrément! l'agrément jusque dans les matières qui comportent le moins d'agrément! l'agrément, ce superflu si nécessaire à l'esprit français! Fontenelle et M. Flourens, et tous les deux autant l'un que l'autre, ont introduit et créé le joli dans la science, sans la dégrader.

Pour la première fois, le Corneille a été joli, sans sottise. On a pu dire avec eux et en les lisant : « Une jolie science, une jolie expérience — une jolie découverte — une jolie description de physiologie. » Toutes choses qui, autrefois, faisaient trembler et qui, autre part que chez eux, rendent encore bien grave. Ils ont été attirants, amusants, attachants, quelquefois brillants, et on a pu se risquer un jour, sur la foi de leurs livres, aux sciences physiques ou naturelles sans avoir la vocation d'un héros, d'un martyr, d'un Lapeyrouse qui n'en reviendra pas et qui croit s'en aller bravement se faire manger par les sauvages!

Certes, il n'y aurait que cela dans M. Flourens, il n'y aurait que cette ressemblance, que ce rapport avec Fontenelle, que ce serait assez pour exciter en nous la plus vive sympathie. Le progrès ne peut pas s'arrêter, c'est bien entendu, et il pullule de rudes ouvriers à la science, des piocheurs et des défricheurs du sublime le plus américain; mais quelqu'un qui ressemble à Fontenelle, mais, au plus épais de la science, deux doigts d'es-

prit qui tiennent une plume légère, voilà ce qu'on ne voit pas tous les jours!

II

Et il n'y a pas que ces deux doigts d'esprit, dans M. Flourens. Il n'y a pas que le génie littéraire de Fontenelle, retrouvé au fond de sa fonction comme une chose oubliée à sa place dans l'intérêt de son successeur. Il n'y a pas dans M. Flourens, quoiqu'il y soit aussi, qu'un historiographe d'académie, qu'un tabellion d'éloges officiels, dont l'original reste au greffe et dont la minute est donnée à la postérité, qui aimera à la lire pour la façon dont elle est libellée, je vous en réponds! Il y a un autre homme qui n'est pas, qui n'a jamais été dans Fontenelle. Fontenelle, lui, quand dans ses deux doigts que j'adore, il a fini d'écrire son *Eloge* d'Académie ou son *Histoire de l'Académie*, qui était aussi un éloge, bien digne d'un ancien madrigaliste comme il l'avait été en l'honneur des dames (car les académies sont des dames aussi, quoique composées de plusieurs messieurs), oui, quand Fontenelle a achevé de tourner ce madrigal suprême, et il le tourne bien, ayant eu jusqu'au dernier moment la grâce et la clarté, cette grâce de la lumière! ayant été, ce vieux Tithon, aimé jusque-là de l'Aurore, alors tout est dit! Il est épuisé, il a rendu son dernier souffle, l'aimable bonhomme. Il n'est plus que le Céladon, plus passé que ses aiguillettes, d'anciennes bucoliques oubliées, — un pasteur d'Arcadie, enterré en Académie.

Mais M. Flourens, après ses *Eloges*, est toujours M. Flourens, c'est-à-dire ce qu'il a été toute sa vie, un anatomiste, un naturaliste, un physiologiste, un professeur! Ce n'est pas seulement qu'un secrétaire perpétuel d'académie. Il est perpétuel de talent, en son propre nom, ce qui vaut bien mieux! Il y a là, dans cette publication de chez les frères Garnier, huit à dix volumes qui ne sont que la fleur d'un panier très plein et très profond, dans le fond duquel je ne plongerai pas mes mains indignes, mais je me permettrai de toucher, sans appuyer, un velouté de toute cette fleur. Je me permettrai de vous faire remarquer cette poudre étincelante, tombée des ailes de cette érudition d'abeille, qui a le vagabondage de l'abeille, qui en a le miel, mais qui n'en a pas l'aiguillon!

Et d'abord, voici trois à quatre volumes de *Notices* qui sont certainement la partie la moins considérable et la moins travaillée de cet esprit facile à qui rien ne semble coûter, tant il est éveillé et preste! et dont plusieurs (celles sur M. de Blanville, Léopold de Buch et les Jussieu) sont de petits chefs-d'œuvre d'appréciation attique. Puis après ces *Notices*, voici une *Histoire de la Circulation du Sang*, à travers laquelle le lecteur et même la lectrice verront circuler le leur dans leurs veines. C'est peut-

être dans cette histoire que M. Flourens a le plus exhalé sa petite odeur de muguet littéraire, quand, de savant en savant, il est arrivé jusqu'à Guy Patin, cette excellente figure, ce Boileau Despréaux de la médecine, qui aurait donné très bien la monnaie de sa pièce à l'autre Boileau, le railleur de la Faculté. Ici, le naturaliste, le physiologiste devient presque un critique comme l'un de nous. C'est un *Clair de lune* de M. Sainte-Beuve, mais c'est un clair de lune limpide! Après cette *Histoire de la Circulation du Sang*, vous avez l'*Instinct et l'intelligence des Animaux*, une question qu'un fils de Buffon, comme M. Flourens, devait traiter dans un de ses ouvrages, car vous savez si M. Flourens est le fils de Buffon et s'il mérite de porter le nom de Buffonet que Buffon donnait à son fils! Puis encore, un *Examen de la phrénologie*, très court, comme il convient, le mépris ayant une expression brève quand il n'est pas silencieux, et le mépris étant tout ce que mérite cette doctrine, qui n'est plus qu'une amusette de salon depuis que Broussais, ce tribun médical, n'est plus là pour la défendre de sa voix âpre.

M. Flourens, qui ne pèse sur rien, a donné à cela sa chiquenaude, et la chiquenaude a suffi pour *enfoncer* les *protubérances*, mais il n'en a pas moins fait justice à Gall, quand il s'agit des services rendus par cet homme, en dehors de son système, à l'anatomie. Enfin voici le livre qui a fait tant de bruit et qui, je le crois, a été pour M. Flourens la queue du chien d'Alcibiade : *Le livre de longévité!* L'Alcibiade de la physiologie se devait de couper la queue de son chien, et il l'a coupée en homme qui sait se servir du scalpel et de l'esprit français. Mais j'ai gardé pour le dernier, le meilleur et le plus intéressant des livres de M. Flourens, celui-là qu'il a intitulé : *De la Vie et de l'Intelligence*, et sur lequel je crois nécessaire de m'arrêter.

III

Quand nous avons rendu compte, dans ce volume, de l'*Histoire des manuscrits de Buffon*, que M. Flourens a dernièrement publié, nous avons dit que nous reviendrions sur les services rendus, par l'éminent commentateur du grand naturaliste, à la philosophie générale. Eh bien! c'est le livre *De la Vie et de l'Intelligence* qui fait le mieux mention de ces services. Philosophiquement, M. Flourens, ce rayon intellectuel qui glisse plus sur la métaphysique qu'il ne la pénètre, M. Flourens est cartésien. A toute page il vante la *Méthode* de Descartes, et trop, selon nous. Il admire l'axiome assez vulgaire de cette méthode « qu'il ne faut admettre pour vrai que ce qu'on connaît évidemment pour tel ». Comme si ce moyen de connaître évidemment le vrai, la méthode de Descartes l'avait donné jamais à personne! Il

est vrai que M. Flourens dit que Descartes oublie sa méthode en physique. En est-elle donc meilleure pour cela!

Descartes a toujours fait des efforts enragés pour sortir du *moi* et il y est resté. Moins heureux que le renard de la fable, il n'a pas trouvé d'échine de bouc pour s'aider à sortir du puits dans lequel il était descendu et qui n'est pas le puits de la vérité. M. Flourens, fils de Buffon, est le petit-fils de Descartes. Il a grandi entre deux hypothèses, mais l'observation et l'expérimentation l'ont parfois arraché aux influences de sa naissance et de son éducation, et de l'aperçu il est monté jusqu'à la découverte. Or, il a fait deux découvertes surtout, qui seront ses deux meilleurs titres d'honneur, dans la tradition scientifique. La première est celle de la formation des os démontrée à l'aide d'expériences très ingénieuses et très concluantes, — la seconde, c'est la localisation de l'intelligence dans le cerveau, dont il prouva *physiologiquement* l'unité. Avec sa théorie expérimentale sur les os, M. Flourens jetait aux Bichats de l'avenir, pour le développer, le germe d'une nouvelle chirurgie, et ce n'était là qu'un profit de la physiologie, mais la théorie posant l'axiome superbe : « la matière passe et les forces restent » frappait le matérialisme, d'un premier coup au ventre même, *Ventrem feri!* Seulement au second, la bête s'abattait, et ce second coup mortel et qui en finissait, fut la localisation de l'intelligence dans le cerveau!

Rien de plus curieux que la démonstration de M. Flourens, rapportée avec beaucoup de détails dans le livre *De la Vie et de l'Intelligence,* et avec cette clarté qui est le don de son talent. C'est là qu'il faudrait la chercher. Lui, l'anatomiste cartésien, il n'invoqua pas la pensée, la spiritualité, la conscience, cette ligne solitaire et impossible à joindre de l'asymptote éternelle! Non, il prit tout simplement et tout brutalement le cerveau, le découvrit, le disséqua, et, sous la pointe de ce scalpel, qui est le seul instrument de vérité pour les matérialistes, il montra que le cerveau était le siège exclusif de l'intelligence; que l'ablation d'un de ses tubercules déterminait la perte du sens de la vue, mais que l'ablation d'un lobe laissait la sensation et détruisait seulement la perception. Il établit que l'un était un fait *sensorial,* l'autre un fait *cérébral,* et que la sensibilité n'était et ne pouvait jamais être l'intelligence, pas plus que l'idée, la sensation.

Contrairement à la théorie de Locke et de Condillac, mères de toutes les autres théories sensualistes, il prouva que penser est si peu sentir qu'on peut *couper le cerveau par tranches,* — et il le coupa, — sans produire aucune douleur, la sensibilité n'existant que dans les nerfs et dans la moelle épinière, et l'intelligence étant le cerveau, où n'est pas la sensibilité. Et il alla plus loin encore! Il démontra que sentir n'est pas même percevoir, et que le cerveau seul perçoit. Enfin, il analysa *expérimentalement* les facultés, les fonctions, les forces, et donna la preuve sans réplique à ses adversaires (car c'était une preuve, physiologique

ment) de l'unité de l'intelligence, concluant que la physiologie répétait le témoignage du sentiment, et qu'elle le confirmait, en le répétant.

Telle est, sauf les développements, qui sont très lumineux et dont on ne peut donner ici la longue chaîne logique, la grande démonstration faite par M. Flourens contre le matérialisme, et qui, selon nous, doit finir et emporter le débat. C'est, comme on le voit, le dernier mot philosophique, prononcé dans un ordre d'idées qu'il forclôt, et contre lequel nulle objection ne peut désormais se relever. C'est la dernière raison, — ou bien mieux! c'est le dernier fait sous lequel s'enterrera le matérialisme et cette philosophie de la sensation, qui a longtemps régné et qui se raccroche en ce moment au Panthéisme, pour ne pas tout à fait périr et pour retrouver plus tard ce moyen de vivre.

Par le Panthéisme, en effet, le Matérialisme a toujours un pied et une main dans la philosophie contemporaine, et ce n'est pas le Spiritualisme, réduit à ses seules forces, qui coupera jamais ce pied et cette main-là. Il l'a essayé, au commencement du siècle, ce spiritualisme vain qui, en dehors des idées chrétiennes, a l'insolence et l'ingratitude de se croire quelque chose. C'était l'heure où la société n'en pouvait plus, changeait d'erreur et se tournait de l'autre côté, sur sa paillasse de sophismes. Mais M. Cousin, qui discutait Locke, n'empêcha pas Broussais. D'ailleurs, il faut bien en convenir, quelle que soit la doctrine dont il est question, ce n'est jamais par des arguments tirés d'un ordre d'idées déterminé, qu'on peut enfoncer et ruiner les arguments tirés d'un bon ordre d'idées contraires, et tout de même que le spiritualisme ne peut mourir que sous des raisons spiritualistes, tout de même le Matérialisme ne peut périr et crouler que sons des raisons tirées de lui-même, et l'honneur de M. Flourens est d'être venu nous les donner!

IV

Encore une fois, voilà le vrai mérite de M. Flourens! Voilà la gloire sérieuse de cet esprit, léger seulement par l'expression qui a porté dans la science un sourire inconnu et charmant. Un jour il a été terrible et il a souffleté le matérialisme avec un scalpel! Puis, il a repris son sourire, dans lequel aucun scepticisme ne se joue. L'historien de Magendie a l'originalité d'être convaincu. Non seulement il est spiritualiste, puisqu'il est cartésien, et nous avouons que jamais ce spiritualisme-là ne nous a paru très formidable et très auguste; mais il est chrétien, et il a toujours mis sa science derrière le christianisme, ce qui est sa place, malgré les rébellions insolentes de quelques savants! Sur la création, il est pour Moïse, et sur l'unité de la race dans le genre humain, il croit aux causes finales, mais, comme il le dit,

avec un sens délié et profond, il ne conclut pas « le dessein suivi des causes finales, mais les causes finales du dessein suivi ». Il n'et guère possible de dire plus juste et de penser plus fin.

Finesse et justesse, ce sont, en effet, les qualités supérieures de M. Flourens; c'est de justesse dans l'expression et de finesse dans la pensée qu'est faite sa lucidité, car M. Flourens n'est pas seulement un esprit lucide, c'est mieux que cela, c'est une lucidité. Nous n'avons pas entendu M. Flourens comme professeur, mais il doit porter dans son enseignement les qualités qui font de l'exercice du professorat quelque chose comme une création continuée, car éclairer les esprits, c'est les créer une seconde fois. C'est même, dirons-nous, — et c'est la seule critique que nous oserons contre ces livres amusants, comme s'ils n'étaient pas savants, et savants comme s'ils n'étaient pas amusants, — c'est même l'habitude du professorat qui donne à ces livres la tâche de ces répétitions de faits ou d'idées, qu'on prendrait pour des négligences et qui sont plutôt des scrupules de clarté. M. Flourens, qui ferait la classe avec beaucoup d'imposance à des hommes comme lui, la ferait tout aussi bien aux jeunes filles des Oiseaux ou de l'Abbaye-aux-Bois, comme Bossuet faisait le catéchisme aux petites bonnes gens de la ville de Meaux, et comme on le sait, Bossuet n'en était pas plus petit. L'auteur de la *Vie et de l'Intelligence* n'est donc pas moins fort, parce qu'il est gracieux; il n'est pas moins docte, parce qu'il est agréable et que tout le monde peut lire ses livres et les goûter.

Nous croyons à la providence des noms comme y croyait Sterne, et M. Flourens est l'homme de son nom. Il a mis la plus belle rose de son Jardin des Plantes au corsage un peu épais de la Science, et il en ferait bien d'autres! Tout ce qu'il touche, il le fleurit!

Le docteur Favrot[1]

[Cette étude sur le Dr Favrot a paru d'abord dans le *Nain Jaune* du 29 août 1867. Elle a été reproduite dans *Philosophes et Ecrivains religieux et politiques*, publiés par les soins de Mlle Louise READ, chez Lemerre, en 1909.]

[Le Dr Alexis FAVROT, né à Paris, soutint le 25 janvier 1844 sa thèse de doctorat en médecine sur ce sujet : *De la catalepsie, de l'extase et de l'hystérie.* N'est-ce pas auprès de lui que Barbey d'Aurevilly, qui le connaissait « de vieux temps », se serait documenté pour les descriptions très précises qu'il a faites de la catalepsie et de l'épilepsie dans le *Prêtre marié?*

Le Dr Favrot, au dire de B. d'Aurevilly, a « beaucoup écrit ». Nous connaissons de lui des *Etudes sur les maladies des femmes* (Paris, Baillière, 1847) ; — *Procédé de redressement de l'utérus* (1851) ; — *Les sciences chez les Arabes* (1866) ; — *Nomenclature médicale des Arabes. Lettre à M. le professeur Sédillot* (Paris, Dubuisson, 1868) ; — et l'*Histoire des Inhumations*, qu'analyse Barbey d'Aurevilly.

Nous n'avons pu trouver de renseignements biographiques sur le Dr Favrot.]

I

Quand je lus le titre de cet ouvrage pour la première fois et que je sus que l'auteur était le docteur Favrot, je me dis que nous allions donc voir enfin sur ce sombre sujet des inhumations un livre qui, vigoureusement, secouerait tous les genres de problèmes

1. *Histoire des Inhumations chez les peuples anciens et modernes.*

qui se rattachent à l'éternelle et toujours actuelle question des sépultures, puisque nous mourons tous les jours! Je connais, de vieux temps le docteur Favrot. C'est un médecin qui a déjà beaucoup écrit, c'est un médecin de décision rapide et hardie, un homme d'une pratique expérimentée, un de ces esprits qui ne vont pas, comme on dit, par quatre chemins, mais par un seul, droit comme une flèche. Sa plume a fil de bistouri et doit débrider une question, comme il débride une plaie. Bâti très logiquement, le docteur Favrot est un de ces petits boulets très pleins, qui ne font point de paraboles. Je n'ignorais pas qu'il était carrément matérialiste, mais, excepté en fait de femmes, j'adore tout ce qui est carré. L'erreur, d'ailleurs, glisse beaucoup moins quand elle est carrée et je sais mieux ainsi par où la prendre pour la renverser...

Il était matérialiste comme la plupart des médecins, ces grands tripoteurs de matière, qui finissent par s'en aveugler... Et justement, en ces temps derniers, le matérialisme a beaucoup remué, sans arriver à rien, cette question des inhumations, qui est pour lui la question définitive.

Rappelez-vous, si vous le pouvez, les articles de Mme Sand (qui n'est pas, il est vrai, plus matérialiste qu'autre chose), et ceux de plusieurs autres phrasiers philosophiques comme elle, sur l'extrême convenance qu'il y aurait maintenant à brûler les morts au lieu de les enterrer; pauvres articles, du reste, qui n'étaient, après tout, que de l'archéologie païenne et de l'impertinence contre l'Eglise! Avec le docteur Favrot, on allait avoir bien autre chose que des malices de grosse femme... pas méchante, qui veut faire des niches à l'Eglise Romaine et du bas bleuisme d'antiquité. Avec le docteur Favrot, qui ne biaise point, qui aime les thèses nettes et retentissantes, et qui, sans épigramme, a bien le droit de parler inhumation, puisqu'il est médecin, nous pouvions avoir (au moins) un livre grave, sévère, profond, effrayant, mais effrayant du bon effroi, de la bonne terreur, de la terreur salutaire, de celle-là qui, selon les Livres Saints, est le commencement de la sagesse.

Je le croyais, mais je me suis trompé. Nous n'avons pas le livre que je supposais. Non, certes! que le docteur Favrot ne fût et ne soit très capable encore de l'écrire, mais pour une raison ou une autre, qu'il connaît sans doute mieux que moi, il a passé des mains compétentes mais trop rapides sur l'ensemble d'un sujet qu'il fallait attaquer et creuser fort et ferme... Il a fait moins un livre que le programme d'un livre qu'il complétera peut-être un jour, en le reprenant en sous-œuvre. Bref, il a agi comme un rapporteur pressé par l'heure de son rapport, et surtout (pour moi, c'est le plus grand reproche) il n'a pas mêlé de son énergique personnalité à son livre. Il n'a pas montré les initiatives que j'attendais de cet esprit qui n'a pas peur. Les faits y sont, mais j'aurais voulu plus d'idées. Et les faits même, j'aurais voulu

les voir brasser au docteur Favrot avec cette force que je sais en lui... Tel qu'il est, cependant, son livre peut certainement être utile. Sa publication est un service public. Mais il ne faut pas s'y méprendre, l'art et l'émotion ne sont pas ce qu'un *vain peuple* d'utilitaires *pense*. Le livre serait mieux fait que le service public aurait été plus grand.

Car je veux insister sur ce point. C'est le service public, comme il convenait, du reste, qui a été la visée principale du docteur Favrot dans son livre des *Inhumations*[1]. Il y a bien fait de l'histoire, — de l'histoire plus ou moins amusante, si on peut employer ce mot en un sujet si lugubre, — plus ou moins intéressante pour la curiosité oisive. Il nous y a rapporté, avec un grand détail d'érudition, ces coutumes de tous les peuples en matière de sépulture qui, jusqu'à l'établissement de l'Eglise Romaine, laquelle sut seule doser exactement le respect qu'on doit à nos poussières, ne furent guère que des superstitions idolâtres, grossières et quelquefois sanglantes. Le docteur Favrot, qui n'ignore pas combien tous les genres de badauds se prennent aux *bagatelles de la porte*, n'a pas manqué les bagatelles funéraires de la porte de ce cimetière du genre humain qu'il a voulu nous faire parcourir. Il nous a dénombré tous les genres de tombeaux qui y ont jamais été bâtis, n'importe en quel endroit ou à quelle époque. C'est très complet d'énumération et de description que cette partie de son travail; mais, le croira-t-on? c'est aussi extrêmement monotone. En effet, l'orgueil ne se le dira pas! mais les coutumes des peuples et les inventions, en fait de tombes, de cette Humanité qui ne sait comment s'adorer et s'éterniser dans ses propres débris, ne sont pas aussi variées qu'on pourrait le croire.

L'imagination n'est qu'une pauvresse en face de la mort. On la dirait stupéfiée par elle... Quand on a parlé de la pieuse manducation des cadavres, qui ne fut pas seulement pratiquée chez les nations anthropophages; lorsqu'on a disserté savamment sur la crémation, l'incinération, la momification, qui sont les trois grandes formes de sépulture que le Paganisme puisse opposer à la forme juive et chrétienne de l'enterrement des morts, on est bientôt à bout de notions, et on a roulé, comme vous voyez, dans un cercle qui n'est pas immense. Ni pour le docteur Favrot, ni pour personne, l'intérêt, le grand intérêt d'un livre sur les inhumations ne peut être là. Il est ailleurs. Il est dans deux questions terribles dont nous allons parler et qui s'élancent tout à coup de toute cette littérature tumulaire sur laquelle elles planent, sur laquelle, depuis que nous enterrons nos morts, elles n'ont pas cessé de planer! Actualité formidable et pressante (toutes les deux, mais une surtout!), actualité comme l'incendie quand il flambe, et à laquelle tout ce qui pense, tout ce qui a un pauvre

1. Librairie Internationale.

mort aimé sous la terre (et qui n'en a donc pas?) devrait courir comme on court au feu!

L'une est l'enterrement des vivants, cette épouvantable hypothèse, sur la possibilité et même la probabilité de laquelle non seulement l'imagination, mais le bon sens peut trembler toujours... Et l'autre, c'est l'invasion qui s'avance sur nous des grands cimetières, effroyable manière d'appliquer l'axiome : *le mort saisit le vif*, à laquelle n'avaient pas pensé les jurisconsultes, car, avec les immenses cimetières qu'on nous promet, foyers inévitables de tous les genres de corruption et d'infection accumulés, nous serons bientôt saisis et dévorés par nos morts!

II

Oui, être enterrés vivants, — être dévorés par nos morts, — deux perspectives qui écrasent tous les autres intérêts d'un livre comme celui que le Dr Favrot a voulu faire; deux questions qu'il fallait nécessairement traiter à fond, et d'autant plus à fond que les hommes ont plus de peine à les oublier. Créatures de courte mémoire, qui ne peuvent pas même avoir peur longtemps, et dont les sensations ne sont que des éclairs qui passent, les hommes oublient ces deux questions redoutables, malgré l'impression qu'ils en reçoivent quand on les soulève devant eux. En vain on leur montre un jour ces deux têtes de Gorgone; en vain on leur casse le museau contre les cercueils où les êtres qu'ils ont le plus aimés se sont peut-être tordus dans d'inexprimables agonies, que le lendemain, brutes légères, ils n'y pensent plus, et souriants et tranquilles se tournent d'un autre côté; l'impression qu'on a fait naître en eux est perdue. Il n'en reste absolument rien dans leurs nerfs ou dans leurs esprits, et c'est véritablement à faire croire que la superficialité humaine, qui paraissait si monstrueuse à Pascal, est peut-être tout le secret de vivre, et que si les hommes étaient plus profonds ils mourraient de leur profondeur.

Eh bien, c'étaient là, avant tout, les questions qui devaient prendre la plus grande place dans le livre du Dr Favrot! C'étaient là les deux terreurs que le livre devait respirer, les deux drapeaux noirs qu'il fallait arborer et déployer sur ce sujet des sépultures. Par la manière dont le livre aurait été fait, il devait nous rappeler à l'horrible réalité qui nous menace tous si nous ne nous armons contre elle, et nous infliger cette pensée puisque nous sommes si incompréhensiblement superficiels! Mais le Dr Favrot n'a pas procédé de cette façon pathétique et violente qui était ici de rigueur. Chose étonnante! il nous parle seulement des avantages relatifs du cimetière de Méry, à cette heure en projet, et ne touche nullement à la question générale des grands cimetières, qui n'est, en somme, que la question retournée des grandes villes, de ces grands centres de population, les hyper-

trophies dont les peuples modernes, si on n'y prend garde, pourraient bien mourir. Capitales et nécropoles sont, en effet, des choses et des mots congénères. Ce qui se passe sur la terre dans ces furieux entassements d'hommes, en un espace déterminé, se passe identiquement dessous, et la conception de la mort est adéquate ainsi à la corruption de la vie. Pourquoi donc le Dr Favrot n'a-t-il pas mis une main puissante, une main d'accoucheur sur ce problème, qui n'est au fond qu'une des formes du grand problème de la civilisation présente?... Il a été, je le reconnais, plus explicite sur la question des enterrements vivants, qu'il a exposée et qu'il a cherché à résoudre; mais franchement, était-ce un rapport, limpide comme l'eau, je le veux bien, mais froid comme elle, qui pouvait suffire pour traiter cette effrayante question qui convulse jusqu'à la pensée, et qu'à force de talent, d'émotion, d'éloquence, de griffe de feu dans l'éloquence, il faudrait, dans l'intérêt de sa solution absolue, attacher, comme une flamme, à nos esprits et à nos cœurs!!

III

Le talent, le plus grand talent, pris à la source où le talent se puise, à la source sacrée des émotions profondes, n'aurait donc pas été de trop dans ce tragique sujet des inhumations précipitées car s'il n'est pas tout à fait impossible, hélas! d'empêcher les hommes d'oublier, c'est au talent, au cri du talent, à ce cri qui résonne et qui dure toujours quand il a été poussé une fois, qu'il est réservé de faire ce miracle. J'ai parlé de l'étonnante frivolité humaine, mais on ne peut jamais assez y revenir... Le livre du Dr Favrot, tout animé qu'il est d'intentions excellentes (je l'en voudrais passionné et vibrant), donne dix fois la preuve de cette frivolité qui n'appuie pas, quand il serait si nécessaire de fortement appuyer. Il nous rapporte la discussion récente du Sénat sur cette question des inhumations prématurées, et les solutions insuffisantes auxquelles on s'arrêta. Et lui, l'homme de science, qui connaît mieux que personne l'incomplet et le hasardé de ces solutions piètrement administratives, il s'en contente à peu de chose près, au lieu d'en démontrer hardiment et rigoureusement l'insuffisance. Le médecin ne va pas beaucoup plus avant que les législateurs. Eux comme lui, lui comme eux, n'ont résolu complètement, péremptoirement, une fois pour toutes, cette question des inhumations précipitées qui pend comme un poids étouffant sur nos têtes et sur nos poitrines, et qui devrait être l'anxiété, la transe universelle puisqu'elle embrasse également et notre avenir, à nous vivants, et le passé des êtres aimés que nous avons perdus! Pas plus dans le livre du Dr Favrot que dans la discussion du Sénat, rien de concluant n'a été posé sur cette question terrifiante, à laquelle tout homme de sens devrait éternellement et infatiga-

blement revenir jusqu'à sa solution complète, si les hommes de sens eux-mêmes n'étaient, quand il s'agit de mort, les plus inconséquents des étourdis!

Et quand je dis la mort, c'est bien pis que la mort, cette question des enterrements vivants! La mort comme nous la connaissons, qu'est-elle vraiment, quelle qu'en soit l'agonie, en comparaison de cette torture ignorée, qui peut être la nôtre, à chacun de nous, de la vie reprise tout à coup au fond d'une tombe fermée dont on sent sur soi ce poids affreux, autour de soi les ténèbres affreuses et le froid affreux? Le Dr Favrot parle de cadavres par hasard déterrés et qui, en des angoisses que l'imagination épouvantée n'a pas de peine à se représenter, s'étaient, dans leurs cercueils, mangés les bras de fureur vaine et de désespoir! Mais ceux qu'on n'a pas retrouvés? Il n'en parle pas, et il ne peut pas en parler. La terre, qui couvre les fautes des médecins, comme a dit un plaisantin de théâtre, a couvert peut-être aussi les plus grandes douleurs de la vie pour ces malheureuses créatures qu'on croyait mortes, qu'on croyait avoir soldé pour leur compte avec la douleur!... Ah! je ne crois pas que dans ce siècle de progrès, qui fait des questions de toutes choses et qui s'imagine être un grand améliorateur du sort des hommes, il y ait question plus importante, plus pressante, plus menaçante, plus épouvantable que celle-là, si nous avions la force virile de regarder fixement dans cet abîme et si, comme des femmes, nous n'en détournions pas les yeux.



Je ne crois pas que depuis que la sagesse d'un temps profondément matérialiste, et qui, par-dessus le marché, se donne les grands airs d'être athée, a supprimé d'un trait cette capucinade de l'enfer chrétien qui fut la terreur de tout le moyen âge, il y ait dans la conscience du moine une idée plus féconde en terreur, une idée pareille à celle d'être enterré vivant!... Mais c'est du matérialisme, cela, car nous aurons beau nous démener là contre, il y aura toujours des enfers! Pascal, lorsque au XVIIe siècle la foi de l'homme en ses fins dernières s'affaiblissait, poussait, pour réveiller des terreurs salutaires, le fameux cri de ses *Pensées*. Eh bien, nous, les matérialistes du XIXe siècle, nous n'avons plus qu'à pousser le nôtre! Le pauvre Edgar Poe l'a poussé comme Pascal avait horreur de l'autre enfer; Edgar Poe, qui eut le cerveau timbré de cette terrible idée, qui en timbra ses œuvres, qui en timbra sa vie, et qui en mourut fou plus encore que du *delirium tremens!*

C'est l'imagination d'Edgar Poe qu'il fallait pour écrire un livre (qui aurait produit son foudroyant effet) sur les inhumations précipitées. Si la masse commune des esprits était organisée comme Edgar Poe, la question qui nous occupe aujourd'hui serait depuis longtemps résolue; mais, avec la pincée de cervelle de poulet que nous avons dans nos crânes frivoles, elle ne le sera pas encore demain!

IV

Ils ont essayé cependant. Le livre du Dr Favrot en fait foi. Ils ont inventé des médecins vérificateurs des décès, se contrôlant les uns les autres. Ils ont prescrit les vingt-quatre heures à attendre pour qu'on fût sûr que la vie, ce mystère qui se joue des hommes, eût dit, à point nommé, *sans une minute de plus*, son dernier mot! Ils ont liardé ces vingt-quatre heures de répit par peur pour la santé publique, qui peut bien prendre ses précautions pourtant contre le danger de quelques autres heures! Ces bâtisseurs de lazarets pour les morts. Ils se sont fiés aux premiers signes de putréfaction, qui ne prouvent pas toujours la mort, disent les médecins, dans le jeu de casse-tête de leurs opinions ignorantes et contradictoires. Ils ont autorisé ce massage de la mort, ces horribles exercices de clown, auxquels les médecins doivent se livrer sur un pauvre cadavre pour en constater la rigidité souvent trompeuse. Et après cela? Après cela, tout a été fini — et ils sont allés, fiers comme des paons, écouter la Patti et souper, croyant avoir fait une grande œuvre, insoucieux de la mort qui a déjà la main sur eux ou sur leurs proches!

Le Dr Favrot, qui ne trouve pas que ce soit tout à fait assez que cela, lance, vers la fin de son ouvrage, l'idée des *chambres mortuaires* de l'Allemagne; mais il ne nous les décrit pas, ne les examine point, et n'ajoute rien à cette idée de chambres mortuaires, avec leur système plus ou moins ingénieux de sonnettes, correspondant, comme on le sait sans le Dr Favrot, aux doigts du mort et mises en vibration au moindre mouvement qui s'éveillerait dans le cadavre.

Le Dr Favrot ne se livre là-dessus à aucune espèce de critique. Comme il se tait sur l'organisation des chambres mortuaires, il se tait naturellement et conséquemment sur la question de surveillants qui est si importante avec l'intervention de ces chambres, et qui en constitue la garantie et la sécurité. Quels sont, en effet, le choix c la moralité de ces surveillants, quand on songe qu'il faut toute l'organisation d'une armée, avec la trame de son admirable hiérarchie, pour seulement empêcher quelques sentinelles de dormir, on se demande comment on peut obtenir la vigilance de surveillants abandonnés à eux-mêmes dans la solitude et dans la nuit. Assurément l'Allemagne est un pays excellent et peut-être le plus naturellement moral de l'Europe; mais moi qui ne crois absolument qu'aux moralités surnaturelles, je m'imaginl qu'il ne peut y avoir qu'un Ordre religieux qui puisse faire avec perfection ce fatigant service de nuit et de jour des chambres mortuaires.

Oui! un Ordre religieux déjà créé, — ou, ce qui vaudrait mieux, qu'on créerait spécialement pour cet office et qu'on appellerait l'Ordre des Morts! Mais le Dr Favrot, qui, en sa qualité de maté-

rialiste, ne se préoccupe pas beaucoup d'ordres religieux, passe outre sur cette question, dont il ne se doute pas, comme sur toutes les autres, et son livre finit tout à coup sans que sur aucun point on soit, comme on le voudrait, édifié.

Ainsi, dans cette *Histoire des Inhumations*, vous le voyez! pas une idée au compte du Dr Favrot, pas une initiative de cet esprit vif et allègre qui aime d'ordinaire à grimper à la difficulté et qui n'en craint pas l'escarpement! Beaucoup d'érudition sans pédantisme, un style clair, mais nul point de vue ouvert, en profondeur ou en largeur, même sur le fonds faux ,et nulle chaleur d'âme (les matérialistes en ont quelquefois malgré eux) dans un sujet qui en demandait une immense. Certes! je m'attendais à autre chose, et j'ai été ce qu'un homme ne doit jamais être, disait Bolingbrocke; j'ai été étonné. J'ai cherché mon Dr Favrot et je n'ai rien trouvé qu'un candidat d'Académie; car on m'a conté que le docteur se présentait comme candidat à l'Académie des Inscriptions... Ceci m'a fait admirer une fois de plus l'influence des Académies, qui atteint toujours en plein cerveau avant qu'ils n'en soient, les hommes d'esprit qui veulent en être. Ah! je la connais, l'influence des Académies! de ces bienheureuses cages à chapons dans lesquelles on n'entre qu'à la condition de s'être préalablement opéré!

NOTES

Jean HUXHAM, médecin anglais, né à Halberton à la fin du XVIIe siècle, mort en 1768. Docteur de l'Université de Leyde, il fut le disciple de Boërhaave. Il exerça la médecine à Plymouth et avait la réputation d'un savant et habile praticien. Il étudia spécialement la nature inflammatoire des fièvres. C'est à ce titre que son autorité est invoquée par Pontas du Méril dans sa thèse de baccalauréat en médecine.

Huxham, dans le traitement de la fièvre, administrait du vin de quinquina, dont il a laissé une formule.

Ses œuvres forment trois volumes éditées à Leipzig en 1764 (*Opera physica-medica*). On a traduit en français un *Essai sur les fièvres et les maladies.*

⁂

GORRAEUS, cité par Pontas du Méril dans sa thèse de Caen, est un médecin français, Jean Gorris, né à Paris en 1505, mort en 1577. Il était le fils d'un médecin réputé de Bourges, Pierre Gorris.

Jean Gorris fut doyen de la Faculté de Médecine de Paris. Calviniste notoire, c'est par miracle qu'il échappa au massacre de la Saint-Barthélémy.

Son fils, Jean Gorris, médecin de Louis XIII, a édité ses œuvres qui forment un grand volume in-4° et sont un Dictionnaire gréco-latin de tous les termes employés en médecine depuis Hippocrate. En voici le titre exact :

JOANNIS GORRAEI *medici parisiensis Opera definitionum medicarum libri XXIII a Joanne* GORRÆO *filio.* LUDOVICI XIII *Francorum et Navarrorum regis medico ordinario, locupletata et acces-*

sionne magna adaucti. Paris, apud Societatem Minimam, MDCXXII.

Il existe un très bel exemplaire de cet ouvrage à la bibliothèque de l'Académie de Médecine.

⁂

Jean-Joseph DE GOERRES, né à Coblentz le 25 janvier 17766, mort à Münich le 27 janvier 1848. Est connu surtout comme pamphlétaire, publiciste et historien. Fut aussi un savant naturaliste et physicien.

Il joua un rôle politique important. D'abord libéral et pacifiste, vint à Paris comme chef de la députation des provinces rhénanes, chargée de demander ou leur réunion à la France ou la formation d'une Rhénanie indépendante. Arrivé quelques jours après le coup d'Etat du 18 brumaire, il ne put obtenir d'audience de Bonaparte et s'en retourna très irrité.

Il se retira momentanément de la politique pour se consacrer aux sciences naturelles et fut nommé professeur d'histoire naturelle et de physique à Coblentz. Puis il enseigna à Heidelberg.

En 1814, il fonda le*Mercure rhénan* que Napoléon appelait la cinquième puissance d'Europe.

Devenu monarchiste constitutionnel, il prit parti contre l'hégémonie de la Prusse en Allemagne et fut poursuivi par le Gouvernement prussien à cause de son pamphlet : *L'Allemagne et la Révolution.*

Converti au catholicisme, il se retira à Münich, où il reprit son enseignement des sciences naturelles. Il écrivit un grand ouvrage sur la *Mystique divine, naturelle et diabolique* (1836-1842).

Barbey d'Aurevilly avait étudié Goërres, dont les ouvrages satisfaisaient sa curiosité pour les questions de physiologie et de diabolisme. Les *Disjecta Membra* contiennent de nombreuses références à Goërres.

■ ■ ■

Vu : *Le Doyen,*
BALTHAZARD.

Vu : *Le Président de Thèse,*
Laignel-Lavastine

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

J. Barbey d'Aurevilly. — Romans et nouvelles.
— « Les Œuvres et les Hommes ».
— Poèmes.
— Memoranda.
— Lettres à Trébutien.
— Lettres intimes.
— Lettres à une amie.
— Lettres à Léon Bloy.

Henri Bachelin. — *Vie de Barbey d'Aurevilly*. Œuvres complètes de B. d'A., Paris, Bernouard, 1926.

Horace Bianchon. — *Nos grands médecins d'aujourd'hui*. Paris, Société d'Editions scientifiques, 1891.

Jacques de Biez. — *Louis XV et Barbey d'Aurevilly*. Paris, Stock, 1909.

Henry Bordeaux. — *Barbey d'Aurevilly*. Paris, Plon, 1925.

Paul Bourget. — *Pages de critique et de doctrine*. Paris, Plon, 1912.

Charles Buet. — *J. Barbey d'Aurevilly*. Paris, Savine, 1891.

Dechambre et Lereboullet. — *Dictionnaire des Sciences Médicales*. Paris, Masson, 1886.

Dr J. Grasset. — *Demi-fous et demi-responsables*. Paris, Alcan, 1907.

Dr J. Grasset. — *Idées Médicales*. Paris, Plon, 1911.

Laignel-Lavastine. — *Les Rythmes et la vie*. Lyon, Lavandier, 1933.

François Laurentie. — *Sur Barbey d'Aurevilly*. Paris, Emile-Paul, 1912.

Dr Constant Le Charpentier. — *Barbey d'Aurevilly, normand*. Paris, Gabriel Enault, 1931.

J. Michelet. — *Notre France*. Paris, Marpon, 1886.
E. Régis. — *Précis de Psychiatrie*. Paris, Doin, 1923.
Léon Riotor. — *Barbey d'Aurevilly, Connétable des Lettres*. Paris, Messein, 1933.
G.-H. Roger. — *Introduction à l'étude de la Médecine*. Paris, Masson, 1918.
Ernest Seillière. — *Barbey d'Aurevilly, ses idées et ses œuvres*. Paris, Bloud, 1910.
G.-A. Simon. — *Les Ancêtres maternels de Barbey d'Aurevilly*. Caen, Jouan, 1933.
Dr A. Tournay. — *Neurologie*. Paris, Doin, 1926.
A. Trousseau. — *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu*. Paris, Baillière, 1873.
L'Université de Caen. — Son passé, son présent (1432-1932). Caen. Imp. Malherbe, 1932.
Valognes, par MM. Ch. Birette, Frédéric de Fontaine de Resbey, Emile Sevestre et Ronchail. Valognes ,1926.
Dr C.-A.- Vibert. — *Précis de Médecine légale*. Paris, Baillière, 1917.

TABLE DES MATIERES

PARIS. — IMP. RAMLOT ET C[ie], 52, AVENUE DU MAINE. — 1933

